N° 167 12

RB 4 9712

Library

of the

University of Toronto

ŒUVRES DIVERSES

DE MONSIEUR

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de sa Lettre contre le projet d'établissement des Spectacles à Geneve, de la Réponse de M. d'Alembert, de celle de M. P. A. Laval, de la Profession de Foi des Ministres de Geneve, &c.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la COMPAGNIE.

M. DCC. LXI.

TABLE

Des Pieces contenues dans le second Volume.

LETTRE à M. d'Alembert contre le projet d'établissement des Spectacles à Geneve, Page 1

Réponse de M. d'Alembert à ladite lettre, avec l'article de Geneve, tiré du septieme Volume de l'Encyclopédie, 215

Profession de foi des Ministres de Geneve, 239

Réponse de M. P. A. Laval Comédien, à M. Rousseau, à sa lettre contre le projet d'établissement du Spectacle à Geneve, 307

Fin de la Table.

J. J. ROUSSEAU,

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT,

Sur son Article GENEVE *dans le septieme volume de l'Encyclopédie, & particuliérement sur le projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette Ville.*

PRÉFACE.

J'AI tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considere sa personne, j'admire ses talents, j'aime ses ouvrages, je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays: honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparence. Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagements particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre,

dans lequel je ne crains la concurrence de perſonne. En liſant ce paſſage iſolé, plus d'un lecteur ſera ſurpris du zele qui l'a pu dicter: en le liſant dans ſon article, on trouvera que la Comédie, qui n'eſt pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choſes qui y ſont.

„ On ne ſouffre point de Comédie à Ge-
„ neve: ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les
„ ſpectacles en eux-mêmes; mais on craint,
„ dit-on, le goût de parure, de diſſipation
„ & de libertinage que les troupes de Co-
„ médiens répandent parmi la jeuneſſe. Ce-
„ pendant ne ſeroit-il pas poſſible de remé-
„ dier à cet inconvénient par des loix ſéveres
„ & bien exécutées ſur la conduite des Co-
„ médiens? Par ce moyen, Geneve auroit
„ des ſpectacles & des mœurs, & jouiroit
„ de l'avantage des uns & des autres; les
„ repréſentations théâtrales formeroient le
„ goût des citoyens & leur donneroient une
„ fineſſe de tact, une délicateſſe de ſenti-
„ ment qu'il eſt très-difficile d'acquérir ſans
„ ce ſecours; la littérature en profiteroit,
„ ſans que le libertinage fît des progrès, &
„ Geneve réuniroit la ſageſſe de Lacédé-
„ mone à la politeſſe d'Athenes. Une autre
„ conſidération, digne d'une République ſi
„ ſage & ſi éclairée, devroit peut-être l'en-
„ gager à permettre les ſpectacles. Le pré-
„ jugé barbare contre la profeſſion de Co-
„ médien, l'eſpece d'aviliſſement où nous

» avons mis ces hommes si nécessaires au
» progrès & soutien des arts, est certai-
» nement une des principales causes qui con-
» tribuent au déreglement que nous leur re-
» prochons ; ils cherchent à se dédommager
» par les plaisirs, de l'estime que leur état
» ne peut obtenir. Parmi nous, un Comé-
» dien qui a des mœurs est doublement res-
» pectable ; mais à peine lui en sait-on gré.
» Le Traitant qui insulte à l'indigence pu-
» blique & qui s'en nourrit, le Courtisan
» qui rampe & qui ne paie point ses dettes,
» voilà l'espece d'hommes que nous hono-
» rons le plus. Si les Comédiens étoient non-
» seulement soufferts à Geneve, mais con-
» tenus d'abord par des réglements sages,
» protégés ensuite & même considérés dès
» qu'ils en seroient dignes, enfin absolu-
» ment placés sur la même ligne que les au-
» tres citoyens, cette ville auroit bientôt
» l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare,
» & qui ne l'est que par notre faute, une
» troupe de Comédiens estimables. Ajou-
» tons que cette troupe deviendroit bientôt
» la meilleure de l'Europe ; plusieurs per-
» sonnes pleines de goût & de dispositions
» pour le théâtre, & qui craignent de se
» déshonorer parmi nous en s'y livrant, ac-
» courroient à Geneve, pour cultiver non-
» seulement sans honte, mais même avec
» estime, un talent si agréable & si peu com-
» mun. Le séjour de cette ville, que bien
» des Français regardent comme triste par

» la privation des ſpectacles, deviendroit
» alors le ſéjour des plaiſirs honnêtes, com-
» me il eſt celui de la philoſophie & de la
» liberté ; & les Etrangers ne ſeroient plus
» ſurpris de voir que dans une ville où les
» ſpectacles décents & réguliers ſont défen-
» dus, on permette des farces groſſieres &
» ſans eſprit, auſſi contraires au bon goût
» qu'aux bonnes mœurs. Ce n'eſt pas tout :
» peu à peu l'exemple des Comédiens de
» Geneve, la régularité de leur conduite, &
» la conſidération dont elle les feroit jouir,
» ſerviroient de modele aux Comédiens des
» autres nations, & de leçon à ceux qui les
» ont traités juſqu'ici avec tant de rigueur
» & même d'inconſéquence. On ne les ver-
» roit pas d'un côté penſionnés par le gou-
» vernement, & de l'autre un objet d'ana-
» thêmes ; nos Prêtres perdroient l'habitu-
» de de les excommunier, & nos bourgeois
» de les regarder avec mépris ; & une pe-
» tite République auroit la gloire d'avoir ré-
» formé l'Europe ſur ce point, plus impor-
» tant peut-être qu'on ne le penſe. «

Voilà certainement le tableau le plus agréable & le plus ſéduiſant qu'on pût nous offrir ; mais voila en même-temps le plus dangereux conſeil qu'on pût nous donner. Du moins, tel eſt mon ſentiment, & mes raiſons ſont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeuneſſe de Geneve, entraînée par une autorité d'un ſi grand poids, ne ſe livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop

de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriſer l'établiſſement d'un théâtre, croyant rendre un ſervice à la patrie & preſque au genre humain? Voilà le ſujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler ſelon ma conſcience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſu t'aimer, il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom ſe trouve avec ceux des Auteurs; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Geneve* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'au-

tres ſentiments que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils, je le ſais bien; mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choſes ont concouru à le mettre au-deſſous du médiocre, où je pouvois atteindre autrefois, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pis encore. J'écrivois pour ma patrie: s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité: qui eſt-ce qui ſe ſoucie d'elle? triſte recommandation pour un livre! Pour être utile, il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit; cependant je me ſens déchu, & l'on ne tombe pas au-deſſous de rien.

Premierement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de philoſophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public; ni de faire penſer les autres, mais d'expliquer nettement ma penſée. Il a donc fallu changer de ſtyle: pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots: & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus; j'ai commencé à la hâte, & mon sujet s'étendant sous ma plume, je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade & triste; &, quoique j'eusse grand besoin de distraction, je me sentois si peu en état de penser & d'écrire que, si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fit supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées, sans prévoir combien, pour soulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne sauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus; mais je le regretterai sans cesse, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La solitude calme l'ame, & appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des

Ad amicum etsi produxeris gladium, non desperes; est enim regressus. Ad amicum si aperueris os triste, noli timere; est enim concordatio, excepto conuitio, & improperio, & superbiâ, & mysterii revelatione, & plagâ dolosâ: in his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic.* XXII. 26, 27.

maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchants. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raiſons il s'en joint une autre plus cruelle, & que je voudrois en vain diſſimuler, le public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si dans les eſſais ſortis de ma plume, ce papier eſt encore au-deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne; c'eſt que je ſuis au-deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſent l'ame: à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quelque lueur de talent; il s'eſt montré tard, il s'eſt éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je ſuis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé, j'ai la honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre: car, pour moi, je ne ſuis plus.

A MONTMORENCI, le 20 Mars 1758.

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT.

J'AI lu, Monſieur, avec plaiſir votre article, GENEVE, dans le ſeptieme Volume de *l'Encyclopédie*. En le reliſant avec plus de plaiſir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, ſous vos auſpices, au public & à mes concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article ; mais ſi les éloges dont vous honorez ma patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma ſincérité parlera pour moi ; n'être pas de votre avis ſur quelques points, c'eſt aſſez m'expliquer ſur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins ; mais ſur lequel, par la raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Mi-

niſtres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps reſpectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux ſeuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la conſidération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philoſophie, & ne craignent pas l'œil du philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de ſecte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des Laïques, ne le ſont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le Philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'eſt pas ſi claire ni ſi indifférente, que vous ſoyez en droit de l'avancer ſans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre, pour prouver que les ſentiments qu'un corps profeſſe, & ſur leſquels il ſe conduit, ne ſont pas les ſiens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps eccléſiaſtique les ſentiments dont vous parlez; mais vous les attribuez à pluſieurs, & pluſieurs dans un petit nombre ſont tou-

jours une ſi grande partie que le tout doit s'en reſſentir.

Pluſieurs Paſteurs de Geneve n'ont, ſelon vous, qu'un ſocinianiſme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'oſe vous demander comment vous l'avez appris. Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou ſur l'aveu des Paſteurs en queſtion.

Or dans les matieres de pur dogme, & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger ſur la déclaration d'un tiers, contre celle de la perſonne intéreſſée? Qui ſait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-deſſus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des diſcours ou des écrits d'un honnête homme des conſéquences ſophiſtiques & déſavouées, un Prêtre acharné pourſuive l'Auteur ſur ces conſéquences, le Prêtre fait ſon métier & n'étonne perſonne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les perſécute; & le Philoſophe imitera-t-il des raiſonnements captieux dont il fut ſi ſouvent la victime?

Il reſteroit donc à penſer, ſur ceux de nos Paſteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits, & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-deſſus leurs ſentiments particuliers; mais ſi c'étoit en effet

leur ſentiment & qu'ils vous l'euſſent confié, ſans doute ils vous l'auroient dit en ſecret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philoſophique; ils l'auroient dit au Philoſophe & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve eſt ſans replique; c'eſt que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis ſeulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent; & j'ajoute qu'elle ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſais ce que c'eſt que le ſocinianiſme, ainſi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; & même ſur quelques notions confuſes de cette ſecte & de ſon fondateur, je me ſens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais, en général, je ſuis l'ami de toute religion paiſible, où l'on ſert l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle de la raiſon (*a*); & comment concevrai-je que Dieu le

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélytes qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne foi, ſans laquelle toute

puniſſe de ne s'être pas fait un entendement (*b*) contraire à celui qu'il a reçu de lui ? Si

diſpute n'eſt que du caquet. Juſqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine ; ainſi ce ſentiment ne mene point au ſcepticiſme : mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'eſt par-là qu'on termineroit à la fin les diſſentions des Prêtres & des Philoſophes. Mais peut-être ne ſeroit-ce le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni perſécution ni diſputes ; les premiers n'auroient perſonne à tourmenter ; les ſeconds, perſonne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-deſſus pourquoi donc je diſpute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre ; que j'expoſe des vérités de pratique ; que je me fonde ſur l'expérience ; que je remplis mon devoir ; & qu'après avoir dit ce que je penſe, je ne trouve point mauvais qu'on ne ſoit pas de mon avis.

(*b*) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

Le monde intellectuel, ſans en excepter la géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables, parce que la raiſon qui les démontre exiſtantes, ne peut les toucher, pour ainſi

un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie eſt plus grande que le tout, que pourrois-je penſer en moi-même, ſinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou? Sans doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle abſurdité dans les myſteres,

dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appercevoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu; tels ſont les myſteres admis dans les communions proteſtantes. Les myſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alembert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes; elle a toutes les peines imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas: car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne me dites point du tout une choſe myſtérieuſe, obſcure, incompréhenſible; vous dites, au contraire, une abſurdité palpable, une choſe évidemment fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement, la raiſon dépoſant contre elle-même, nous forceroit à la récuſer; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi ſeroit détruit. Tout homme, de quelque religion qu'il ſoit, qui dit croire à de pareils myſteres, en impoſe donc, ou ne ſait ce qu'il dit.

eſt obligé de les croire: mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſauroit entendre. Que faire donc? Le laiſſer en repos.

Je ne ſuis pas plus ſcandaliſé, que ceux qui ſervent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les paſſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre choſe? Nul n'eſt plus pénétré que moi d'amour & de reſpect pour le plus ſublime de tous les Livres; il me conſole & m'inſtruit tous les jours, quand les autres ne m'inſpirent plus que du dégoût. Mais je ſoutiens que ſi l'Ecriture elle-même nous donnoit de Dieu quelqu'idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonſtrations qui menent à des concluſions abſurdes: car de quelque authenticité que puiſſe être le texte ſacré, il eſt encore plus croyable que la Bible ſoit altérée, que Dieu injuſte ou mal-faiſant.

Voilà, Monſieur, les raiſons qui m'empêcheroient de blâmer ces ſentiments dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer perſonne à l'adopter. Je dirai plus, des manieres de penſer ſi convenables à une

créature raiſonnable & foible, ſi dignes d'un Créateur juſte & miſéricordieux, me paroiſſent préférables à cet aſſentiment ſtupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui ſe plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle deſtine aux tourments éternels dans l'autre. En ce ſens, je vous remercie pour ma patrie de l'eſprit de philoſophie & d'humanité que vous reconnoiſſez dans ſon Clergé, & de la juſtice que vous aimez à lui rendre ; je ſuis d'accord avec vous ſur ce point. Mais pour être Philoſophes & tolérants, * il ne s'enſuit pas que ſes membres ſoient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous ſuivre. Quoiqu'un tel ſyſtême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Paſteurs qui ne l'ont pas adopté, de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le ſujet d'une accuſation très-grave, & ne nuiſît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profeſſion de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens ſe ſont chargés de la mienne, en m'accuſant de manquer de religion, qui ſûrement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je

* Sur la tolérance chrétienne, on peut conſulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre

ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes, car un des devoirs qu'elle m'impoſe eſt de reſpecter les ſecrets des conſciences. Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop peut-être ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe défendre; (*c*) ce n'eſt pas la

de la Doctrine chrétienne de M. le Profeſſeur Vernet. On y verra par quelles raiſons l'Egliſe doit apporter encore plus de ménagement & de circonſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette cenſure la douceur du Chrétien, la raiſon du Sage, & le zele du Paſteur.

(*c*) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite; mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudiſſement. Ainſi, non-ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma lettre entiérement ſuperflu, & le rendroit peut-être indiſcret dans tout autre cas : mais, étant ſur le point de le ſupprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raiſon ſubſiſtoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon ſilence pour une eſpece de conſentement. Je laiſſe donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que ſi elles viennent hors de propos ſur une affaire heureuſement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'ho-

mienne qu'ils choiſiroient pour cela, & de pareilles diſcuſſions ſont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaiſir; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoiſſons point, me taire ſur cette aſſertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'eſt ce que je ſuis fort éloigné de faire. Senſible au bonheur que nous avons de poſſéder un corps de Théologiens, philoſophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de morale (*d*) & de Miniſtres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occaſion pour eux de ſe rabaiſſer juſqu'à n'être plus que des gens d'Egliſe. Il nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intéreſſe encore aſſez pour mériter nos réflexions,

norable à l'Egliſe de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*d*) C'eſt ainſi que l'Abbé de Saint Pierre appelloit toujours les Eccléſiaſtiques; ſoit pour dire ce qu'ils ſont en effet, ſoit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

& dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence ; c'eſt celle du projet d'établir un théâtre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres ; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſûrement le premier Philoſophe (*a*) qui jamais ait excité un peuple libre, une petite Ville & un Etat pauvre à ſe charger d'un ſpectacle public.

Que de queſtions je trouve à diſcuter dans celle que vous ſemblez réſoudre ! Si les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'auſtérité républicaine les peut comporter? S'il faut les ſouffrir dans une petite ville ? Si la profeſſion de Comédien peut être honnête? Si les Comédiennes peuvent être auſſi ſages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix ſuffiſent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien obſervées, &c. Tout eſt

(*a*) De deux célebres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à Monſieur d'Alembert, le moderne ſeroit de ſon avis peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite ſi volontiers, & qu'à l'obſcurité près il imite ſi bien quelquefois, en eût-il été de même ?

problême encore ſur les vrais effets du théâtre, parce que les diſputes qu'il occaſionne, ne partageant que les gens d'Egliſe & les gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés. Voilà, Monſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi, ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſements que vous nous avez rendus néceſſaires ; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un ſpectacle eſt un amuſement ; & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſements à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal pour un être dont la vie eſt ſi courte & le temps ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins ; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore, & mieux

on le met à profit, moins on en ſait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la ſcene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce barbare (*b*) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demandoit ce bon homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfants? Le barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au ſpectacle, & c'eſt-là que chacun s'iſole; c'eſt-là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivants. Mais j'aurois dû ſentir que ce langage n'eſt plus de ſaiſon dans notre ſiecle. Tâchons d'en prendre un qui ſoit mieux entendu.

Demander ſi les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'eſt faire une queſtion trop vague; c'eſt examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les ſpectacles ſont faits pour le peuple, & ce n'eſt que par leurs effets ſur lui, qu'on peut dé-

(*b*) Chryſoſt. in Matth. Homel. 38.

terminer leurs qualités abſolues. Il peut y avoir des ſpectacles d'une infinité d'eſpeces;* il y a de peuple à peuple une prodigieuſe diverſité de mœurs, de tempéraments, de caracteres. L'homme eſt un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les religions, par les gouvernements, par les loix, par les coutumes

* » Il peut y avoir des ſpectacles blâmables en » eux-mêmes, comme ceux qui ſont inhumains, ou » indécents & licentieux : tels étoient quelques-uns » des ſpectacles parmi les Payens. Mais il en eſt auſſi » d'indifférents en eux-mêmes, qui ne deviennent » mauvais que par l'abus qu'on en fait. Par exem- » ple, les pieces de théâtre n'ont rien de mauvais » en tant qu'on y trouve une peinture des caracte- » res & des actions des hommes, où l'on pourroit » même donner des leçons agréables & utiles pour » toutes les conditions; mais ſi l'on y débite une » morale relâchée; ſi les perſonnes qui exercent » cette profeſſion menent une vie licentieuſe, & ſer- » vent à corrompre les autres; ſi de tels ſpectacles » entretiennent la vanité, la fainéantiſe, le luxe, » l'impudicité, il eſt viſible alors que la choſe tour- » ne en abus, & qu'à moins qu'on ne trouve le moyen » de corriger ces abus ou de s'en garantir, il vaut » mieux renoncer à cette ſorte d'amuſement. « *Inſtruction Chrétienne. Tom. III. Liv. III. chap* 16. (*qu'on trouve chez Rey à Amſterdam.*)

Voilà l'état de la queſtion bien poſé. Il s'agit de ſavoir ſi la morale du théâtre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvénients dérivent de la nature de la choſe, ou s'ils viennent de cauſes qu'on en puiſſe écarter.

tumes, par les préjugés, par les climats, devient ſi différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui eſt bon aux hommes en général, mais ce qui leur eſt bon dans tel temps ou dans tel pays : ainſi les pieces de Ménandre faites pour le théâtre d'Athenes étoient déplacées ſur celui de Rome; ainſi les combats des gladiateurs, qui ſous la république animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté : du même objet offert au même peuple en différents temps, il apprit d'abord à mépriſer ſa vie, & enſuite à ſe jouer de celle d'autrui.

Quant à l'eſpece des ſpectacles, c'eſt néceſſairement le plaiſir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal eſt de plaire, &, pourvu que le peuple s'amuſe, cet objet eſt aſſez rempli. Cela ſeul empêchera toujours qu'on ne puiſſe donner à ces ſortes d'établiſſements tous les avantages dont ils ſeroient ſuſceptibles, & c'eſt s'abuſer beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne ſauroit mettre en pratique, ſans rebuter ceux qu'on croit inſtruire. Voilà d'où naît la diverſité des ſpectacles, ſelon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuſes, où brillent la valeur & le ſens-froid. Un peuple féroce & bouillant veut du ſang,

des combats, des paſſions atroces. Un peuple voluptueux veut de la muſique & des danſes. Un peuple galant veut de l'amour & de la politeſſe. Un peuple badin veut de la plaiſanterie & du ridicule. *Trahit ſua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des ſpectacles qui favoriſent les penchants, au lieu qu'il en faudroit qui les modéraſſent.

La ſcene, en général, eſt un tableau des paſſions humaines, dont l'original eſt dans tous les cœurs; mais ſi le Peintre n'avoit ſoin de flatter ces paſſions, les ſpectateurs ſeroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus ſe voir ſous un aſpect qui les fit mépriſer d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuſes, c'eſt ſeulement à celles qui ne ſont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainſi l'Auteur ne fait encore en cela que ſuivre le ſentiment du public, & alors ces paſſions de rebut ſont toujours employées à en faire valoir d'autres, ſinon plus légitimes, du moins plus au gré des ſpectateurs. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la ſcene. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toujours, n'y ſauroit intéreſſer perſonne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable: dans la comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des ſentiments ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & embellir.

Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul. Quand Moliere corrigea la ſcene comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (*c*); il le ſuivit ou le développa, comme fit auſſi Corneille de ſon côté. C'étoit l'ancien théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un ſiecle devenu plus poli, le théâtre gardoit ſa premiere groſſiéreté. Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, ſi leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours ; ſi le public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire que par un vrai ſentiment de leurs beautés.

(*c*) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à ſe ſoutenir : le plus parfait de ſes ouvrages tomba dans ſa naiſſance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Miſanthrope.

Tout ceci eſt fondé ſur une maxime évidente ; ſavoir qu'un peuple ſuit ſouvent des uſages qu'il mépriſe, ou qu'il eſt prêt à mépriſer, ſi-tôt qu'on oſera lui en donner l'exemple. Quand de mon temps on jouoit la fureur des pantins, on ne faiſoit que dire au théâtre ce que penſoient ceux-mêmes qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement : mais les goûts conſtants d'un peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés, doivent être reſpectés ſur la ſcene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

On dit que jamais une bonne piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eſt que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (*d*) de ſon temps. Qui eſt-ce qui doute que, ſur nos théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne ſauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand ſoin d'approprier ſa piece aux nôtres. Sans cette précaution l'on ne réuſſit jamais, & le ſuccès même de ceux qui l'ont priſe, a ſouvent des cauſes bien différentes de celles que lui ſuppoſe un obſervateur ſuperficiel. Quand arlequin ſauvage eſt ſi bien accueilli des ſpectateurs, penſe-t-on que ce ſoit par le goût qu'ils prennent pour le ſens & la ſimplicité de ce perſonnage, & qu'un ſeul d'entr'eux voulût pour cela lui reſſembler? C'eſt, tout au contraire, que cette piece favoriſe leur tour d'eſprit, qui eſt d'aimer & rechercher les idées neuves & ſingulieres. Or il n'y

(*d*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment, bien que l'une de ces choſes ne ſoit pas l'autre; car elles ont toujours une origine commune, & ſouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne ſignifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même-temps, propoſition qui demande éclairciſſement & diſcuſſions; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui eſt inconteſtable.

en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'eſt préciſément leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

Il s'enſuit de ces premieres obſervations, que l'effet général du ſpectacle eſt de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les paſſions. En ce ſens il ſembleroit que cet effet ſe bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la comédie ſeroit bonne aux bons & mauvaiſe aux méchants. Encore dans le premier cas reſteroit-il toujours à ſavoir ſi les paſſions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je ſais que la poëtique du théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les paſſions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que, pour devenir tempérant & ſage, il faut commencer par être furieux & fou?

» Eh non! ce n'eſt pas cela, diſent les » partiſans du théâtre. La tragédie prétend » bien que toutes les paſſions, dont elle fait » des tableaux, nous émeuvent, mais elle » ne veut pas toujours que notre affection » ſoit la même que celle du perſonnage » tourmenté par une paſſion. Le plus ſou- » vent, au contraire, ſon but eſt d'exciter » en nous des ſentiments oppoſés à ceux » qu'elle prête à ſes perſonnages. « Ils diſent encore que ſi les Auteurs abuſent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal

placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidelle des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même, & qui ſe prolonge après la piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude, & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentiments au beſoin? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables? Ne ſait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs, qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille; & que les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon: & j'ai déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet au théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les perſonnages, il eſt vrai: car leurs intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Auteur nous en

faſſe préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais loin de choiſir pour cela les paſſions qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des ſpectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéreſſe en faiſant haïr les Français; à Tunis, la belle paſſion ſeroit la piraterie; à Meſſine, une vengeance bien ſavoureuſe: à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (*e*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point; & c'eſt alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de ſon art; à celle qui ſert de baſe à toutes les autres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le théâtre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celle qu'on a.. Ne voilà-t-il pas un remede bien adminiſtré?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux ſpectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, &

(*e*) Qu'on mette, pour voir, ſur la ſcene françaiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes; qu'on y mette un ſage ſans préjugés, qui ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du théâtre pour rendre ces perſonnages intéreſſants, comme le Cid, au peuple français: j'aurai tort, ſi l'on réuſſit.

qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra; encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſache que trois ſortes d'inſtruments, à l'aide deſquels on puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple; ſavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au théâtre, dont la moindre contrainte (*f*) feroit une peine & non pas un amuſement. L'opinion n'en dépend point, puiſqu'au lieu de faire la loi au public, le théâtre la reçoit de lui; & quant au plaiſir qu'on y peut prendre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus ſouvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc! avant qu'il y eût

(*f*) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au théâtre faiſoit égorger ceux qui s'endormoient; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles acteurs de l'opéra de Paris, ah! ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu!

des comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïſſoit-on point les méchants, & ces ſentiments ſont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de ſpectacles? Le théâtre rend la vertu aimable: il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raiſon font avant lui! Les méchants ſont haïs ſur la ſcene: ſont-ils aimés dans la ſociété, quand on les y connoit pour tels? Eſt-il bien sûr que cette haine ſoit plutôt l'ouvrage de l'Auteur que des forfaits qu'il leur fait commettre? Eſt-il bien sûr que le ſimple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout ſon art conſiſte à nous montrer des mal-faiſeurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de ſi admirable, & l'on ne prend là-deſſus que trop d'autres leçons ſans celle-là. Oſerai-je ajouter un ſoupçon qui me vient? Je doute que tout homme, à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la piece; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentiments que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles &

dépourvues de ſens ! Ah ! ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſoutenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé ; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*g*) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes ; l'Auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve ; & de ce pur ſentiment qu'il flatte naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion, c'eſt d'agir conſéquemment à ces principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de

(*g*) C'eſt du beau moral qu'il eſt ici queſtion. Quoi qu'en diſent les Philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme, & ſert de principe à la conſcience. Je puis citer, en exemple de cela, la petite piece de Nanine, qui a fait murmurer l'aſſemblée & ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentiments de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit; mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentiments ſe corrompent; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage de ſon injuſtice & de la probité d'autrui? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul; enſorte que chacun lui rendît fidelement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendit ce qu'il doit à perſonne? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au ſpectacle? Préciſément ce qu'il voudroit trouver par-tout: des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la tragédie mene à la pitié par la terreur; ſoit, mais quelle eſt cette pitié? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite; un reſte de ſentiment naturel

étouffé bientôt par les paſſions : une pitié ſtérile qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas fait lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phedre au ſpectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres.

Si, ſelon la remarque de Diogene Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables, ſi les imitations du théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la préſence même des objets imités : c'eſt moins, comme le penſe l'Abbé du Bos, parce que les émotions ſont plus foibles & ne vont pas juſqu'à la douleur, (*h*) que parce qu'elles ſont pures & ſans mêlange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortu-

(*h*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ſes héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela eſt contre toute expérience. Pluſieurs s'abſtiennent d'aller à la tragédie, parce qu'ils en ſont émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleurer au ſpectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne ſont pas aſſez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

nés en perſonne exigeroient de nous des ſoins, des ſoulagements, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous ſommes bien aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme eſt allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'eſt-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de ſa belle ame? Ne s'eſt-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fit de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de rôle à jouer, il n'eſt pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en repréſentation au théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Eſſex, le regne d'Eliſabeth ſe recule à mes yeux de dix ſiecles; & ſi l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit ſuppoſer du temps de Moliere. Le théâtre a ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vêtements. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient; & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ſes héros, que de parler en vers & d'endoſſer un habit à la romaine. Voilà donc à-

peu-près à quoi ſervent tous ces grands ſentiments & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe ; à les reléguer à jamais ſur la ſcene & à nous montrer la vertu comme un jeu de théâtre, bon pour amuſer le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir tranſporter ſérieuſement dans la ſociété. Ainſi la plus avantageuſe impreſſion des meilleures tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de l'homme, à nous faire applaudir de notre courage, en louant celui des autres, de notre humanité, en plaignant les maux que nous aurions pu guérir, de notre charité, en diſant au pauvre : Dieu vous aſſiſte.

On peut, il eſt vrai, donner un appareil plus ſimple à la ſcene, & rapprocher dans la comédie le ton du théâtre de celui du monde : mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid viſage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que ſi l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraiſemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïſſables, elle ne les rend que ridicules ; & delà réſulte un très-grand inconvénient, c'eſt qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne ſauroit guérir les premiers ſans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, ſuppoſer cette oppoſition néceſſaire ? Pourquoi, Monſieur ! Parce que les bons

ne tournent point les méchants en dériſion, mais les écraſent de leur mépris, & que rien n'eſt moins plaiſant & riſible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle, qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainſi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des ſpectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'eſt une erreur, diſoit le grave Muralt, d'eſpérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choſes : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-deſſous de l'homme ; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques & les met au-deſſus de l'humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & toujours nous voyons au théâtre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajouterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poëtique. *Comœdiâ enim deteriores, Tragediâ meliores quàm nunc ſunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe entre le défaut & l'excès, ce qui eſt, comme une choſe inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit ? Il ne

s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſements. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la piece eſt parvenue à ſon but, & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or ſi le bien eſt nul, reſte le mal : & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée. Mais paſſons à quelques exemples, qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver en conſéquence des précédentes, que le théâtre français, avec les défauts qui lui reſtent, eſt cependant à-peu-près auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité ; & que ces deux avantages y ſont dans un rapport qu'on ne peut troubler ſans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'eſt pas qu'un homme de génie ne puiſſe inventer un genre de pieces préférable à ceux qui ſont établis : mais ce nouveau genre ayant beſoin, pour ſe ſoutenir, des talents de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui ; & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, ſeront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous ? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la tragédie ; le comique & le

plaiſant dans la comédie ; & toujours l'amour dans toutes les deux : (*i*) je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans les pieces le crime eſt toujours puni, la vertu toujours récompenſée. Je réponds que, quand cela ſeroit, la plupart des actions tragiques n'étant que de pures fables, des événements qu'on ſait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impreſſion ſur les Spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les inſtruire, on ne les inſtruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenſes s'operent toujours par des moyens ſi peu communs, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choſes humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'eſt ni ne peut être généralement vrai : car cet objet n'étant point celui ſur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la ſcene françaiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere

(*i*) Les Grecs n'avoient pas beſoin de fonder ſur l'amour le principal intérêt de leur tragédie, & ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre, qui n'a pas la même reſſource, ne ſauroit ſe paſſer de cet intérêt. On verra dans la ſuite la raiſon de cette différence.

qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats que des plus illuſtres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la piece qui le repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une tragédie, où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux ; où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ; où Ciceron, le ſauveur de la république, Ciceron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré & le ſeul qui le méritât, nous eſt montré comme un vil rhéteur, un lâche ; tandis que l'infame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oſeroit nommer ; prêt d'égorger tous ſes Magiſtrats, & de réduire ſa patrie en cendre, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ſes talents, ſa fermeté, ſon courage, toute l'eſtime des

ſpectateurs ? Qu'il eût, ſi l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un ſcélérat déteſtable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, ſi ce n'eſt à encourager des Catilina, & à donner aux méchants habiles le prix de l'eſtime publique due aux gens de bien ? Mais tel eſt le goût qu'il faut flatter ſur la ſcene ; telles ſont les mœurs d'un ſiecle inſtruit. Le ſavoir, l'eſprit, le courage ont ſeuls notre admiration ; & toi, douce & modeſte vertu, tu reſtes toujours ſans honneurs ! Aveugles que nous ſommes au milieu de tant de lumieres ! victimes de nos applaudiſſements inſenſés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuſe, pour le malheur du genre-humain, du génie & des talents que lui donna la nature ?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible reſſource du dénouement. Le monſtre qui ſert de héros à chacune de ces deux pieces, acheve paiſiblement ſes forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance ; mais je demande en-

fin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime eſt miſe en exemple?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y ſeroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, ſi l'Auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire. La ſcene ſur-tout qu'ils ont enſemble eſt conduite avec tant d'art que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon ſens & l'intrépide vertu de Zopire. (*k*) Il falloit un Au-

(*k*) Je me ſouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y penſant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar, emporté par ſon fanatiſme, ne doit parler de ſon maître qu'avec cet enthouſiaſme de zele & d'admiration qui l'éleve au-deſſus de l'humanité. Mais Mahomet n'eſt pas fanatique; c'eſt un fourbe qui, ſachant bien qu'il n'eſt pas queſtion de faire l'inſpiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raiſon doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il eſt plus grand & qu'il ſait mieux diſcerner les hommes. Lui-même dit ou fait entendre tout cela dans la ſcene. C'étoit donc ma faute ſi je ne l'avois pas ſenti: mais voilà ce qui nous arrive à nous autres

teur qui ſentît bien ſa force, pour oſer mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais oui faire de cette ſcene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne; mais je n'en connois pas une au théâtre français, où la main d'un grand maître ſoit plus ſenſiblement empreinte, & où le ſacré caractere de la vertu l'emporte plus ſenſiblement ſur l'élévation du génie.

Une autre conſidération qui tend à juſtifier cette piece, c'eſt qu'il n'eſt pas ſeulement queſtion d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatiſme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître, & s'en défendre. Par malheur, de pareils ſoins ſont très-inutiles, & ne ſont pas toujours ſans danger. Le fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardents à les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de

petits Auteurs. En voulant cenſurer les écrits de nos maitres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui ſont des beautés pour les hommes de jugement.

raiſonner ni de convaincre; il faut laiſſer là la philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, ſa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes, & qu'une pareille piece, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du moins, de bien sûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guere encourageants pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes, l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime, & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il n'y a pas dans toute la piece un ſeul perſonnage, en état par ſon caractere, de partager avec lui l'attention publique: car, quant au doucereux Pliſthene, je ne ſais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille tragédie. Seneque n'a point mis d'amour dans la ſienne, & puiſque l'Auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible pour ſouffrir des entretiens galants à côté des ſcenes d'Atrée.

Avant de finir ſur cette piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le role de Thyeſte eſt peut-être de tous ceux qu'on a mis ſur notre théâtre le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un

héros courageux, ce n'eſt point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat ; (*l*) c'eſt un homme foible & pourtant intéreſſant, par cela ſeul qu'il eſt homme & malheureux. Il me ſemble auſſi que par cela ſeul le ſentiment qu'il excite eſt extrêmement tendre & touchant ; car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïſme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne ſeroit-il pas à déſirer que nos ſublimes Auteurs daignaſſent deſcendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la ſimple humanité ſouffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour perſonne. Les anciens avoient des héros ; & mettoient des hommes ſur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phraſes moins apprêtées : mais ils ſavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire. Un vieillard d'Athenes cher-

(*l*) La preuve de cela, c'eſt qu'il intéreſſe. Quant à la faute dont il eſt puni, elle eſt ancienne, elle eſt trop expiée, & puis c'eſt peu de choſe pour un méchant de théâtre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

choit place au ſpectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens le voyant en peine, lui firent ſigne de loin ; il vint, mais ils ſe ſerrerent & ſe mocquerent de lui. Le bon homme fit ainſi le tour du théâtre, fort embarraſſé de ſa perſonne & toujours hué de la belle jeuneſſe. Les Ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent & ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le ſpectacle & applaudie d'un battement de mains univerſel. *Eh ! que de maux* ! s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens ſavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoſophie moderne & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon ſujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des pieces du théâtre français : vous trouverez preſque dans toutes, des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuſes certainemement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles. Il n'eſt pas même vrai que le meurtre & le parricide

parricide y ſoient toujours odieux. A la faveur de je ne ſais quelles commodes ſuppoſitions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuſer Phedre inceſtueuſe & verſant le ſang innocent. Syphax empoiſonnant ſa femme, le jeune Horace poignardant ſa ſœur, Agamemnon immolant ſa fille, Oreſte égorgeant ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſants. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche des méchants leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton impoſant & ſentencieux, pour l'inſtruction du parterre.

Si les Grecs ſupportoient de pareils ſpectacles, c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tous temps parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeller ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même tragédie peut-elle trouver parmi vous des ſpectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfants. Un autre force un fils d'égorger ſon pere. Un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils. On friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare la ſcene françaiſe, pour l'amuſement

du peuple le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre! Non.... je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des lecteurs, les maſſacres des gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affreux ſpectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureuſement la tragédie telle qu'elle exiſte eſt ſi loin de nous, elle nous préſente des êtres ſi giganteſques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile; & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les ſpectateurs; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe, que plus la comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs: mais ſans répéter ce que j'ai déjà dit de ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup d'œil ſur votre théâtre comique.

Prenons-le dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient, & on le ſentira chaque jour davantage, que Molie-

re eſt le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus ; mais qui peut diſconvenir auſſi que le théâtre de ce même Moliere, des talents duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt; ſes honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent, ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent & que les plus brillants ſuccès favoriſent le plus ſouvent ; enfin l'honneur des applaudiſſements, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur : partout vous trouverez que les vices de caractere en ſont l'inſtrument, & les défauts naturels le ſujet ; que la malice de l'un punit la ſimplicité de l'autre ; & que les ſots ſont les victimes des méchants : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſottiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Voilà l'eſprit général de Moliere & de ſes imitateurs. Ce ſont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, ſans

jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, diſoit un ancien, qui ſavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ſes plaiſanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la ſociété : avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée : comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfants, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les ſages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favoriſe. Quel eſt le plus blâmable d'un bourgeois ſans eſprit & vain qui fait ſottement le gentilhomme, ou du gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt, & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel eſt le plus criminel d'un payſan aſſez fou pour épouſer une demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux ? Que penſer d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du manant puni ? C'eſt un grand vice d'être avare & de prêter à uſure ; mais n'en eſt-ce pas

un plus grand encore à un fils de voler ſon pere, de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultants reproches ; & quand ce pere irrité lui donne ſa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ſes dons ? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable : & la piece où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils ſont condamnés par tout le monde : (*m*) il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiecle, qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres pieces, & paſſons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour ſon chef-d'œuvre : je veux dire, le Miſanthrope.

(*m*) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner, il ſe peut que les valets ne ſoient plus que les inſtruments des méchancetés des maitres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la ſociété fût bonne au théâtre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les pieces, je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux que les valets ſeuls en fuſſent chargés, & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes, au moins ſur la ſcene.

Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compoſé ſon théâtre, & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au public, il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent : ſur ce goût il s'eſt formé un modele, & ſur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ſes caracteres comiques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conſéquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicule ; &, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de ſociété, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſanthrope.

Vous ne ſauriez me nier deux choſes : l'une, qu'Alceſte dans cette piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes.

A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage : il ne faut pas que ce nom de Miſanthrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienſéance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſanthrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la comédie italienne une piece intitulée, *la vie eſt un ſonge* ; ſi vous vous rappellez le héros de cette piece, voilà le vrai Miſanthrope.

Qu'eſt-ce donc que le Miſanthrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteſte les mœurs de ſon ſiecle & la méchanceté de ſes contemporains, qui, préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfants d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces ſentiments du Miſanthrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable

contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il ? (*n*) Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sens froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

. . . . les uns parce qu'ils sont méchants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutot les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout

(*n*) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoire, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins, attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle piece, mais de l'esprit général du théatre que j'ai bien étudié.

le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage inceſſamment les méchants, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la ſociété.

Une preuve bien sûre qu'Alceſte n'eſt point miſanthrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler, parce que tant de droiture eſt fort incommode; mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui reſſemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fit des pieces répréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme, & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus, Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le ſonnet,

de l'avis du Miſanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule : il l'eſt, en effet, à certains égards, & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le ſage de la piece : un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des frippons, de ces gens ſi doux, ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain ſans ſe plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportements de l'autre ; & le fort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſanthro-

pe n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte, il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la ſociété, le détache de lui-même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour-propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentiments dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être

aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu: ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Miſanthrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences très-bien placés; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même-temps de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchants, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent, il doit le ſouffrir ſans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſanthrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur? Non, ſans doute. Mais voilà

par-où le déſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du ſonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Miſanthrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'eſtime pas aſſez l'argent pour croire avoir acquis ſur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la ſcene avec Dubois, plus Alceſte a de ſujets de s'impatienter, plus il doit reſter phlegmatique & froid, parce que l'étourderie du valet n'eſt pas un vice. Le Miſanthrope & l'homme emporté ſont deux caracteres très-différents : c'étoit-là l'occaſion de les diſtinguer. Moliere ne l'ignoroit pas, mais il falloit faire rire le parterre.

Au riſque de faire rire auſſi le Lecteur à

mes dépens, j'oſe accuſer cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel changement à ſon plan, que Philinte entrât comme Acteur néceſſaire dans le nœud de ſa piece, enſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Miſanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la ſociété avec un phlegme ſtoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'adreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi long-temps qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandais qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoïque le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra juſqu'à lui. Auſſitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite, il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maiſon qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me ſemble qu'en traitant les caracteres en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceſte eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Miſanthrope. (*o*)

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle eſt cette pointe de la ſcene du ſonnet :

La peſte de ta chûte, empoiſonneur au Diable !
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Miſanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus ſupportables dans le ſonnet d'Oronte, & il eſt bien étrange que celui qui l'a fait, propoſe, un inſtant après, la chanſon du *roi Henri* pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte

(*o*) Je ne doute point que, ſur l'idée que je viens de propoſer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Miſanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & ſans comparaiſon plus inſtructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle piece, c'eſt qu'il ſeroit impoſſible qu'elle réuſsit : car, quoi qu'on diſe en choſes qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ſes dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

rien moins que des pointes ; & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit:

Morbleu ! vil complaiſant, vous louez des ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre, & voilà comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſez remarquable dans cette comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que dans toutes ſes autres pieces les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théâtrale. La même ſcène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point-là le Miſanthrope, c'eſt un honnête homme du monde qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît bruſquement, votre ſonnet ne vaut rien, jettez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſanthrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *& que dis-tu donc, traître ?* Qu'a-

voit-il à repliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car si l'on se permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir, & alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes, & alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire, & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste, que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule, il ne faisoit que le de-

voir d'un homme de bien ; & que ſon caractere étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laiſſe agir ce caractere dans toute ſa force, c'eſt ſeulement quand cette force rend la ſcene plus théâtrale, & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & enſuite la cenſure intrépide & vivement apoſtrophée de la converſation chez la Coquette.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la diſtinction du Médiſant & du Miſanthrope. Celui-ci, dans ſon fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteſte la ſatyre. Ce ſont les vices publics, ce ſont les méchants en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette ſcene, parce qu'il eſt là ce qu'il doit être, & que s'il fait rire le parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, ſi le Miſanthrope étoit plus miſanthrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant, parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais

de détour, ne le laiſſeroient jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere; c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore; c'eſt que le Miſanthrope de théâtre ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe, & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable piece, quand on a commencé de s'en occuper; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres, & convenons que l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche, eſt plus dangereux que le mal même, en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon; en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité; en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu, entre le vice & la vertu;

en ce qu'au grand ſoulagement des ſpectateurs, il leur perſuade que pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.

J'aurois trop d'avantage, ſi je voulois paſſer de l'examen de Moliere à celui de ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant ni ſon génie, ni ſa probité, n'en ont que mieux ſuivi ſes vues intéreſſées, en s'attachant à flatter une jeuneſſe débauchée & des femmes ſans mœurs. Je ne ferai pas à Dancourt l'honneur de parler de lui; ſes pieces n'effarouchent pas par des termes obſcenes; mais il faut n'avoir de chaſte que les oreilles pour le pouvoir ſupporter. Regnard, plus modeſte, n'eſt pas moins dangereux: laiſſant l'autre amuſer les femmes perdues, il ſe charge, lui, d'encourager les filoux. C'eſt une choſe incroyable, qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement au milieu de Paris une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, ſon neveu, l'honnête homme de la piece, s'occupe avec ſon digne cortege, de ſoins que les loix paient de la corde; & qu'au lieu des larmes que la ſeule humanité fait verſer en pareil cas aux indifférents mêmes, on égaie, à l'envi, de plaiſanteries barbares, le triſte appareil de la mort. Les droits les plus ſacrés, les plus touchants ſentiments de la nature, ſont joués dans cette odieuſe ſcene. Les tours les plus puniſſables y ſont raſſemblés comme à plaiſir, avec un enjouement qui fait paſſer tout

cela pour des gentilleſſes. Faux actes, ſuppoſition, vol, fourberie, menſonge, inhumanité, tout y eſt, & tout y eſt applaudi. Le mort s'étant aviſé de renaître, au grand déplaiſir de ſon cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'eſt fait en ſon nom, on trouve le moyen d'arracher ſon conſentement de force, & tout ſe termine au gré des Acteurs & des Spectateurs qui, s'intéreſſant malgré eux à ces miſérables, ſortent de la piece avec cet édifiant ſouvenir d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Oſons le dire ſans détour. Qui de nous eſt aſſez sûr de lui pour ſupporter la repréſentation d'une pareille comédie, ſans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne ſeroit pas un peu fâché ſi le filou venoit à être ſurpris ou manquer ſon coup? Qui ne devient pas un moment filou ſoi-même, en s'intéreſſant pour lui? Car s'intéreſſer pour quelqu'un, qu'eſt-ce autre choſe que ſe mettre à ſa place? Belle inſtruction pour la jeuneſſe, que celle où les hommes faits ont bien de la peine à ſe garantir de la ſéduction du vice! Eſt-ce à dire qu'il ne ſoit jamais permis d'expoſer au théâtre des action. blâmables? Non: mais en vérité, pour ſavoir mettre un frippon ſur la ſcene, il faut un Auteur bien honnête homme.

Ces défauts ſont tellement inhérents à notre théâtre, qu'en voulant les en oter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par

de meilleures intentions, font des pieces plus épurées; mais auſſi qu'arrive-t-il? Qu'elles n'ont plus de vrai comique, & ne produiſent aucun effet. Elles inſtruiſent beaucoup, ſi l'on veut; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au ſermon.

Dans cette décadence du théâtre, on ſe voit contraint d'y ſubſtituer aux véritables beautés éclipſées de petits agréments capables d'en impoſer à la multitude. Ne ſachant plus nourrir la force du comique & des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même choſe dans la tragédie, pour ſuppléer aux ſituations priſes dans des intérêts d'état qu'on ne connoît plus, & aux ſentiments naturels & ſimples qui ne touchent plus perſonne. Les Auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe; & depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réuſſir au théâtre que des romans, ſous le nom de pieces dramatiques.

L'amour eſt le regne des femmes. Ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi: parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces ſortes de pieces, eſt donc d'étendre l'empire du ſexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du public, & de leur donner ſur les ſpectateurs le même

pouvoir qu'elles ont ſur leurs amants. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme; mais eſt-ce d'elles en général qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre? Le plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au théâtre, pour en trouver de ſi différents dans la ſociété? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la ſcene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (*p*) tout au moins. C'eſt ainſi que, ſur la

(*p*) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante piece ſoit l'ouvrage d'une femme: car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à

foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un ſage.

Ceci me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problême. Les anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes; (*q*) mais ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui

une femme, mais aux femmes que je refuſe les talents des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

(*q*) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſait quel uſage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occaſion où les meres troyennes n'étoient guere ſages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames*, qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit inſenſiblement, & qu'on a tout-à-fait proſcrit du ton à la mode. J'obſerve que les anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

lui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere : ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? Delà venoit encore que, dans leur comédie, les roles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du ſexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la ſcene, ſeulement en repréſentation. (*r*) En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus ; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus ſouvent; qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talents, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs pla-

(*r*) S'ils en uſoient autrement dans les tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſyſtême politique de leur théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

ces; & dont les humbles ſavants mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au théâtre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talents, & les imbécilles ſpectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignés. Parcourez la plupart des pieces modernes, c'eſt toujours une femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes; c'eſt toujours la dame de cour qui fait dire le catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pieces. La bonne eſt ſur le théâtre, & les enfants ſont dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre, je demande lequel eſt le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur ſexe les vrais reſpects qui lui ſont dûs?

La même cauſe qui donne, dans nos pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux

femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards ; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible. Puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amants, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amants, & alors ils ſont haiſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les tragédies des tyrans, des uſurpateurs; dans les comédies des jaloux, des uſuriers, des pédants, des peres inſupportables que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la vieilleſſe au théatre ; voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en eſt quelques autres encore; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plupart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au théatre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec

les radoteurs & les Gérontes de la comédie, on ne les mépriſe tous également? Obſervez à Paris dans une aſſemblée, l'air ſuffiſant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeuneſſe, tandis que les anciens, craintifs & modeſtes, ou n'oſent ouvrir la bouche, ou ſont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces, & dans les lieux où les ſpectacles ne ſont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du reſpect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à ſe rendre mépriſables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeuneſſe, & que faiſant les galants à ſon exemple, il eſt très-ſimple qu'on la leur préfere dans ſon métier; mais c'eſt tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de ſe faire ſupporter, qu'ils ſont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être ſoufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'eſt pas aſſûrément qu'en faiſant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant ſexagénaire ſoit un perſonnage fort gracieux; mais ſon indécence même lui tourne à profit: c'eſt un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à ſon char un Neſtor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantiſſent point des feux qu'elle inſpire. Voilà pourquoi les

femmes encouragent de leur mieux ces doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmants, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagants. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la ſcene uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importants, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Ecrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de la préſenter; l'amour qu'on expoſe au théâtre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il eſt coupable il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi régler après coup les mouvements du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les événements pour ſavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au théâtre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentiments trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin; elles ne don-

nent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons, ſelon notre caractere; & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au théâtre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il delà que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux; comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vive ſert au moins de contrepoiſon ? Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtants le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonſtances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manlius fut chaſſé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible ? Rien ſans doute: elle annonçoit même un ſentiment louable Mais les chaſtes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ſes foibleſſes. Je ne ſais là-deſſus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les ſpectateurs ſont toujours du parti de l'amant foible, & que ſouvent ils ſont fâchés qu'il ne le ſoit pas davantage. Je demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler ?

Rappellez-vous, Monſieur, une piece à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu, ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire au role qu'elle faiſoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le ſpectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre ſa maîtreſſe & ſon devoir ; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere preſque divin que lui donne l'hiſtoire ; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en penſe le même ſpectateur après la repréſentation ? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice qu'il eſt forcé d'en

faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes continuelles donnaſſent une grande émotion durant le cours de la piece; mais au cinquieme acte où, ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide, approchante du déſeſpoir : l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les ſpectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré, & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voilà-t-il pas une tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux ſpectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour?

L'événement dément ces vœux ſecrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part ſans congé du parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti; tous les ſpectateurs ont épouſé Bérénice.

Quand même on pourroit me diſputer cet effet; quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piece, & fait qu'en plaignant Bérenice, on eſt bien aiſe de la plaindre; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes, parce que, comme je l'ai déjà dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu, ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus: & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la piece, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même, & que, s'ils ſont contents de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fuſſent encore plus de le voir heureux & foible, ou du moins qu'ils ne conſentiſſent volontiers à l'être à ſa place. Pour rendre cette vérité ſenſible, imaginons un denouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux conſulté ſon cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes oppoſées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un ſi grand ſacrifice, elle ſente que ſon devoir ſeroit de refuſer la main de ſon amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inſpirent les vrais mouve-

ments de la nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une ſcene ſi touchante ſoit animée des ſentiments tendres & pathétiques que le ſujet fournit & que Racine eût ſi bien ſait valoir; que Titus en quittant les Romains leur adreſſe un diſcours tel que la circonſtance & le ſujet le comportent: n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée? La piece finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'hiſtoire, mais en ſera-t-elle moins de plaiſir, & les ſpectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits? Les quatre premiers actes ſubſiſteroient à peu près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire; tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

Veut-on ſavoir s'il eſt sûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très-fortement dans Zaïre; & il en coûte la vie aux deux amants; & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane, puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le

remords d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voilà donc aſſurément des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque ſpectateur dire en ſon cœur à la fin de la tragédie : ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien enſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette piece enchantereſſe, & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal : mais c'eſt parce que, de toutes les tragédies qui ſont au théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour ſurcroît de profit, à ne pas juger ſa maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion : car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. S'il eſt mal peint, la piece eſt mauvaiſe ; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre. Loin

que ſes triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs même. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi délicieux conſole de tout. Une ſi douce image amollit inſenſiblement le cœur: on prend de la paſſion ce qui mene au plaiſir, on en laiſſe ce qui tourmente. Perſonne ne ſe croit obligé d'être un héros, & c'eſt ainſi qu'admirant l'amour honnête, on ſe livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ſes images dangereuſes, c'eſt préciſément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'eſt qu'on ne le voit jamais régner ſur la ſcene qu'entre des ames honnêtes, c'eſt que les deux amants ſont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéreſſeroit-on pas pour une paſſion ſi ſéduiſante entre deux cœurs dont le caractere eſt déjà ſi intéreſſant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos pieces dramatiques, on en trouve une ſeule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du ſpectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveille de rendre un amant eſtimable ou haïſſable, ſelon qu'il eſt bien ou mal accueilli dans ſes amours; de faire toujours approuver au public les ſentiments de ſa maîtreſſe, & de donner à la tendreſſe tout l'intérêt de la vertu. Au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle, qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un

objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſache guere que le miſanthrope, ou le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le miſanthrope amoureux n'étoit rien ; le coup de génie eſt de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reſte du théâtre eſt un tréſor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y ſont toutes refugiées. Eſt-ce là l'image fidelle de la ſociété ? Eſt-ce ainſi qu'on nous rend ſuſpecte une paſſion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous faſſe croire qu'un honnête homme eſt obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne ſauroit n'être pas vertueuſe. Nous voilà fort bien inſtruits!

Encore une fois, je n'entreprends point de juger ſi c'eſt bien ou mal fait de fonder ſur l'amour le principal intérêt du théâtre; mais je dis que, ſi ces peintures ſont quelquefois dangereuſes, elles le ſeront toujours, quoi qu'on faſſe pour les déguiſer. Je dis que c'eſt en parler de mauvaiſe foi, ou ſans le connoître, de vouloir rectifier les impreſſions par d'autres impreſſions étrangeres qui ne les accompagnent point juſqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt ſéparées ; impreſſions qui même en déguiſent les dangers, & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduiſe de la nature des ſpectacles en général, les meilleures formes dont ils ſont ſuſceptibles, ſoit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un ſiecle & d'un peuple éclairé ont fait pour la perfection des

nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces conſidérations diverſes, que l'effet moral du ſpectacle & des théâtres, ne ſauroit jamais être bon ni ſalutaire en lui-même, puiſqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune ſorte d'utilité réelle, ſans inconvénients qui la ſurpaſſent. Or, par une ſuite de ſon inutilité même, le théatre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favoriſant tous nos penchants, il donne un nouvel aſcendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y reſſent nous énervent, nous affoibliſſent, nous rendent plus incapables de réſiſter à nos paſſions; & le ſtérile intérêt qu'on prend à la vertu, ne ſert qu'à contenter notre amour-propre, ſans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne déſapprouvent pas les ſpectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du théâtre, relatifs aux choſes repréſentées, il en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe rapportent directement à la ſcene & aux perſonnages repréſentants; & c'eſt à ceux-là que les Génevois, déjà cités, attribuent le goût de luxe, de parure, & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement la fréquentation des comédiens, mais celle du théâtre, qui peut amener ce goût par ſon appareil & la parure des acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des

affaires civiles & domeſtiques, & d'offrir une reſſource aſſurée à l'oiſiveté, il n'eſt pas poſſible que la commodité d'aller tous les jours réguliérement au même lieu, s'oublier ſoi-même, & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces changements ſeront-ils avantageux ou nuiſibles? C'eſt une queſtion qui dépend moins de l'examen du ſpectacle, que de celui des ſpectateurs. Il eſt sûr que ces changements les ameneront tous à peu près au même point; c'eſt donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut eſtimer les différences.

Quand les amuſements ſont indifférents par leur nature, (& je veux bien pour un moment conſidérer les ſpectacles comme tels) c'eſt la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais, ſur-tout lorſqu'ils ſont aſſez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & ſubſtituer leur goût à celui du travail. La raiſon veut qu'on favoriſe les amuſements des gens dont les occupations ſont nuiſibles, & qu'on détourne des mêmes amuſements ceux dont les occupations ſont utiles. Une autre conſidération générale, eſt qu'il n'eſt pas bon de laiſſer à des hommes oiſifs & corrompus, le choix de leurs amuſements, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuſes, & ne deviennent auſſi mal-faiſants dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & la-

borieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plaît, jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſements agréables; car comme il faut peu d'apprêts aux mêts que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas non plus beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigants, déſœuvrés, ſans religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres, & n'inſpire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du public, ne ſe montre que par ſon crédit, & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes; la police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'eſt les empêcher de mal-faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice, ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient, & tout ce que les ſpectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les cafés & autres refuges des fainéants & frippons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de familles, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe, ou ſur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur-tout une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce nourrit les habitants dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oiſiveté, à laquelle une vie ſimple & facile ne les porte déjà que trop, il faut la leur rendre inſupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un temps dont ils ne ſauroient abuſer. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout ſur les apparences, parce qu'on n'a le loiſir de rien examiner, on croit, à l'air de déſœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitants, plongés dans une ſtupide inaction, n'y font que végéter, ou tracaſſer & ſe brouiller enſemble. C'eſt une erreur dont on reviendroit aiſément, ſi l'on ſongeoit que la plupart des gens de lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces ſi mépriſées. Reſtez quelque temps dans une petite ville où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates; non-ſeulement vous y verrez bientôt des

gens beaucoup plus ſenſés que vos ſinges des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obſcurité quelque homme ingénieux qui vous ſurprendra par ſes talents, par ſes ouvrages, que vous ſurprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'induſtrie, croira ne vous montrer que des choſes communes à Paris. Telle eſt la ſimplicité du vrai génie : il n'eſt ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne ſonge point à le chercher; il ne ſe compare à perſonne; toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul; inſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoît, il ne s'aſſigne point ſa place, & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

Dans une petite ville on trouve, proportion gardée, moins d'activité ſans doute que dans une capitale, parce que les paſſions ſont moins vives & les beſoins moins preſſants, mais plus d'eſprits originaux, plus d'induſtrie inventive, plus de choſes vraiment neuves; parce qu'on y eſt moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du ſien dans tout ce qu'il fait; parce que l'eſprit humain moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille ſolitude; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins preſſé du temps, on a plus le loiſir d'étendre & digérer ſes idées.

Je me ſouviens d'avoir vu dans ma jeuneſſe, aux environs de Neufchâtel, un ſpectacle aſſez agréable, & peut-être unique ſur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations, dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; enſorte que ces maiſons, à diſtances auſſi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitants de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la ſociété. Ces heureux payſans, tous à leur aiſe, francs de tailles, d'impôts, de ſubdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le ſoin poſſible, des biens dont le produit eſt pour eux, & emploient le loiſir que cette culture leur laiſſe, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la nature. L'hiver ſur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement avec ſa nombreuſe famille, dans ſa jolie & propre maiſon de bois, (*s*) qu'il a bâtie lui-même, s'oc-

(*s*) Je crois entendre un bel eſprit de Paris ſe récrier, pourvu qu'il ne liſe pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'eſt ſur-tout aux Dames que ces Meſſieurs démontrent) qu'il eſt impoſſible qu'une maiſon de bois ſoit chaude. Groſſier menſonge ! Erreur de phyſique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonſtration ſans replique. Tout ce que je ſais, c'eſt que les Suiſſes paſſent chaude-

cupe de mille travaux amuſants, qui chaſſent l'ennui de ſon aſyle, & ajoutent à ſon bien-être. Jamais Menuiſier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profeſſion n'entra dans le pays; tous le ſont pour eux-mêmes, aucun ne l'eſt pour autrui; dans la multitude de meubles commodes, & même élégants, qui compoſent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reſte encore du loiſir pour inventer & faire mille inſtruments divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont pluſieurs même parviennent juſqu'à Paris, entr'autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font auſſi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui ſeul toutes les profeſſions diverſes dans leſquelles ſe ſubdiviſe l'horlogerie, & fait tous ſes outils lui-même.

Ce n'eſt pas tout: ils ont des livres utiles & ſont paſſablement inſtruits; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit. (*t*) Ils ſont des ſyphons, des

ment leur hiver au milieu des neiges, dans des maiſons de bois.

(*t*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des ſuffrages de l'Académie des Sciences. C'eſt M. Rivaz, célebre Valaiſan. Je ſais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ſes compatriotes; mais

aimants, des lunettes ; des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtruments de toute eſpece ; vous prendriez le poële d'un payſan pour un attelier de mécanique & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte, pluſieurs ont un peu de muſique & chantent juſte. Ces arts ne leur ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus ſavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours ſue. Un de leurs plus fréquents amuſements eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfants les Pſeaumes à quatre parties ; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel depuis ſi long-temps oubliée de nos ſavants Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitants de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoi-

enfin c'eſt en vivant comme eux, qu'il apprit à les ſurpaſſer.

re. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mêlange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Hélas! il eſt ſur la route du mien!

Après cette légere idée, ſuppoſons qu'au ſommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établiſſe un ſpectacle fixe & peu coûteux, ſous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de ſupporter cette petite dépenſe; ſuppoſons encore qu'ils prennent du goût pour ce même ſpectacle; & cherchons ce qui doit réſulter de ſon établiſſement.

Je vois d'abord que leurs travaux ceſſant d'être leurs amuſements, auſſi-tôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loiſir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui aſſiſteront au ſpectacle; & l'on ne ſe remet pas à l'ouvrage, l'eſprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y ſonge. Par conſéquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin ; c'eſt toujours une dépenſe qu'on ne faiſoit pas. Il en coûte pour ſoi, pour ſa femme, pour ſes enfants, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une aſſemblée ſe montrer en habit de travail : il faut prendre plus ſouvent ſes habits des Dimanches, changer de linge plus ſouvent, ſe poudrer, ſe raſer ; tout cela coûte du temps & de l'argent. Augmentation de dépenſe : deuxieme préjudice.

Un travail moins aſſidu & une dépenſe plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera ſur le prix des ouvrages qu'on ſera forcé de renchérir. Pluſieurs marchands rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons*, (*u*) & ſe pourvoiront chez les autres Suiſſes leurs voiſins, qui, ſans être moins induſtrieux, n'auront point de ſpectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troiſieme préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne ſont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ſes repréſentations. On ne pourra donc éviter de rendre le ſpectacle abordable en tout temps. L'hiver il faudra faire des chemins dans

(*u*) C'eſt le nom qu'on donne dans le pays aux habitants de cette montagne.

la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenſes publiques, par conſéquent des contributions de la part des particuliers. Etabliſſement d'impôts: quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons, allant d'abord pour voir, & enſuite pour être vues, voudront être parées, elles voudront l'être avec diſtinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas ſe montrer au ſpectacle, miſe comme celle du Maître d'école; la femme du Maître d'école s'efforcera de ſe mettre comme celle du Châtelain. Delà naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera ſans ceſſe mille nouveaux moyens d'éluder les loix ſomptuaires. Introduction du luxe: cinquieme préjudice.

Tout le reſte eſt facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvénients dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la ſuite: ſans avoir égard à l'eſpece du ſpectacle & à ſes effets moraux; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer, par une conſéquence évidente, comment un peuple aiſé, mais qui doit ſon bien-être à ſon induſtrie, changeant la réalité contre l'apparence, ſe ruine à l'inſtant qu'il veut briller.

Au reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition; je ne la donne

donne que pour telle, & ne veux que rendre ſenſibles du plus ou du moins ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*, & *mutatis mutandis*; l'exemple a ſon application.

Ainſi quand il ſeroit vrai que les ſpectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux ils ſeront utiles pour attirer les étrangers; pour augmenter la circulation des eſpeces; pour exciter les artiſtes; pour varier les modes; pour occuper les gens trop riches ou aſpirants à l'être; pour les rendre moins mal-faiſants; pour diſtraire le peuple de ſes miſeres; pour lui faire oublier ſes chefs en voyant ſes baladins; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté eſt perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne ſerviroient qu'à détruire l'amour du travail; à décourager l'induſtrie; à ruiner les particuliers; à leur inſpirer le goût de l'oiſiveté; à leur faire chercher les moyens de ſubſiſter ſans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper; à tourner la ſageſſe en ridicule; à ſubſtituer un jargon de

théâtre à la pratique des vertus; à mettre toute la morale en métaphyſique; à traveſtir les citoyens en b aux eſprits, les meres de famille en petites-maîtreſſes, & les filles en amoureuſes de comédie. L'effet général ſera le même ſur tous les hommes; mais les hommes ainſi changés conviendront plus ou moins à leurs pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de molleſſe, un eſprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il réſulte une conſéquence directement contraire à celle que je tirois des premieres; ſavoir que, quand le peuple eſt corrompu, les ſpectacles lui ſont bons, & mauvais quand il eſt bon lui-même. Il ſembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire, & les ſpectacles reſter indifférents à tous; mais il y a cette différence que l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'eſprit des pieces, eſt ſujet comme elles à mille modifications qui le réduiſent preſque à rien; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, réſultant de l'exiſtence même du ſpectacle, eſt un effet conſtant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il ſuit delà que, pour juger s'il eſt à propos ou non d'établir un théâtre en quelque

ville, il faut premierement ſavoir ſi les mœurs y ſont bonnes ou mauvaiſes; queſtion ſur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que je puis accorder là-deſſus, c'eſt qu'il eſt vrai que la comédie ne nous fera point de mal, ſi plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvénients qui peuvent naître de l'exemple des comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des ſpectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des ſpectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un ſpectacle à voir, d'autant plus que ce ſeroit la premiere fois. Mais quels ſont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les comédiens? Des loix ſéveres & bien exécutées. C'eſt au moins avouer qu'ils ont beſoin d'être contenus, & que les moyens n'en ſont pas faciles. Des loix ſeveres! La premiere eſt de n'en point ſouffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la ſévérité des autres? Des loix bien exécutées! Il s'agit de ſavoir ſi cela ſe peut: car la force des loix a ſa meſure, celle des vices qu'elles répriment a auſſi la ſienne. Ce n'eſt qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere ſurpaſſe l'autre, qu'on peut s'aſſurer de l'exécution des loix. La connoiſſance de ces rapports fait

la véritable ſcience du légiſlateur ; car, s'il ne s'agiſſoit que de publier édits ſur édits, réglements ſur réglements, pour remédier aux abus, à meſure qu'ils naiſſent, on diroit, ſans doute, de fort belles choſes ; mais qui, pour la plupart, reſteroient ſans effet, & ſerviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inſtitution des loix n'eſt pas une choſe ſi merveilleuſe, qu'avec du ſens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien obſervées, ſeroient les plus utiles à la ſociété. Où eſt le plus petit écolier de droit qui ne dreſſera pas un code d'une morale auſſi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'eſt pas de cela ſeul qu'il s'agit. C'eſt d'approprier tellement ce code au peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'enſuive du ſeul concours de ces convenances ; c'eſt d'impoſer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter dans la ſituation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne ſeront point obſervées : car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt que les choſes de mœurs & de juſtice univerſelle ne ſe reglent pas,

comme celles de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou ſi quelquefois les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſerver les loix, mais de les aimer, afin que l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faiſoient, pour ainſi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au ſein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un ſpectacle ſans aucun riſque; car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir priſe ſur les mœurs? Je réponds que c'eſt par l'opinion publique. Si nos habitudes naiſſent de nos propres ſentiments dans la retraite, elles naiſſent de l'opinion d'autrui dans la ſociété. Quand on ne vit pas en ſoi, mais dans les autres, ce ſont leurs jugements qui reglent tout; rien ne paroît bon ni déſirable aux particuliers que ce que

le public a jugé tel, & le ſeul bonheur que la plupart des hommes connoiſſent eſt d'être eſtimés heureux.

Quant au choix des inſtruments propres à diriger l'opinion publique, c'eſt une autre queſtion qu'il ſeroit ſuperflu de réſoudre pour vous, & que ce n'eſt pas ici le lieu de réſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible, que ces inſtruments ne ſont ni des loix ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux : je le tire de votre patrie, c'eſt celui du tribunal des Maréchaux de France, établis Juges ſuprêmes du point d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution ? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront, l'épée à la main. Il s'enſuit delà :

Premierement, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *cour d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'honneur & l'infamie ; jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de gardes armés ; ſimplement un ap-

pariteur, qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé pardevant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. Delà réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion, &, quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement: car, dans une nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens Militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du public, le ſouverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de mêler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts faits pour repréſenter ce jugement, &,

qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la cour d'honneur au-deſſus de lui, comme ſoumis lui-même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duelliſtes indiſtinctement: ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute: mais la loi civile n'eſt point juge des péchés, & toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au lieu de ſe battre il faut s'adreſſer aux Maréchaux: condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas: car, quant aux

ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé qu'elle attaque; mais il n'en eſt pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre eſt lié ſe trouve attaqué. Dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maîtreſſe eſt inſultée; conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur? Il n'y a ni Maréchaux, ni ſatisfaction qui ſuffiſent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la ſcene & celui des loix, qu'on aille applaudir au théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la greve?

Ainſi l'on a beau faire, ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches; mais heureuſement ils ſont trop abſurdes pour pouvoir être employés, &

n'ont ſervi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me ſemble, ſoumettre abſolument les combats particuliers à la juriſdiction des Maréchaux, ſoit pour les juger, ſoit pour les prévenir, ſoit même pour les permettre. Non-ſeulement il falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos, mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée aſſez difficile à détruire & qui ſeule annulle toute leur autorité; ſavoir que, dans les affaires qui paſſent pardevant eux, ils jugent moins ſur leur propre ſentiment que ſur la volonté du prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occaſion néceſſaire; il n'y en avoit pas même à s'en abſtenir, quand les raiſons de l'accorder n'étoient pas jugées ſuffiſantes; mais il y en auroit toujours à leur dire: je ſuis offenſé, faites enſorte que je ſois diſpenſé de me battre.

Par ce moyen tous les appels ſecrets ſeroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offenſé pouvant ſe défendre & le courage ſe montrer au champ d'honneur, on eût très-juſtement ſuſpecté ceux qui ſe ſeroient cachés pour ſe battre; & quand ceux que la cour-d'honneur eût jugé s'être mal (*x*)battus, ſeroient, en qualité de vils,

(*x*) Mal, c'eſt-à-dire, non-ſeulement en lâche & avec fraude, mais injuſtement & ſans raiſon.

aſſaſſins, reſtés ſoumis aux tribunaux criminels. Je conviens que pluſieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant ſolemnellement autoriſés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eût été pour la ſauver dans la ſuite à des infinités d'autres, au lieu que, du ſang qui ſe verſe malgré les édits, naît une raiſon d'en verſer davantage.

Que ſeroit-il arrivé dans la ſuite? A meſure que la cour d'honneur auroit acquis de l'autorité ſur l'opinion du peuple, par la ſageſſe & le poids de ſes déciſions, elle ſeroit devenue peu-à-peu plus ſévere, juſqu'à ce que les occaſions légitimes ſe réduiſant tout à fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fuſſent entiérement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais auſſi l'on a fait un établiſſement inutile. Si les duels aujourd'hui ſont plus rares, ce n'eſt pas qu'ils ſoient mépriſés ni punis, c'eſt parce que les mœurs ont changé (*y*): & la preuve

ſuffiſante; ce qui ſe fait naturellement préſumé de toute affaire non portée au tribunal.

(*y*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaiſir groſſier en leur faiſant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtreſſe; en vivant plus familiérement avec les femmes ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de ſe battre pour elles. L'ivreſſe & l'amour ôtés, il reſte peu d'importants ſujets de diſpute. Dans le monde on ne ſe bat plus que pour

que ce changement vient de cauſes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé ſur ce point, c'eſt qu'après tant de ſoins mal entendus, tout gentilhomme qui ne tire pas raiſon d'un affront, l'épée à la main, n'eſt pas moins déshonoré qu'auparavant.

Une quatrieme conſéquence de l'objet du même établiſſement eſt, que nul homme ne pouvant vivre civilement ſans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince juſqu'au ſoldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent reſſortir à cette cour - d'honneur ; les uns pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions, les autres, de leurs diſcours & de leurs maximes ; tous également ſujets à être honorés ou flétris ſelon la conformité ou l'oppoſition de leur vie ou de leurs ſentiments aux principes de l'honneur établi dans la nation, & réformés inſenſiblement par le tribunal, ſur ceux de la juſtice & de la raiſon. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires c'eſt couper les rejettons, & laiſſer la racine : car ſi le point d'honneur

le jeu. Les Militaires ne ſe battent plus que pour des paſſe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le ſervice. Dans ce ſiecle éclairé chacun ſait calculer, à un écu près, ce que valent ſon honneur & ſa vie.

fait agir la nobleſſe, il fait parler le peuple; les uns ne ſe battent que parce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'eſtime publique eſt l'objet, il faut auparavant changer les jugements qu'on en porte. Je ſuis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changements ſans y faire intervenir les femmes même, de qui dépend en grande partie la maniere de penſer des hommes.

De ce principe il ſuit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverſes conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, ſelon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établiſſement eſt bien fait, les grands & les princes doivent trembler au ſeul nom de la cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'inſtituant on y eût porté tous les démêlés perſonnels, exiſtants alors entre les premiers du Royaume; que le tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les ſeules loix de l'honneur; que ces jugements euſſent été ſéveres; qu'il y eût eu des ceſſions de pas & de rang, perſonnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes, ou de paroître devant la face du prince, ou d'autres punitions ſemblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, juſqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la cour-d'honneur; que toutes

ces peines eussent eu, par le concours de l'autorité suprême, les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public, quand la force n'annulle point ses décisions ; que le tribunal n'eût point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un gentilhomme ; (z) qu'il eût comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eût été jugé solemnellement, condamné à faire réparation au gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le tribunal lui eût en même-temps décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere : ce prix, qui devoit être un signe très-simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eût été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du public, & peuvent par conséquent, sans s'abaisser, comparoître au tribunal qui le représente. Louis XIV. étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

(z) M. de Lauzun. Voilà, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

Avec toutes ces précautions & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi, parce qu'une pareille inſtitution eſt entiérement contraire à l'eſprit de la monarchie; mais il eſt très-sûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés, & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale, & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Cependant en quoi conſiſtoit ce préjugé qu'il s'agiſſoit de détruire? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain: ſavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſuppléés par la bravoure; qu'un homme n'eſt plus fourbe, frippon, calomniateur; qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre; que le menſonge ſe change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce? Le veux-tu boire? Le moyen de ſonger à ces horreurs ſans émotion? Tels ſont les

préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des rois; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere, & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples. Un des infaillibles effets d'un théâtre établi dans une auſſi petite ville que la nôtre, ſera de changer nos maximes, ou, ſi l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera néceſſairement nos mœurs contre d'autres meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais ſurement moins convenables à notre conſtitution. Je demande, Monſieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup ſur les mœurs, c'eſt ſeulement par ſon inſtitution primitive: quand une fois il les a déterminées, non-ſeulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidents inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique ſi difficiles à gouverner, ſont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard, mille cauſes fortuites, mille circonſtances impréves font ce que la force & la raiſon ne ſauroient faire; ou-

plutôt c'eſt préciſément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dez qui partent de la main, quelque impulſion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aiſément le point qu'on déſire.

Tout ce que la ſageſſe humaine peut faire, eſt de prévenir les changements, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais ſitôt qu'on les ſouffre & qu'on les autoriſe, on eſt rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais ſe répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cauſe? A l'imitation de l'établiſſement dont je viens de parler, nous propoſerez-vous d'inſtituer des Cenſeurs? Nous en avons déjà; (*a*) & ſi toute la force de ce tribunal ſuffit à peine pour nous maintenir tels que nous ſommes, quand nous aurons ajouté une nouvelle inclinaiſon à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il eſt clair qu'il n'y pourra plus ſuffire. La premiere marque de ſon impuiſſance à prévenir les abus de la comédie, ſera de la laiſſer établir. Car il eſt aiſé de prévoir que ces deux établiſſements ne ſauroient ſubſiſter long-temps enſemble, & que la comédie tournera les Cenſeurs en ridicule, ou que les Cenſeurs feront chaſſer les comédiens.

(*a*) Le conſiſtoire & la chambre de la réforme.

Mais il ne s'agit pas ſeulement ici de l'inſuffiſance des loix pour réprimer de mauvaiſes mœurs, en laiſſant ſubſiſter leur cauſe. On trouvera, je le prévois, que, l'eſprit rempli des abus qu'engendre néceſſairement le théâtre, & de l'impoſſibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas aſſez préciſément à l'expédient propoſé, qui eſt d'avoir des comédiens honnêtes gens, c'eſt-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette diſcuſſion particuliere n'eſt plus fort néceſſaire: tout ce que j'ai dit juſqu'ici des effets de la comédie, étant indépendant des mœurs des comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos ſoins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au ſentiment de ceux de mes compatriotes, qui ne voient d'autre danger dans la comédie que le mauvais exemple des comédiens, je veux bien rechercher encore ſi, même dans leur ſuppoſition, cet expédient eſt praticable avec quelque eſpoir de ſuccès, & s'il doit ſuffire pour les tranquilliſer.

En commençant par obſerver les faits avant de raiſonner ſur les cauſes, je vois en général que l'état de comédien eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs; que les hommes y ſont livrés au déſordre; que les femmes y menent une vie ſcandaleuſe; que les uns & les autres, avares & prodigues tour

à la fois, toujours accablés de dettes & toujours verſant l'argent à pleines mains, ſont auſſi peu retenus ſur leurs diſſipations, que peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que par tout pays leur profeſſion eſt déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, ſont partout mépriſés, (*a*) & qu'à Paris même, où ils ont plus de conſidération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troiſieme obſervation, non moins importante, eſt que ce dédain eſt plus fort par-tout où les mœurs ſont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de ſimplicité où le métier de comédien eſt preſque en horreur. Voilà des faits inconteſtables. Vous me direz qu'il n'en réſulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant univerſels, il faut leur chercher une cauſe univerſelle, & je ne vois pas qu'on la puiſſe trouver ailleurs que dans la profeſſion même à laquelle ils ſe rapportent. A cela vous répondez que les comé-

(*a*) Si les Anglais ont inhumé le célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talents annobliſſent dans les moindres états ; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la profeſſion des comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

diens ne se rendent mépriſables que parce qu'on les mépriſe ; mais pourquoi les eût-on mépriſés s'ils n'euſſent été mépriſables ? Pourquoi penſeroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en diſtinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner peut-être avant de les juſtifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, ſi je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naiſſance du Chriſtianiſme, & non-ſeulement courants vaguement dans l'eſprit du peuple, mais autoriſés par des loix expreſſes qui déclaroient les acteurs infames, leur ôtoient le titre & les droits des Citoyens romains, & mettoient les Actrices au rang des proſtituées. Ici toute autre raiſon manque, hors celle qui ſe tire de la nature de la choſe. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des ſpectacles qui faiſoient partie des jeux conſacrés à la religion, (*a*) n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant on pouvoit dès-lors ſe récrier, comme vous faites, ſur l'inconſéquence de déſhonorer des gens qu'on protege, qu'on paie,

(*a*) Tite-Live dit que les jeux ſcéniques furent introduits à Rome l'an 390, à l'occaſion d'une peſte qu'il s'agiſſoit d'y faire ceſſer. Aujourd'hui l'on fermeroit les théâtres pour le même ſujet, & ſûrement cela ſeroit plus raiſonnable.

qu'on penſionne ; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas ſi étrange qu'à vous : car il eſt à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des profeſſions déshonorantes, mais utiles, ſans que ceux qui les exercent en doivent être plus conſidérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétriſſures étoient moins impoſées à de vrais comédiens qu'à des hiſtrions & farceurs qui ſouilloient leurs jeux d'indécences & d'obſcénités ; mais cette diſtinction eſt inſoutenable : car les mots de comédien & d'hiſtrion étoient parfaitement ſynonymes, & n'avoient d'autre différence, ſinon que l'un étoit Grec & l'autre Etruſque. Ciceron, dans le livre de l'Orateur, appelle hiſtrions les deux plus grands acteurs qu'ait jamais eu Rome, Eſope & Roſcius ; dans ſon plaidoyer pour ce dernier, il plaint un ſi honnête homme d'exercer un métier ſi peu honnête. Loin de diſtinguer entre les comédiens, hiſtrions & farceurs, ni entre les acteurs des tragédies & ceux des comédies, la loi couvre indiſtinctement du même opprobre tous ceux qui montent ſur le théâtre. *Quiſquis in ſcenam prodierit ; ait Prætor, infamis eſt.* Il eſt vrai ſeulement que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en faiſoit métier : puiſque la jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement, à la fin des grandes pieces, les atellanes ou exodes, ſans déshonneur. A cela

près, on voit dans mille endroits que tous les comédiens indifféremment étoient eſclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne ſache qu'un ſeul peuple qui n'ait pas eu là-deſſus les maximes de tous les autres, ce ſont les Grecs. Il eſt certain que chez eux la profeſſion du théâtre étoit ſi peu déshonnête, que la Grece fournit des exemples d'acteurs chargés de certaines fonctions publiques, ſoit dans l'Etat, ſoit en Ambaſſades. Mais on pourroit trouver aiſément les raiſons de cette exception. 1° La tragédie ayant été inventée chez les Grecs, auſſi-bien que la comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impreſſion de mépris ſur un état dont on ne connoiſſoit pas encore les effets ; & quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris ſon pli. 2° Comme la tragédie avoit quelque choſe de ſacré dans ſon origine, d'abord ſes acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3° Tous les ſujets des pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des citoyens inſtruits qui repréſentoient aux yeux de leurs compatriotes l'hiſtoire de leur pays. 4° Ce peuple, enthouſiaſte de ſa liberté juſqu'à croire que les Grecs étoient les ſeuls hommes libres par nature,

ſe rappelloit avec un vif ſentiment de plaiſir ſes anciens malheurs & les crimes de ſes Maîtres. Ces grands tableaux l'inſtruiſoient ſans ceſſe, & il ne pouvoit ſe défendre d'un peu de reſpect pour les organes de cette inſtruction. 5° La tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, ſur le théâtre, ce mêlange ſcandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaiſes mœurs. 6° Enfin leurs ſpectacles n'avoient rien de la meſquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice, ils n'étoient point renfermés dans d'obſcures priſons; leurs acteurs n'avoient pas beſoin de mettre à contribution les ſpectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient paſſer la porte, pour être sûrs de leur ſouper.

Ces grands & ſuperbes ſpectacles donnés ſous le ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inſpirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de ſentiments d'honneur & de gloire. C'eſt au milieu de cet impoſant appareil, ſi propre à élever & remuer l'ame, que les acteurs, animés du même zele, partageoient, ſelon leurs talents, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, ſouvent aux premiers hommes de la nation. Je ne ſuis pas ſur-

pris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble déſintéreſſement qui ſembloit quelquefois élever l'acteur à ſon perſonnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne ſouffroit point de théâtre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montroient.

Revenons aux Romains, qui, loin de ſuivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les comédiens infames, étoit-ce dans le deſſein d'en déshonorer la profeſſion? Quelle eût été l'utilité d'une diſpoſition ſi cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient ſeulement authentique le déshonneur qui en eſt inſéparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choſes, elles ne font que la ſuivre, & celles-là ſeules ſont obſervées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de ſavoir premierement ſi ce ne ſont que des préjugés; ſi la profeſſion de comédien n'eſt point en effet déshonorante en elle-même: car, ſi par malheur elle l'eſt, nous aurons beau ſtatuer qu'elle ne l'eſt pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'eſt-ce que le talent du comédien? L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractere

caractere que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſens froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe auſſi naturellement que ſi on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce que la profeſſion du comédien? Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres Philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte ſi, lâchement traveſtis en rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & expoſer vos majeſtés aux huées de la populace? Quel eſt donc au fond l'eſprit que le comédien reçoit de ſon état? Un mêlange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je ſais que le jeu du comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croie affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle

eſt, il la rend tout-à-fait innocente. Auſſi ne l'accuſai-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au théâtre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie, & aux accents de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes? Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & de la main ſur la ſcene, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

L'orateur, le prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur perſonne, ainſi que le comédien. La différence eſt très-grande. Quand l'orateur ſe montre, c'eſt pour parler, & non pour ſe donner en ſpectacle: il ne repréſente que lui-même, il ne fait que ſon propre role, ne parle qu'en ſon propre nom, ne dit, ou ne doit dire que ce qu'il penſe l'homme & le perſonnage étant le même être, il eſt à ſa place; il eſt dans le cas de tout autre citoyen qui remplit les fonctions de ſon état. Mais un comédien ſur la

ſcene, étalant d'autres ſentiments que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt peut-être le jouet des ſpectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la comédie faiſant le rôle d'un ſcélérat, & déployant tout ſon talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même eſt pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profeſſion peu honnête, on doit voir encore une ſource de mauvaiſes mœurs dans le déſordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce déſordre eſt-il inévitable? Ah, pourquoi! Dans tout autre temps on n'auroit pas beſoin de le demander; mais dans ce ſiecle, où regnent ſi fierement les préjugés & l'erreur ſous le nom de philoſophies, les hommes, abrutis par leur vain ſavoir, ont fermé leur eſprit à la voix de la raiſon, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute

condition, les deux ſexes ont entr'eux une liaiſon ſi forte & ſi naturelle que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs ſoient toujours les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchants qui lui ſont propres. Les Anglaiſes ſont douces & timides. Les Anglais ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition ? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part ; tous deux ſont cas des plaiſirs de la table, tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé ; tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur, & s'en ſont un métier plutôt qu'une paſſion ; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale, & s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer ; la paix domeſtique plaît à tous deux ; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions ; pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique, il décide du ſort de leurs jours : il ne s'agit pas de moins, dit Murault, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie ; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les dames Anglaiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitai-

res, qu'elles vont ſe montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives & des romans, dont l'Angleterre eſt inondée. (*a*) Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglais par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là, nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre, pour en juger, de les voir dans les plaiſirs. Voulez-vous donc connoître les hommes, étudiez les femmes. Cette maxime eſt générale; & juſques-là tout le monde ſera d'accord avec moi. Mais ſi j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeſtique: ſi je dis que les paiſibles ſoins de la famille & du ménage ſont leur partage, que la di-

(*a*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce ſoit, de roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

gnité de leur ſexe eſt dans ſa modeſtie ; que la honte & la pudeur ſont en elles inſéparables de l'honnêteté ; que rechercher les regards des hommes, c'eſt déjà s'en laiſſer corrompre, & que toute femme qui ſe montre ſe déshonore, à l'inſtant va s'élever contre moi cette philoſophie d'un jour, qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer delà le cri de la nature, & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires, me crie-t-on ! Petites erreurs de l'enfance ! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'eſt rien. Elle n'eſt qu'une invention des loix ſociales, pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des beſoins que nous donna la nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte auſſi indifférent en ſoi, & auſſi utile dans ces effets que celui qui concourt à perpétuer l'eſpece ? Pourquoi, les déſirs étant égaux des deux parts, les démonſtrations en ſeroient-elles différentes ? Pourquoi l'un des ſexes refuſeroit-il plus que l'autre aux penchants qui leur ſont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il ſur ce point d'autres loix que les animaux ?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'eſt pas à l'homme, c'eſt à ſon auteur qu'il les faut adreſſer. N'eſt-il pas plai-

ſant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un ſentiment naturel, ſi cette honte ne m'eſt pas moins naturelle que ce ſentiment même? Autant vaudroit me demander auſſi pourquoi j'ai ce ſentiment. Eſt-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la nature? Par cette maniere de raiſonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l homme eſt exiſtant, devroient nier qu'il exiſte.

J'ai peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'aient un peu légerement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaiſirs de l'amour, eſt quelque choſe. Elle eſt la ſauve-garde commune que la nature a donnée au deux ſexes, dans un état de foibleſſe & d'oubli d'eux-mêmes, qui les livre à la merci dū premier venu; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce temps de ténebres ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant, la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.

A l'égard de la pudeur du ſexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même nature à celui qu'elle deſtinoit à ſe défendre? Les déſirs ſont égaux. Qu'eſt-ce à dire? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les ſatisfaire? Que de-

viendroit l'eſpece humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit changé? L'aſſaillant choiſiroit au hazard des temps où la victoire ſeroit impoſſible; l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre, & pourſuivi ſans relâche, quand il ſeroit trop foible pour ſuccomber; enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde, ne laiſſant jamais partager les déſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été ſauvée; des feux, toujours languiſſants dans une ennuyeuſe liberté, ne ſe fuſſent jamais irrités, le plus doux de tous les ſentiments eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au fond ce qui le rapproche. Les déſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſants; en les gênant, la pudeur les enflamme: ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle: c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute; ce mêlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmen-

te, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Pourquoi, diſent-ils, ce qui n'eſt pas honteux à l'homme, le ſeroit-il à la femme? Pourquoi l'un des ſexes ſe feroit-il un crime de ce que l'autre ſe croit permis? Comme ſi les conſéquences étoient les mêmes des deux côtés; comme ſi tous les auſteres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela ſeul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes conſidérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponſe à faire, & toujours elle ſeroit ſans replique. Ainſi l'a voulu la nature, c'eſt un crime d'étouffer ſa voix. L'homme peut être audacieux, telle eſt ſa deſtination : (*a*) il faut bien que quelqu'un

(*a*) Diſtinguons cette audace de l'inſolence & de la brutalité ; car rien ne part de ſentimens plus oppoſés, & n'a d'effets plus contraires. Je ſuppoſe l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même; c'eſt à lui ſeul qu'il appartient de préſider à ſes myſteres & de former l'union des perſonnes, ainſi que celle des cœurs. Qu'un homme inſulte à la pudeur du ſexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne ſent rien pour lui, ſa groſſiéreté n'eſt point paſſionnée, elle eſt outrageante; elle annonce une ame ſans mœurs, ſans délicateſſe, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion

ſe déclare. Mais toute femme ſans pudeur eſt coupable & dépravée, parce qu'elle foule aux pieds un ſentiment naturel à ſon ſexe.

Comment peut-on diſputer la vérité de ce ſentiment ? Toute la terre n'en rendit-elle pas l'éclatant témoignage? La ſeule comparaiſon des ſexes ſuffiroit pour la conſtater. N'eſt-ce pas la nature qui pare les jeunes perſonnes de ces traits ſi doux qu'un peu de honte rend plus touchants encore ? N'eſt-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard

même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter inſolemment ſes déſirs ſans l'aveu de celle qui les fait naître, eſt l'audace d'un Satyre ; celle d'un homme eſt de ſavoir les témoigner ſans déplaire, de les rendre intéreſſants, de faire enſorte qu'on les partage, d'aſſervir les ſentiments avant d'attaquer la perſonne. Ce n'eſt pas encore aſſez d'être aimé, les déſirs partagés ne donnent pas ſeuls le droit de les ſatisfaire ; il faut de plus le conſentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuſe. L'honnête homme & l'amant s'en abſtient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres, malgré les refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui ſait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'eſt point brutal, il eſt honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la reſpecte, il la ſert ; il lui laiſſe l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

timide & tendre auquel on réſiſte avec tant de peine ? N'eſt-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de fineſſe, afin qu'une modeſte rougeur s'y laiſſe mieux appercevoir? N'eſt-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus ſenſible à la pitié, moins de vîteſſe à la courſe, un corps moins robuſte, une ſtature moins haute, des muſcles plus délicats, ſi elle ne les eût deſtinées à ſe laiſſer vaincre? Aſſujetties aux incommodités de la groſſeſſe, & aux douleurs de l'enfantement, ce ſurcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit aſſez fortes pour ne ſuccomber qu'à leur volonté, & aſſez foibles pour avoir toujours un prétexte de ſe rendre. Voilà préciſément le point où les a placé la nature.

Paſſons du raiſonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la ſociété & de l'éducation, ce ſentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation eſt plus ſoignée, & où l'on rafine inceſſamment ſur les loix ſociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire. (*a*) Dans nos montagnes, les femmes

(*a*) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues. Je réponds

ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir, elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes villes, la pudeur eſt ignoble & baſſe; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point, & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpece les premiers rapports de la ſociété pour donner à ſes ſentiments une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des paſſions; mais la ſainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela, où a-t-on pris que l'inſtinct ne produit jamais dans les animaux des effets ſemblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois ſe cacher dans certains beſoins, pour dérober aux ſens un objet de dégoût; je les vois enſuite, au lieu de fuir, s'empreſſer d'en couvrir les veſtiges. Que manque-t-il à ces ſoins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, ſinon d'être pris par des

que les nôtres en ont encore moins: car elles s'habilleut. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la paſſion par des obſtacles. A l'inſtant même où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la ſotte brutalité que leur prêtent nos prétendus ſages. La blanche colombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle-même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il ſe retire, on le pourſuit; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore; l'innocence de la nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un ſentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en ſeroit-il moins vrai que, dans la ſociété, leur partage doit être une vie domeſtique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité, la pudeur, la modeſtie qui leur ſont propres ſont des inventions ſociales, il importe à la ſociété que les femmes acquierent ces qualités ; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les

dédaigne, offenſe les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille, entourée de ſes enfants, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon? C'eſt-là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'eſt-là qu'elle impoſe vraiment du reſpect; & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente, eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornements, elle ſe montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expoſe-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeſte, celui qui ſeroit tenté de le devenir? Quoi qu'elle puiſſe faire, on ſent qu'elle n'eſt pas à ſa place en public, & ſa beauté même, qui plaît ſans intéreſſer, n'eſt qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impreſſion nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle eſt commune à tous les peuples du monde; par-tout on conſidere les femmes à proportion de leur modeſtie; par-tout on eſt convaincu qu'en négligeant les manieres de leur ſexe, elles en négligent les devoirs: par-tout on voit qu'alors, tournant en effronterie la mâle & ferme aſſurance

de l'homme, elles s'aviliſſent par cette odieuſe imitation, & déshonorent à la fois leur ſexe & le nôtre.

Je ſais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées ; elles ſe montroient rarement en public, jamais avec des hommes ; elles ne ſe promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au ſpectacle : elle ne s'y mettoient point en montre ; (*a*) il ne leur étoit pas même permis d'aſſiſter à tous, & l'on ſait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oſeroient montrer aux jeux olympiques.

Dans la maiſon, elles avoient un appartement particulier, où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles ſe préſentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en ſortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroiſſoient point au commencement. Il n'y

(*a*) Au théâtre d'Athenes, les femmes occupoient une galerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroit, par l'aventure de Valerie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

avoit aucune aſſemblée commune pour les deux ſexes ; ils ne paſſoient point la journée enſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir ; il eſt sûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (*a*) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les uſages des Perſes, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaiſes plaiſanteries d'Hérodote qui ſe réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes ſortoient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du ſexe à Sparte ? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'impudence des Athénienes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs ?

Tout eſt changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe, la licence des camps, jointe à la

(*a*) On en pourroit attribuer la cauſe à la facilité du divorce : mais les Grecs en faiſoient peu d'uſage, & Rome ſubſiſta cinq cens ans avant que perſonne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps, les idées de liberté qu'ils inſpirent s'introduiſirent ſur-tout dans les cours & les grandes villes, où l'on ſe pique davantage de politeſſe; par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénérer en groſſiéreté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu à peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſavoir combien ces uſages, contraires aux idées naturelles, ſont choquants pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez-en par la ſurpriſe & l'embarras des étrangers & provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leur pays, & il eſt à croire que celles qui le cauſent en ſeroient moins fieres, ſi la ſource leur en étoit mieux connue. Ce n'eſt point qu'elles en impoſent, c'eſt plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe refugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos comédiennes, je demande comment un état dont

l'unique objet eſt de ſe montrer au public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compâtir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation, ne s'y mette bientot en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des déſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte, (*a*) ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues? Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts cou-

(*a*) Que ſera ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles? Voyez les entretiens ſur *le fils naturel*, p. 183.

pables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte ?

Suppoſons, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; ſuppoſons

Qu'il en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-deſſus ce que je n'ai jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriſer celles qui l'exercent, à moins de compter ſur un miracle continuel ? L'immodeſtie tient ſi bien à leur état, & elles le ſentent ſi bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne ſe crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les diſcours de ſageſſe & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes ſéveres ne fiſſent un progrès nuiſible à ſon intérêt, l'actrice eſt toujours la premiere à parodier ſon rôle & à détruire ſon propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la couliſſe, la morale du théâtre auſſi-bien que ſa dignité ; & ſi l'on prend des leçons de vertu ſur la ſcene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas beſoin, je crois, d'expliquer encore com-

ment le déſordre des actrices entraîne celui des acteurs, ſur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas beſoin de montrer comment d'un état déshonorant naiſſent des ſentiments déshonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelles, que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalouſie des applaudiſſements, doivent exciter ſans ceſſe, principalement entre les actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du comédien, que ferons-nous, Monſieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'enſuit-il delà qu'il faille mépriſer tous les comédiens? Il s'enſuit, au contraire, qu'un comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté, eſt, comme vous l'avez très-bien dit, doublement eſtimable, puiſqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme, & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie, & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait? Les grands acteurs portent avec eux leur excuſe; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

Si j'ai reſté ſi long-temps dans les termes de la propoſition générale, ce n'eſt pas que je n'euſſe eu plus d'avantage encore à l'appliquer préciſément à la ville de Geneve; mais la répugnance de mettre mes concitoyens ſur la ſcene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, ſi je ne cherchois, ſur notre ſituation particuliere, ce qui réſultera de l'établiſſement d'un théâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raiſons déterminent le gouvernement à l'y ſouffrir. Je me bornerai à des effets ſi ſenſibles qu'ils ne puiſſent être conteſtés de perſonne qui connoiſſe un peu notre conſtitution.

Geneve eſt riche, il eſt vrai; mais,

quoiqu'on n'y voie point ces énormes diſproportions de fortune qui appauvriſſent tout un pays pour enrichir quelques habitants, & ſement la miſere autour de l'opulence, il eſt certain que, ſi quelques Genevois poſſedent d'aſſez grands biens, pluſieurs vivent dans une diſette aſſez dure, & que l'aiſance du plus grand nombre vient d'un travail aſſidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richeſſe poſitive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ſes plaiſirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuiſe pas, & que ſon temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre ſans préjudice. Il n'en va pas ainſi parmi nous, qui, ſans terres pour ſubſiſter, n'avons tous que notre induſtrie. Le peuple genevois ne ſe ſoutient qu'à force de travail, & n'a le néceſſaire qu'autant qu'il ſe refuſe tout ſuperflu : c'eſt une des raiſons de nos loix ſomptuaires. Il me ſemble que ce qui doit d'abord frapper tout étranger entrant dans Geneve, c'eſt l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout eſt en mouvement, tout s'empreſſe à ſon travail & à ſes affaires. Je ne crois pas que nulle autre auſſi petite ville au monde offre un pareil ſpectacle. Viſitez le quartier S. Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît raſſemblée. Parcourez le Molard & les rues baſſes, un appareil de commerce en grand, des

monceaux de ballots, de tonneaux confuſément jettés, une odeur d'inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux pâquis, aux eaux-vives, le bruit & l'aſpect des fabriques d'indienne & de toile peinte ſemblent vous tranſporter à Zurich. La ville ſe multiplie en quelque ſorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, ſur ce premier coup d'œil, en eſtimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'auſtere parcimonie; voilà les tréſors du Genevois, voilà avec quoi nous attendons un amuſement de gens oiſifs, qui, nous ôtant à la fois le temps & l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou ſix fois plus peuplé, entretient exactement un théâtre, & que, quand ce théâtre eſt un opéra, la ville n'y ſauroit ſuffire. Je vois que Paris, la capitale de la France & le gouffre des richeſſes de ce grand royaume, en entretient trois aſſez médiocrement, & un quatrieme en certains temps de l'année. Suppoſons ce quatrieme (*a*) permanent. Je vois que, dans plus de

(*a*) Si je ne compte point le concert ſpirituel, c'eſt qu'au lieu d'être un ſpectacle ajouté aux autres, il n'en eſt que le ſupplément. Je ne compte pas non plus les petits ſpectacles de la foire;

ſix cens mille habitants, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oiſiveté fournit à peine journellement au ſpectacle mille ou douze cens ſpectateurs, tout compenſé. Dans le reſte du royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oiſifs qui paſſent leur vie à attendre qu'il ſoit midi & huit heures, avoir un théâtre de comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le ſoutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de Sieges de Parlements & de Cours ſouveraines, ne peuvent entretenir une comédie à demeure ?

Pour juger ſi nous ſommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaiſon bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que ſi plus de ſix cens mille habitants ne fourniſſent journellement, & l'un dans l'autre, aux théâtres de Paris, que douze cens ſpectateurs, moins de vingt-quatre mille habitants n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit à

mais auſſi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas ſix mois. En recherchant, par comparaiſon, s'il eſt poſſible qu'une troupe ſubſiſte à Geneve, je ſuppoſe par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

Or si les comédiens français, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur théatre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cens spectateurs par représentation, (*a*) je demande comment les comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit spectateurs pour toute ressource? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des Ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on

(*a*) Ceux qui ne vont aux spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte.

S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

les aſſujettira à nos loix ſomptuaires. Mais c'eſt en vain qu'on voudroit porter la réforme ſur le théâtre ; jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront notre ſimplicité. L'état des comédiens étant de paroître, c'eſt leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon acteur conſente à ſe faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la troupe de Geneve, étant bien moins nombreuſe que celle de Paris, pourra ſubſiſter à bien moins de frais. D'accord : mais cette différence ſera-t-elle en raiſon de celle de 48 à 300? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuſe a auſſi l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent, au lieu que dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne ſauroient jouer tous les jours ; la maladie, l'abſence d'un ſeul comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs, entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le ciel. Il y a même

beaucoup de citoyens & de bourgeois qui y réſident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela eſt autant de perdu pour la comédie, & pendant toute la belle ſaiſon, il ne reſtera preſque pour l'entretenir que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'eſt toute autre choſe; on allie fort bien la comédie avec la campagne; & tout l'été l'on ne voit, à l'heure où finiſſent les ſpectacles, que carroſſes ſortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en ſortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie ſi tôt des promenades publiques, il faut aller chercher ſi loin la campagne, l'air en eſt ſi empeſté d'immondices, & la vue ſi peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au ſpectacle. Voilà donc encore une différence au déſavantage de nos comédiens, & une moitié de l'année perdue pour eux. Penſez-vous, Monſieur, qu'ils trouveront aiſément ſur le reſte à remplir un ſi grand vuide? Pour moi, je ne vois aucun autre remede à cela, que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre ſûreté à nos plaiſirs, & de laiſſer une place forte ouverte pendant la nuit (*a*), au milieu de trois puiſſances dont

(*a*) Je ſais que toutes nos grandes fortifications ſont la choſe du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions aſſez de troupes pour les défendre, cela ſeroit fort inutile encore : car ſûrement

la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'eſt pas tout : il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire à nos anciennes maximes ſoit généralement applaudi. Combien de généreux citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molleſſe s'élever ſur les ruines de notre antique ſimplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Penſez-vous qu'ils iront autoriſer cette innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au ſpectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve, parce que le bien de la patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener ſa fille à cette dangereuſe école, & combien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Paris d'aller au ſpectacle, c'eſt uniquement par un principe de religion qui sûrement ne ſera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs,

on ne viendra pas nous aſſiéger. Mais pour n'avoir point de ſiege à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute ſurpriſe : rien n'eſt ſi facile que d'aſſembler des gens de guerre à notre voiſinage. Nous avons trop appris l'uſage qu'on en peut faire, & nous devons ſonger que les plus mauvais droits hors d'une place, ſe trouvent excellents quand on eſt dedans.

de vertu, de patriotiſme qui retiendront encore ceux que la religion ne retiendroit pas. (*a*)

J'ai fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un théâtre de comédie ſe ſoutienne à Geneve par le ſeul concours des ſpectateurs. Il faudroit donc de deux choſes l'une, ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne feront pas d'humeur à ſupporter long-temps; ou que l'Etat s'en mêle & le ſoutienne à ſes propres frais. Mais comment le ſoutiendra-t-il? Sera-ce en retranchant ſur les dépenſes néceſſaires auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permettent quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſants beſoins? Faudra-t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires des Magiſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela

(*a*) Je n'entends point par-là qu'on puiſſe être vertueux ſans religion; j'eus long-temps cette opinion trompeuſe, dont je ſuis très déſabuſé. Mais j'entends qu'un croyant peut s'abſtenir quelquefois, par des motifs de vertus purement ſociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéreſſent point immédiatement la conſcience, comme eſt celle d'aller aux ſpectacles, dans un lieu où il n'eſt pas bon qu'on les ſouffre.

toute reſſource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédients, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions, c'eſt d'aſſembler nos citoyens & bourgeois en conſeil général dans le temple de S. Pierre, là de leur propoſer gravement d'accorder un impôt pour l'établiſſement de la comédie. A Dieu ne plaiſe que je croie nos ſages & dignes Magiſtrats capables de faire jamais une propoſition ſemblable, & ſur votre propre article, on peut juger aſſez comment elle ſeroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce ſeroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit ſe faire qu'à la faveur de quelque vice ſecret qui, nous affoibliſſant encore dans notre petiteſſe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppoſons pourtant qu'un beau zele du théâtre nous fît faire un pareil miracle ; ſuppoſons les comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la comédie floriſſante & fréquentée ; ſuppoſons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des ſpectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au reſte qui me ſemblent peu compatibles, car celui des ſpectacles n'étant que de ſuppléer aux mœurs, eſt nul par-tout où les mœurs exiſtent.

Le premier effet ſenſible de cet établiſſement ſera, comme je l'ai déjà dit, une

révolution dans nos uſages, qui en produira néceſſairement une dans nos mœurs. Cette révolution ſera-t-elle bonne ou mauvaiſe? C'eſt ce qu'il eſt temps d'examiner.

Il n'y a point d'état bien conſtitué où l'on ne trouve des uſages qui tiennent à la forme du gouvernement & ſervent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, ſi mal-à-propos tournées en dériſion par les auteurs du Spectateur: à ces coteries, ainſi devenues ridicules, ont ſuccédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple anglais ait beaucoup gagné au change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votre article que vous n'avez point obſervé ſans eſtime le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de *ſociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printemps; les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les Genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donnoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant

pour objet que le plaisir & la joie, ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sens froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets. (*a*)

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode, qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusements de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement, parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusements qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les.

(*a*) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

hommes, ſans être fort ſévérement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſez rarement, & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels ſont les amuſements journaliers de la bourgeoiſie de Geneve. Sans être dépourvus de plaiſir & de gaieté, ces amuſements ont quelque choſe de ſimple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines ; mais, dès l'inſtant qu'il y aura comédie, adieu les cercles, adieu les ſociétés. Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe néceſſairement, & ſi vous m'objectez l'exemple de Londres, cité par moi-même, où les ſpectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême ; c'eſt qu'un théâtre, qui n'eſt qu'un point dans cette ville immenſe, ſera dans la notre un grand objet qui abſorbera tout.

Si vous me demandez enſuite où eſt le mal que les cercles ſoient abolis.... Non, Monſieur, cette queſtion ne viendra pas d'un Philoſophe. C'eſt un diſcours de femme ou de jeune homme, qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira ſentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre ; car pour cette fois, quoique je m'adreſſe à vous, j'écris pour le peuple, & ſans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premierement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être sûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la nature, conſultons le bien de la ſociété: nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution: car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, eſt très-grand par-tout: mais c'eſt ſur-tout dans les états comme le notre qu'il importe de le prévenir. Qu'un monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſez indifférent, pourvu qu'il ſoit obéi: mais dans une république, il faut des hommes. (*a*)

(*a*) On me dira qu'il en faut aux rois pour la

Les anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou reglant celles de l'état ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue. (*a*) A tout cela, point des femmes; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger &

guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles ſe battent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leur ſexe eſt de ne pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

(*a*) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammetique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes, au lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes thiares, avoient les crânes ſi tendres qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut long-temps après témoin de cette différence.

non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes, plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la nature, qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſaniere, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai beſoin? Si les orientaux que la chaleur du climat fait aſſez tranſpirer, ſont peu d'exercice & ne ſe promenent point, au moins ils vont s'aſſeoir en plein air & reſpirer à leur aiſe, au lieu qu'ici les femmes ont grand ſoin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune eſpece d'égalité. Nos exercices de l'académie ſont des jeux d'enfants auprès de ceux de l'ancienne Gymnaſ-

tique: on a quitté la paume, comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées grecques & romaines: le chemin, le travail, le fardeau du ſoldat romain fatigue ſeulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux officiers d'infanterie. Souvent les généraux faiſoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni ſeuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la ſienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à preſent un ſeul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous ſommes déchus en tout. Nos peintres & nos ſculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'eſpece a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu? Au contraire: les barbares du nord qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes, (*a*) & trou-

(*a*) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ;

voient dans leurs continuels exercices la vigueur que la nature leur avoit refuſée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lache où nous réduit la dépendance du ſexe. Si les barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles, c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce ſoin de contrarier la nature eſt nuiſible au corps, il l'eſt encore plus à l'eſprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuſer les femmes, & qui paſſe ſa vie entiere à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand, épuiſés de travaux dont elles ſont incapables, nos eſprits ont beſoin de délaſſement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talents, nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations: (*a*) agréa-

& cette différence étoit ſi grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la diſcipline prévalurent tellement ſur la nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

(*a*) Les femmes en général n'aiment aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun

bles, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos ſentiments, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions, mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plu-

génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légéreté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement. Elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talents, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brulante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſements juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : il ſont tous froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame ; ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſache, & une autre mériteront d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer : & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

part des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces uſages, les femmes y perdent. On les flatte ſans les aimer; on les ſert ſans les honorer; elles ſont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amants; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentiments des autres, n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galants, ces compliments inſultants & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidents menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule?

Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égarements, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards, que leur timidité rend téméraires & qui montrent les déſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

Nos cercles conſervent encore parmi nous quelqu'image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, diſpenſés de rabaiſſer leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raiſon, peuvent ſe livrer à des diſcours graves & ſérieux ſans crainte du ridicule. On oſe parler de patrie & de vertu ſans paſſer pour rabâcheur, on oſe être ſoi-même ſans s'aſſervir aux maximes d'une caillete. Si le tour de la converſation devient moins poli, les raiſons prennent plus de poids; on ne ſe paie point de plaiſanterie, ni de gentilleſſe. On ne ſe tire point d'affaire par de bons mots. On ne ſe ménage point dans la diſpute; chacun, ſe ſentant attaqué de toutes les forces de ſon adverſaire, eſt obligé d'employer toutes les ſiennes pour ſe défendre; c'eſt ainſi que l'eſ-

prit acquiert de la juſteſſe & de la vigueur. S'il ſe mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins groſſiers ne ſont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu ruſtaud eſt préférable encore à ce ſtyle plus recherché dans lequel les deux ſexes ſe ſéduiſent mutuellement & ſe familiariſent décemment avec le vice. La maniere de vivre plus conforme aux inclinations de l'homme, eſt auſſi mieux aſſortie à ſon tempérament. On ne reſte point toute la journée établi ſur une chaiſe. On ſe livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, pluſieurs cercles ſe tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours ſpatieux pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chaſſe ; & il ne faut pas croire que cette chaſſe ſe faſſe auſſi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier ſous ſes pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes inſtitutions raſſemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des ſoldats, & par conſéquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuſe d'un défaut les ſociétés des femmes, c'eſt de les rendre médiſantes & ſatyriques ; & l'on peut bien comprendre en effet que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on

penſe bien auſſi que les maris abſents y ſont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de ſa voiſine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours eſt-il inconteſtablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme diſe avec ſes amies du mal de ſon mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en faſſe ; qu'elle critique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Genevoiſes diſent aſſez librement ce qu'elles ſavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accuſations qu'elles croient fauſſes ; tandis qu'en d'autres pays les femmes également coupables par leur ſilence & par leurs diſcours, cachent, de peur de repréſailles, le mal qu'elles ſavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices ? Elles font preſque dans notre ville la fonction de cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux temps de Rome, les citoyens, ſurveillants les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zele pour la juſtice ; mais quand Rome fut corrompue, & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des

vices qui les démaſque en devint un. Aux cito ens zélés ſuccéderent des délateurs infames, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchants, ils en furent accuſés à leur tour. Grace au Ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles ſeront plus circonſpectes: on ſe ménagera davantage quand on aura plus de raiſons de ſe ménager, & quand chacune aura beſoin pour elle-même de la diſcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'alarme donc point tant du caquet des ſociétés de femmes. Qu'elles médiſent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médiſent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne ſauroient ſupporter long-temps cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médiſance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces ſociétés ſans un ſecret mouvement d'eſtime & de reſpect pour celles qui la compoſoient. Telle eſt, me diſois-je, la deſtination de la nature, qui donne différents goûts aux deux ſexes, afin qu'ils vivent ſéparés & chacun à ſa maniere. (*a*)

(*a*) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, eſt développé d'une maniere plus claire

Ces aimables perſonnes paſſent leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amuſements innocents & ſimples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne ſais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu enſemble ; elles ont pu parler des hommes, mais elles ſe ſont paſſées d'eux, & tandis qu'elles critiquoient ſi ſévérement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvénients ſans doute ; quoi d'humain n'a pas les ſiens ? On joue, on boit, on s'enivre, on paſſe les nuits, tout cela peut être vrai, tout cela peut être exageré. Il y a partout mêlange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout : axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choiſir eſt ſimple. Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvénients ; quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut rejetter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même, & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus ; quand les abus peuvent être prévenus ſans beaucoup de peines, ou tolérés ſans

& plus étendue dans un manuſcrit dont je ſuis dépoſitaire, & que je me propoſe de publier, s'il me reſte aſſez de temps pour cela, quoique cette annonce ne ſoit guere propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

grand préjudice, ils peuvent ſervir de prétexte, & non de raiſon pour abolir un uſage utile ; mais ce qui eſt mauvais en ſoi ſera toujours mauvais, (*a*) quoi qu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux ſpectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitants d'une même ville, ne ſont point des anachoretes, ils ne ſauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés ; quand il le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'alarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs miſeres.

Or, de toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe, parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher ; qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la regle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les abus qui peuvent en réſulter, naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de ſonger à détruire un uſage établi, on doit avoir bien peſé ceux qui s'introduiront à ſa place.

(*a*) Je parle dans l'ordre moral : car dans l'ordre phyſique, il n'y a rien d'abſolument mauvais. Le tout eſt bien.

Quiconque en pourra propoſer un qui ſoit praticable, & duquel ne réſulte aucun abus, qu'il le propoſe, & qu'enſuite les cercles ſoient abolis : à la bonne heure. En attendant, laiſſons, s'il le faut, paſſer la nuit à boire à ceux qui, ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance eſt vicieuſe, & ſurtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins ſa raiſon pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. (*a*) Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe ; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à ce-

(*a*) Ne calomnions point le vice même : n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur ? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſens froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes ? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſement, ſoyons ſurs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchants deſſeins.

lui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe ? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels ! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur ; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien ?

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non-ſeulement pour ſoi, même pour la ſociété : car tout ce qui eſt mal en morale, eſt mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal perſonnel, le magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre ; ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire, ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La

diverſité

diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeuneſſe & l'abat moins aiſément ; un ſang ardent lui donne d'autres déſirs ; dans l'âge des paſſions toutes s'enflamment au feu d'une ſeule, la raiſon s'altere en naiſſant, & l'homme encore indompté devient indiſciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un ſang à demi glacé cherche un ſecours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaiſante ſupplée aux eſprits qu'il n'a plus ; (*a*) quand un vieillard abuſe de ce doux remede, il a déjà rempli ſes devoirs envers ſa patrie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute : il ceſſe avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il ſe rend plutôt l'ennemi public par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

De la paſſion du jeu naît un plus dangereux abus ; mais qu'on prévient ou réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup enco-

(*a*) Platon dans ſes loix permet aux ſeuls vieillards l'uſage du vin, & même il leur permet quelquefois l'excès.

re en ce point; & ſi-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du temps & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

Conſervons donc les cercles, même avec les défauts : car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent ; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable, ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme & la conſtitution de la ſociété. Il y a tel peuple à qui je dirois : détruiſez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienſéance entre les ſexes, remontez, s'il eſt poſſible, juſqu'à n'être que corrompus; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il eſt temps encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais ſeul, & ſongez qu'il eſt plus aiſé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaiſes.

Deux ans ſeulement de comédie, & tout eſt bouleverſé. L'on ne ſauroit ſe partager entre tant d'amuſements : l'heure des

ſpectacles étant celle des cercles, les fera diſſoudre; il s'en détachera trop de membres; ceux qui reſteront ſeront trop peu aſſidus pour être d'une grande reſſource les uns aux autres & laiſſer ſubſiſter longtemps les aſſociations. Les deux ſexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui ſe lieront pour s'y rendre les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empreſſera d'imiter; l'expoſition des dames & demoiſelles parées tout de leur mieux & miſes en étalage dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, &, trouvera bien plus beau de faire des entrechats au théâtre que l'exercice à plain-palais; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fût-ce qu'avec les actrices; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité, & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſervent long-temps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſ-

ſure que l'éducation de la jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guere ſe prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfants ſont mieux la révérence ; qu'ils ſavent plus galamment donner la main aux dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouet ; qu'ils ſavent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinents, & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever préciſément comme elles : on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſiere, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entiérement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés ; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des Orien-

taux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que la nature leur en ayant refuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu pluſieurs de ces jeunes demoiſelles en juſte-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli paraſol verd à la main, contrefaire aſſez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus groſſier de mon temps. Les enfants, ruſtiquement élevés, n'avoient point de teint à conſerver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous les exercices, dans toutes les ſociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de friſures à conſerver; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe, aux coups; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis ſuants, eſſoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliſſons; mais ces poliſſons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour ſervir la patrie & du ſang à verſer pour elle. Plaiſe à Dieu qu'on en puiſſe dire autant un jour de nos beaux petits Meſſieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne ſoient pas des enfants à trente!

Heureuſement ils ne ſont point tous ain-

ſi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudeſſe, conſervatrice de la bonne conſtitution ainſi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un temps, ſeront contraints, étant grands, de ſe plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde, les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'eſpere, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs peres ſont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conſerver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquiſe.

Je reviens à nos comédiens; & toujours en leur ſuppoſant un ſuccès qui me paroît impoſſible, je trouve que ce ſuccès attaquera notre conſtitution, non-ſeulement d'une maniere indirecte, en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverſes parties de l'Etat, pour conſerver le corps entier dans ſon aſſiette.

Parmi pluſieurs raiſons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus grand nombre: parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au vulgaire que des effets moraux, dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les ſpectacles, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple, en ce qu'elle lui fournit une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas. Cette taxe eſt mauvaiſe, non-ſeulement parce qu'il n'en revient rien au ſouverain, mais ſur-tout parce que la réparation, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ſes forces & ſoulage le riche en ſuppléant aux amuſements plus coûteux qu'il ſe donneroit au défaut de celui-là. Il ſuffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'eſt ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la comédie françaiſe, les premieres loges & le théâtre ſont à quatre francs pour l'ordinaire & à ſix quand on tierce. Le parterre à vingt ſous; on a même tenté pluſieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'eſt que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers ſont d'une opulence exceſſive, & la plupart des autres n'ont rien. (*a*) Il en eſt

(*a*) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, miſes à trop bas prix, ſeroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenſeroit

de ceci comme des impôts ſur le bled, ſur le vin, ſur le ſel, ſur toute choſe néceſſaire à la vie, qui ont un air de juſtice au premier coup d'œil, & ſont au fond très-iniques: car le pauvre, qui ne peut dépenſer que pour ſon néceſſaire, eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire, n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche, l'impôt lui eſt preſque inſenſible. (*a*) De cette maniere, celui qui a peu paie beaucoup, & celui qui a beaucoup paie peu; je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller au ſpectacle? Je répondrai : premie-

toujours au-delà de ſes moyens. C'eſt une obſervation qu'on peut faire aux ſpectacles de la foire. La raiſon de ce déſordre eſt que les premiers rangs ſont alors un terme fixe dont les autres ſe rapprochent toujours, ſans qu'on le puiſſe éloigner. Le pauvre tend ſans ceſſe à s'élever au deſſus de ſes vingt ſous; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'aſyle au-delà de ſes quatre francs; il faut, malgré lui, qu'il ſe laiſſe accoſter, & ſi ſon orgueil en ſouffre, ſa bourſe en profite.

(*a*) Voilà pourquoi les *impoſteurs* de Bodin & autres frippons publics établiſſent toujours leurs monopoles ſur les choſes néceſſaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, ſans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faſte étoit attaqué, tout ſeroit perdu; mais pourvu que les grands ſoient contents, qu'importe que le peuple vive?

rement, ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation ; en ſecond lieu, ſa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point malheureux de travailler ſans relâche, quand tout le monde en fait de même; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille, de ſe priver des récréations des gens oiſifs? Il les partage donc; & ce même amuſement qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſe, ſoit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les ſpectacles modernes, où l'on n'aſſiſte qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriſer & augmenter l'inégalité des fortunes, moins ſenſiblement, il eſt vrai, dans les capitales, que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée juſqu'à certain point, peut avoir ſes avantages, certainement vous m'accorderez auſſi qu'elle doit avoir des bornes, ſur-tout dans un petit Etat, & ſur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres ſont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut être aſſez indifférent que certains hommes paſſent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progreſſion. Mais dans une

démocratie où les ſujets & le ſouverain ne ſont que les mêmes hommes, conſidérés ſous différents rapports, ſi-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richeſſes ſur le plus grand, il faut que l'état périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche, ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence, portée au-delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du prince; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai ſouverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſais, c'eſt que le temps ſeul, donnant à l'ordre des choſes une pente naturelle vers cette inégalité, & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore par des établiſſements qui la favoriſent. Le grand Sully qui nous aimoit, nous l'eût bien-sû dire: ſpectacles & comédies dans toute petite République, & ſur-tout dans Geneve, affoibliſſement d'Etat.

Si le ſeul établiſſement du théâtre nous eſt ſi nuiſible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y repréſente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées, nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. De quoi nous ſervira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puiſſants pour cela ? Que nous importe d'aller étudier ſur la ſcene les devoirs des rois en négligeant de remplir les nôtres. La ſtérile admiration des vertus de théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un Marquis, c'eſt un Marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir ; & qui ſait combien de courtauds croiront ſe mettre à la mode, en imitant les Marquis du ſiecle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours

raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les ſentiments ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon banniſſoit Homere de ſa République, & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit aſſez, je crois, ſur leur chapitre, & je ne penſe guere mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui, ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs. Tout le théâtre français ne reſpire que la tendreſſe : c'eſt la grande vertu à laquelle on y ſacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux ſpectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je ſais que l'homme ſans paſſions eſt une chimere ; que l'intérêt du théâtre n'eſt fondé que ſur les paſſions, que le cœur ne s'intéreſſe point à celles qui lui ſont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y ſoit ſujet ſoi-même. L'amour de l'humanité, celui de

la patrie, ſont les ſentiments dont les peintures touchent le plus ceux qui en ſont pénétrés; mais quand ces deux paſſions ſont éteintes, il ne reſte que l'amour proprement dit, pour leur ſuppléer, parce que ſon charme eſt plus naturel, & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes: c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentiments, que comme bon ſentiment lui-même, qu'on peut l'admettre; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même: le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe, que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parents, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne, parce que nous n'avons na-

turellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air phlegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans empire; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes, les femmes, de les inſpirer; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produit, ne montrent que trop le danger de les exciter par des ſpectacles touchants & tendres. Si les héros de quelques pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre; il ſe pare de ſon enthouſiaſme, il uſurpe ſa force; il affecte ſon langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amants tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par degrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui ſait ſe reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber!

Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe? On triomphe aiſément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſu vaincre! ah! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu.

Ainſi, de quelque maniere qu'on enviſage les choſes, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, juſqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne ſera qu'un faux goût, ſans tact, ſans délicateſſe, ſubſtitué mal à propos parmi nous à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes: les recherches d'imitation qu'on voit au théâtre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche; il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des comédiens, mais quels?

Une bonne troupe viendra-t-elle de but en blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ſerons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes pieces; mais les recevant pour telles ſur la parole d'autrui, nous ſerons diſpenſés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ſerons pas moins les connoiſſeurs, les arbitres du théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ſerons que plus ridicules. On ne l'eſt point pour manquer de goût, quand on le mépriſe; mais c'eſt l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais; & qu'eſt-ce au fond que ce goût ſi vanté? L'art de ſe connoître en petites choſes. En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvénients; c'eſt que, pour nous approprier les drames de notre théâtre, nous les compoſions nous-mêmes, & que nous ayons des auteurs avant nos comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celles des choſes honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres. (*a*) Il eſt

(*a*) Si quis ergò in noſtram urbem veneris, quæ animi ſapientiâ in omnes poſſit fide vertere

sûr que des pieces tirées, comme celles des Grecs, des malheurs paſſés de la patrie, des défauts préſents du peuple, pourroient offrir aux ſpectateurs des leçons utiles. Alors quels ſeront les héros de nos tragédies? Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! Vous fûtes des héros, ſans doute; mais votre obſcurité vous avilit, vos noms communs dèshonorent vos grandes ames, (*a*) & nous ne ſommes plus aſſez

formas, & omnia imitari, voluerirque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem & jucundum : dicemus autem non eſſe ejuſmodi hominem in republicâ noſtrâ, neque fas eſſe ut inſit, mittemuſque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem auſteriori minuſque jucundo uteremur Poetâ fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decorè nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio prò legibus tulimus, quando cives erudire aggreſſi ſumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(*a*) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté; il rendit ſon épée avec cette fierté qui ſied ſi bien à la vertu malheureuſe; puis il continua de jouer avec ſa belette, ſans daigner répondre aux outrages de ſes gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier, non pas en imitant puérilement ſes diſcours & ſes manieres, mais en mourant volontairement comme

grands nous-mêmes pour vous ſavoir admirer. Quels ſeront nos tyrans ? Des gentilshommes de la cuiller, (*a*) des Evêques de Geneve, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maiſon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du reſpect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (*b*) & l'Antechriſt n'y euſſent

lui : ſachant bien que l'exemple de ſa mort ſeroit plus utile à ſon pays que ſa vie. Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit ſur le mur de ſa priſon cette épitaphe qu'on avoit faite à ſon prédéceſſeur :

Quid mihi mors nocuit ? Virtus poſt fata vireſcit :

Nec cruce, nec ſævi gladio perit illa Tyranni.

(*a*) C'étoit une confrairie de gentilshommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur aſſociation, portoient une cuiller pendue au cou.

(*b*) J'ai lu dans ma jeuneſſe une tragédie de l'Eſclave, où le diable étoit en effet un des acteurs. On me diſoit que cette piece ayant une fois été repréſentée, ce perſonnage en entrant ſur la ſcene ſe trouva double, comme ſi l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'inſtant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la repréſentation. Ce conte eſt burleſque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant qu'on ſe prête aux ſuppoſitions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un ſpectacle plus ſimple & plus terrible encore ;

auſſi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs aſſez badin, tout étoit grave & ſérieux, ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de la patrie; mais dans ce ſiecle plaiſant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puiſſance, on n'oſe parler d'héroïſme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la comédie, il n'y faut pas ſonger. Elle cauſeroit chez nous les plus affreux déſordres; elle ſerviroit d'inſtrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville eſt ſi petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en ſatyres & perſonnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante: c'eſt au théâtre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate; c'eſt par la fureur du théâtre qu'Athenes périt, & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon aux premieres repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de bien ſur pour nous, c'eſt qu'il

c'eſt celui de la main ſortant du mur & traçant des mots inconnus au feſtin de Balthazar. Cette ſeule idée fait friſſonner. Il me ſemble que nos Poëtes Lyriques ſont loin de ces inventions ſublimes; ils ont, pour épouvanter, un fracas de décorations ſans effet. Sur la ſcene même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

faudra mal augurer de la république, quand on verra les citoyens, traveſtis en beaux-eſprits, s'occuper à faire des vers français & des pieces de théâtre, talents qui ne ſont point les nôtres & que nous ne poſſéderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous compoſer des tragédies ſur le modele de la mort de Céſar, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut abſolument un théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de ſon génie, & à vivre autant que ſes pieces.

Je ſerois d'avis qu'on peſât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de diſſipation que doit produire parmi notre jeuneſſe l'exemple des comédiens; mais enfin cet exemple aura ſon effet encore: & ſi généralement par-tout les loix ſont inſuffiſantes pour réprimer des vices qui naiſſent de la nature des choſes, comme je crois l'avoir montré, combien plus le ſeront-elles parmi nous, où le premier ſigne de leur foibleſſe ſera l'établiſſement des comédiens? Car ce ne ſeront point eux proprement qui auront introduit ce goût de diſſipation: au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition

qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à peu près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance, & dont ils craignent la diſgrace. Les Magiſtrats leur en impoſeront : ſoit ; mais ces Magiſtrats auront été particuliers, ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfants qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeuneſſe, les riches, les gens oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence : chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelque ancien paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chez une jeuneſſe inconſidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manege à leurs ſuccès,

je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'état. (*a*) On verra les aſpirants aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages ; les élections ſe feront dans les loges des actrices, & les chefs d'un peuple libre ſeront les créatures d'une bande d'hiſtrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuſe d'outrer la prévoyance, je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura ceſſé de nous effrayer, les comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, Monſieur, les conſidérations que j'avois à propoſer au public & à vous ſur la queſtion qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout à fait étrangere. Quand mes raiſons, moins fortes qu'elles ne me paroiſſent, n'auroient pas un poids ſuffiſant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un auſſi petit état que la république de Geneve, toutes innovations ſont dangereu-

(*a*) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la comédie ſe ſoutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur ; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du théâtre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

ſes, & qu'il n'en faut jamais faire ſans des motifs urgents & graves. Qu'on nous montre donc la preſſante néceſſité de celle-ci. Où ſont les déſordres qui nous forcent de recourir à un expédient ſi ſuſpect? Tout eſt-il perdu ſans cela? Notre ville eſt-elle ſi grande, le vice & l'oiſiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puiſſe plus déſormais ſubſiſter ſans ſpectacles? Vous nous dites qu'elle en ſoufre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaiſes mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du ſpectacle que de l'impreſſion qu'il cauſe. En ce ſens, quel rapport entre quelques farces paſſageres & une comédie à demeure, entre les poliſſonneries d'un charlatan & les repréſentations régulieres des ouvrages dramatiques, entre des tréteaux de foire élevés pour réjouir la populace, & un théâtre eſtimé où les honnêtes gens penſeront s'inſtruire? L'un de ces amuſements eſt ſans conſéquence & reſte oublié dès le lendemain; mais l'autre eſt une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il eſt permis d'amuſer les enfants, & peut être enfant qui veut ſans beaucoup d'inconvénients. Si ces fades ſpectacles manquent de gout, tant mieux: on s'en rebutera plus vite; s'ils ſont groſſiers, ils ſeront moins ſéduiſants. Le vice ne s'in-

ſinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant ſon image; & les mots ſales ſont plus contraires à la politeſſe qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expreſſions ſont toujours plus recherchées & les oreilles plus ſcrupuleuſes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneſſe qui les écoute? Si ſont bien les diſcrets propos du théâtre; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une ſeule repréſentation de l'oracle.

Au reſte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puſſions nous paſſer entiérement de tous ces trétaux, & que petits & grands nous ſuſſions tirer nos plaiſirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut-être chaſſer les bateleurs, il ne s'enſuit pas qu'il faille appeller les comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marſeille ſe défendre long-temps d'une pareille innovation, réſiſter même aux ordres réitérés du Miniſtre, & garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne!

Qu'on ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par maniere d'eſſai, ſauf à l'abolir quand on en ſentira les inconvénients:

convénients : car ces inconvénients ne ſe détruiſent pas avec le théâtre qui les produit; ils reſtent quand leur cauſe eſt ôtée, & dès qu'on commence à les ſentir, ils ſont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne ſe rétabliront pas comme ils ſe ſeront corrompus; nos plaiſirs même, nos innocents plaiſirs auront perdu leurs charmes; le ſpectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oiſiveté devenue néceſſaire, les vuides du temps que nous ne ſaurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes; les comédiens en partant nous laiſſeront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la comédie, nous ferons mal de la laiſſer ſubſiſter, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun ſpectacle dans une république ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'eſt dans les républiques qu'ils ſont nés, c'eſt dans leur ſein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'aſſembler ſouvent & de former entr'eux les doux liens du plaiſir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raiſons de s'aimer & de reſter à jamais unis? Nous avons déjà pluſieurs de ces fêtes publiques; ayons en

davantage encore, je n'en ſerai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces ſpectacles excluſifs qui renferment triſtement un petit nombre de gens dans un antre obſcur, qui les tiennent craintifs & immobiles dans le ſilence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloiſons, que pointes de fer, que ſoldats, qu'affligeantes images de la ſervitude & de l'inégalité. Non, peuple heureux, ce ne ſont pas-là vos fêtes ! C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocents ſpectacles ; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

Mais quels ſeront enfin les objets de ces ſpectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les ſpectateurs en ſpectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun ſe voie & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux jeux

des anciens Grecs : il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtants encore, & je les trouve préciſément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſements ſi utiles (*a*) & ſi agréables, on ne peut trop avoir de ſem-

(*a*) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain, & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs, qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manege & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiette de l'état n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public, au lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout état mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpece d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe. Tant pis, ſi le peuple n'a de temps que pour gagner ſon pain ; il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-temps. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe : la nature lui impoſe

blables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes? La république a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſoldats? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos bateliers par des joutes ſur le lac? Y auroit-il au monde un plus brillant ſpectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité? Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſez magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé, qui ne ſe dé-

également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſements qui lui faſſent aimer ſon état & l'empêchent d'en envier un plus

part point de ſes regles économiques ; ce n'eſt plus ce long raiſonneur, qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, careſſant; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres : il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs ; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenants. Toutes les ſociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette : ce ſeroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profuſion ; mais cette profuſion même eſt alors bien placée, & l'aſpect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en eſt pourtant une eſpece dont je voudrois bien qu'on ſe fît moins de ſcrupule, ſavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne, comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter ; que l'un & l'autre

doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes, c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

de ces amuſements ne fût pas également une inſpiration de la nature ; & que ce fût un crime à ceux qui ſont deſtinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils ſuivent leur deſtination, & certainement le premier & le plus ſaint de tous les liens de la ſociété eſt le mariage. Toutes les fauſſes religions combattent la nature ; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'évangile ne preſcrit pas & que tout bon gouvernement condamne ; mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection, que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment ouverts ſur elles les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin ? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable, ſalutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité, dont on n'oſeroit ſortir un inſtant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la

figure, & de ſe montrer avec les agréments & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiteront long-temps enſemble.

Pour moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſements, je voudrois au contraire qu'ils fuſſent publiquement autoriſés, & qu'on y

prévînt tout déſordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques, ouverts indiſtinctement à toute la jeuneſſe à marier. Je voudrois qu'un Magiſtrat, (*a*) nommé par le Conſeil, ne dédaignât pas de préſider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y aſſiſtaſſent, pour veiller ſur leurs enfants, pour être témoins de leur grace & de leur adreſſe, des applaudiſſements qu'ils auroient mérités, & jouir ainſi du plus doux ſpectacle qui puiſſe toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute perſonne mariée y fût admiſe au nombre des ſpectateurs & des juges, ſans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en danſant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle ſe donner ainſi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la ſalle une enceinte commode & honorable, deſtinée

(*a*) A chaque corps de métier, à chacune des ſociétés publiques dont eſt compoſé notre état, préſide un de ces Magiſtrats, ſous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils aſſiſtent à toutes les aſſemblées & même aux feſtins. Leur préſence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'aſſociation ; mais elle maintient tout le monde dans le reſpect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au ſein de la joie & du plaiſir. Cette inſtitution eſt très-belle, & forme de grands liens qui uniſſent le peuple à ſes chefs.

aux gens âgés de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits-enfants ſe préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne ſortît ſans ſaluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinſſent, avant que de commencer leur danſe & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à reſpecter la vieilleſſe. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette aſſemblée un certain coup d'œil attendriſſant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de ſouvenir, capables peut-être d'en arracher à un ſpectateur ſenſible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune perſonne qui, durant les précédents, ſe ſeroit comportée le plus honnêtement, le plus modeſtement, & auroit plu davantage à tout le monde, au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis*, (*a*) & du titre de reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même aſſemblée on la reconduisît en cortege, que le pere & la mere fuſſent félicités & remerciés d'avoir une fille bien née & de l'élever ſi bien. Enfin je voudrois que, ſi elle venoit

(*a*) Voyez la note précédente.

à ſe marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un préſent, ou lui accordât quelque diſtinction publique, afin que cet honneur fût une choſe aſſez ſérieuſe pour ne pouvoir jamais devenir un ſujet de plaiſanterie.

Il eſt vrai qu'on auroit ſouvent à craindre un peu de partialité, ſi l'âge des Juges ne laiſſoit toute la préférence au mérite ; & quand la beauté modeſte ſeroit quelquefois favorifée, quel en ſeroit le grand inconvénient? Ayant plus d'aſſauts à ſoutenir, n'a-t-elle pas beſoin d'être plus encouragée? N'eſt-elle pas un don de la nature, ainſi que les talents? Où eſt le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puiſſent contenter l'amour-propre, ſans offenſer la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, ſous un air de galanterie & d'amuſement, on donneroit à ces fêtes pluſieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeuneſſe, ayant des rendez-vous ſûrs & honnêtes, ſeroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque ſexe ſe livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaiſirs qui lui ſont propres, & s'en conſoleroit plus aiſément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la reſſource d'un ſpectacle agréa-

ble, ſur-tout aux peres & meres. Les ſoins pour la parure de leurs filles ſeroient pour les femmes un objet d'amuſement qui feroit diverſion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, ſeroit là tout-à-fait à ſa place. Ces occaſions de s'aſſembler pour s'unir, & d'arranger des établiſſements, ſeroient des moyens fréquents de rapprocher des familles diviſées & d'affermir la paix, ſi néceſſaire dans notre état. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfants ſeroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur : les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere ſeroient un peu plus conſultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal aſſortis, quand on les ſuit aux dépens des autres. Les liaiſons devenant plus faciles, les mariages ſeroient plus fréquents ; ces mariages, moins circonſcrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'exceſſive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'eſprit de ſa conſtitution ; ces bals ainſi dirigés reſſembleroient moins à un ſpectacle public, qu'à l'aſſemblée d'une famille ; & du ſein de la joie & des plaiſirs, naîtroient la conſervation, la concorde, & la proſpérité de la république. (*a*)

(*a*) Il me paroît plaiſant d'imaginer quelque-

Sur ces idées, il ſeroit aiſé d'établir, à peu de frais & ſans danger, plus de ſpec-

fois les jugements que pluſieurs porteront de mes goûts ſur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme eſt fou de la danſe, je m'ennuie à voir danſer : il ne peut ſouffrir la comédie, j'aime la comédie à la paſſion : il a de l'averſion pour les femmes, je ne ſerai que trop bien juſtifié là-deſſus : il eſt mécontent des comédiens, j'ai tout ſujet de m'en louer ; & l'amitié du ſeul d'entr'eux que j'ai connu particuliérement, ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement ſur les Poëtes dont je ſuis forcé de cenſurer les pieces : ceux qui ſont morts ne ſeront pas de mon goût, & je ſerai piqué contre les vivants. La vérité eſt que Racine me charme, & que je n'ai jamais manqué volontairement une repréſentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'eſt qu'ayant peu fréquenté ſes pieces & manquant de livres, il ne m'eſt pas aſſez reſté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un ſervice. J'eſtime ſon génie & reſpecte ſa vieilleſſe ; mais, quelque honneur que je porte à ſa perſonne, je ne dois que juſtice à ſes pieces, & je ne ſais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte, c'eſt par un déſintéreſſement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne ſouilla le déſir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai preſque toujours

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le ſéjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une choſe unique. Quoiqu'à dire le vrai, ſur beaucoup de fortes raiſons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je ſuis perſuadé quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

écrit contre mon propre intérêt : *Vitam impendere vero* ; voilà la deviſe que j'ai choiſie & dont je me ſens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaiſe foi. L'amour du bien public eſt la ſeule paſſion qui me fait parler au public ; je ſais alors m'oublier moi-même, & ſi quelqu'un m'offenſe, je me tais ſur ſon compte, de peur que la colere ne me rende injuſte. Cette maxime eſt bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuiſent à leur aiſe & ſans crainte de repréſailles, aux lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impoſe, & ſurtout à moi qui, reſtant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai conſacré ma vie, non jamais mes paſſions ne ſouilleront le ſincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne ſauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refuſera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance !

Mais ſavez-vous, Monſieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un ſincere amour pour leur pays, ont tous une ſi grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du monde, vivent & meurent loin de la patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſais que nous ſommes forcés d'aller chercher au loin les reſſources que notre terrein nous refuſe, & que nous pourrions difficilement ſubſiſter, ſi nous nous y tenions renfermés; mais au moins que ce banniſſement ne ſoit pas éternel pour tous. Que ceux dont le ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche, réjouir leurs concitoyens du ſpectacle de leur fortune, animer l'émulation des jeunes gens, enrichir leur pays de leur richeſſe & jouir modeſtement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des théâtres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monſieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun ſente qu'il ne ſauroit trouver ailleurs ce qu'il a laiſſé dans ſon pays;

il faut qu'un charme invincible le rappelle au ſéjour qu'il n'auroit point dû quitter : il faut que le ſouvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers ſpectacles, de leurs premiers plaiſirs, reſte profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impreſſions faites durant la jeuneſſe demeurent & ſe renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triſte magnificence, une voix ſecrette leur crie inceſſamment au fond de l'ame : ah ! où ſont les jeux & les fêtes de ma jeuneſſe ? Où eſt la concorde des citoyens ? Où eſt la fraternité publique ? Où eſt la pure joie & la véritable alégreſſe ? Où ſont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville auſſi riante, un pays auſſi charmant, un gouvernement auſſi juſte, des plaiſirs ſi vrais & ſi purs, & tout ce qu'il faut pour ſavoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

Ainſi rappelloit ſes citoyens, par des fêtes modeſtes & des jeux ſans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais aſſez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainſi dans Athenes, parmi les beaux arts ; ainſi dans Suſe, au ſein du luxe & de la molleſſe, le Spartiate ennuyé, ſoupiroit après ſes groſſiers feſtins & ſes fatigants exercices. C'eſt à

Sparte que, dans une laborieuſe oiſiveté, tout étoit plaiſir & ſpectacle ; c'eſt-là que les plus rudes travaux paſſoient pour des récréations, & que les moindres délaſſements formoient une inſtruction publique ; c'eſt-là que les citoyens continuellement aſſemblés, conſacroient la vie entiere à des amuſements qui faiſoient la grande affaire de l'état, & à des jeux dont on ne ſe délaſſoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaiſants me demander ſi, parmi tant de merveilleuſes inſtructions, je ne veux point auſſi, dans nos fêtes Genevoiſes, introduire les danſes des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs aſſez chaſtes pour ſupporter un tel ſpectacle, & que de jeunes perſonnes dans cet état fuſſent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique ; mais, quelque eſtime que je faſſe de mes compatriotes, je ſais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens ; & je ne leur propoſe des inſtitutions de ceux-ci, que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque s'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit, en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux éleves de Licurgue : que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſeveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeules rendre innocent ſous leurs

yeux un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence, & peut-être en dégoût? Ne sait-on pas que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mêlange de vêtements rend les nudités obscenes? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné: c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages, c'est-elle qui prend soin d'irriter les désirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature: c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination, n'aille porter les désirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout de pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pekin, que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui; quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage; quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination; quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose:

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuſes digreſſions. Grace au ciel, voici la derniere; je ſuis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement par leur objet, mais auſſi par leur ſimplicité que je les trouve recommandables: ſans pompe, ſans luxe, ſans appareil, tout y reſpiroit, avec un charme ſecret de patriotiſme qui les rendoit intéreſſantes, un certain eſprit martial convenable à des hommes libres (*a*): ſans affaires & ſans plaiſirs au moins de ce qui porte ces noms parmi

(*a*) Je me ſouviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un ſpectacle aſſez ſimple, & dont pourtant l'impreſſion m'eſt toujours reſtée, malgré le temps & la diverſité des objets. Le régiment de S. Gervais avoit fait l'exercice, &, ſelon la coutume, on avoit ſoupé par compagnies; la plupart de ceux qui les compoſoient ſe raſſemblerent après le ſoupé dans la place de S. Gervais, & ſe mirent à danſer tous enſemble, officiers & ſoldats, autour de la fontaine, ſur le baſſin de laquelle étoient montés les tambours, les fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danſe de gens égayés par un long repas ſembleroit n'offrir rien de fort intéreſſant à voir; cependant l'accord de cinq ou ſix cens hommes

nous, ils paſſoient dans cette douce uniformité la journée ſans la trouver trop longue, & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contents de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-

en uniforme, ſe tenant tous par la main, & formant une longue bande qui ſerpentoit en cadence & ſans confuſion, avec mille tours & retours, mille eſpeces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au ſein du plaiſir, tout cela formoit une ſenſation très-vive qu'on ne pouvoit ſupporter de ſens froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-temps à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin: les enfants même, éveillés par le bruit, accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue; ce ne furent qu'embraſſements, ris, ſantés, careſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre, mais que, dans l'alégreſſe univerſelle, on éprouve aſſez naturellement au milieu de tout ce qui nous eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean-Jacques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regnent au milieu

mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſements publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges ; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant.

Nous avons été jadis

Jeunes, vaillants & hardis.

d'eux. Tu es Genevois ; tu verras un jour d'autres peuples ; mais quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen : on ne ſavoit plus ce qu'on faiſoit ; toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque temps encore à rire & à cauſer ſur la place, il fallut ſe ſéparer ; chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille ; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentiments de la nature ne regnent que ſur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie ?

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Enſuite venoient les enfants qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Voilà, Monſieur, les ſpectacles qu'il faut à nos républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet eſſai, ſi jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les triſtes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'eſt trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magiſtrats ſaura prévenir. Je ne prétends point inſtruire des hommes plus ſages que moi. Il me ſuffit d'en avoir dit aſſez pour conſoler la jeuneſſe de mon pays d'être privée d'un amuſement qui coûteroit ſi cher à la patrie. J'exhorte cette heureuſe jeuneſſe à profiter de l'avis qui termine votre article. Puiſſe-t-elle connoître & mériter ſon ſort! Puiſſe-t-elle ſentir toujours combien le ſolide bonheur

eſt préférable aux vains plaiſirs qui le détruiſent ! Puiſſe-t-elle tranſmettre à ſes deſcendants les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ſes peres ! C'eſt le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'eſt celui par lequel finira ma vie.

LETTRE
DE
M. D'ALEMBERT
A
M. J. J. ROUSSEAU,

Sur l'Article *Geneve*, tiré du septieme Volume de l'Encyclopédie ;

AVEC

QUELQUES AUTRES PIECES qui y sont relatives.

AVERTISSEMENT.

L'*ARTICLE* Geneve *de l'Encyclopédie, ayant donné lieu à plusieurs écrits, dont les principaux sont la Lettre de Monsieur Rousseau à Monsieur d'Alembert, & la Profession de foi des Ministres de Geneve, on a cru faire plaisir au public de lui présenter dans un seul volume l'article de l'Encyclopédie, la Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau sur cet article, & la Profession de foi. On a joint à cette Profession quelques notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé d'autant plus volontiers à imprimer ces notes, qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important, & qu'elles sont exprimées en des termes qui ne sauroient blesser les Ministres de Geneve.*

ARTICLE

ARTICLE

GENEVE,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.

LA ville de Geneve eſt ſituée ſur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui ſon nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman*. La ſituation en eſt très-agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maiſons de campagne le long du lac, & à quelques lieues les ſommets toujours glacés des Alpes, qui paroiſſent des montagnes d'argent lorſqu'ils ſont éclairés par le ſoleil dans les beaux jours. Le port de Geneve ſur le lac, avec des jettées, ſes barques, ſes marchés, & ſa poſition entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent induſtrieuſe, riche & commerçante. Elle a pluſieurs beaux édifi-

ces, & des promenades agréables; les rues ſont éclairées la nuit, & on a conſtruit ſur le Rhône une machine à pompes fort ſimple, qui fournit de l'eau juſqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac eſt d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans ſa plus grande largeur. C'eſt une eſpece de petite mer qui a ſes tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules Céſar parle de Geneve comme d'une ville des Allobroges, alors province romaine; il y vint pour s'oppoſer au paſſage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suiſſes*. Dès que le Chriſtianiſme fut introduit dans cette ville, elle devint un ſiege épiſcopal, ſuffragant de Vienne. Au commencement du cinquieme ſiecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépoſſédés en 534, par les Rois Francs. Lorſque Charlemagne, ſur la fin du neuvieme ſiecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompenſa bien par la couronne impériale,) ce Prince paſſa à Geneve, & en fit le rendez-vous général de ſon armée. Cette ville fut enſuite annexée par héritage à l'empire germanique, & Conrad y vint prendre la couronne impériale en 1034. Mais les Empereurs, ſes ſucceſſeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur ſuſciterent les Papes pendant plus de trois cens ans, ayant négligé d'avoir les yeux ſur cette ville, elle ſecoua inſenſiblement le

joug, & devint une ville impériale, qui eut son Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoit un aigle impérial d'un côté, & de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise, *POST TENEBRAS LUX*. La ville de Geneve a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise romaine; elle n'a plus de commun avec la papauté que les clefs qu'elle porte dans son écusson; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé, avec une espece de superstition, tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise, *POST TENEBRAS LUX*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les Ducs de Savoie, voisins de Geneve, appuyés quelquefois par les Evêques, firent insensiblement, & à différentes reprises, des efforts pour établir leur autorité dans cette ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg, & de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le conseil des deux cens fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; Geneve les goûtoit; elle les admit enfin en 1535; la papauté fut abolie; & l'E-

vêque, qui prend toujours le titre d'Evêque de Geneve, ſans y avoir plus de juriſdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans ſon dioceſe, eſt réſident à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de Geneve, une inſcription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le Pape y eſt appellé l'*Antechriſt*. Cette expreſſion, que le fanatiſme de la liberté & de la nouveauté s'eſt permiſe dans un ſiecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville auſſi philoſophe. Nous oſons l'inviter à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier, une inſcription plus vraie, plus noble & plus ſimple. Pour les catholiques, le Pape eſt le chef de la véritable Egliſe; pour les proteſtants ſages & modérés, c'eſt un Souverain qu'ils reſpectent comme Prince, ſans lui obéir; mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve, pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoie & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles-Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition aſſurent à ſa mémoire l'exécration de la poſtérité. Henri IV, qui avoit ſecouru Geneve de 300 ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-

même de ſes ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la ligue, & dans d'autres occaſions: delà ſont venus les privileges dont les Genevois jouiſſent en France comme les Suiſſes.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouiſſoit avec juſtice d'une grande réputation; homme de lettres du premier ordre, écrivant en latin auſſi bien qu'on peut le faire dans une langue morte, & en français avec une pureté ſinguliere pour ſon temps; cette pureté, que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes écrits bien ſupérieurs à preſque tous ceux du même ſiecle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal ſe diſtinguent encore aujourd'hui par la même raiſon, des rapſodies barbares de leurs adverſaires & de leurs contemporains. Calvin, Juriſconſulte habile, & Théologien auſſi éclairé qu'un hérétique le peut être, dreſſa, de concert avec les Magiſtrats, un recueil de Loix civiles & eccléſiaſtiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui eſt devenu le code fondamental de la République. Le ſuperflu des biens eccléſiaſtiques qui ſervoit, avant la réforme, à nourrir le luxe des Evêques & de leurs ſubalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un college, & d'une académie: mais les guerres que Geneve eut à ſoutenir pendant près de ſoixante ans, empêcherent les arts & le commerce d'y fleurir autant que les ſciences. En-

fin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le Duc de Savoie, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les Genevois repoussèrent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise; & pour dégoûter le Duc de Savoie d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre; car cette politique singuliere & nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; &, eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles-Emmanuel se voyant repoussé & ses Généraux pendus, renonça à s'emparer de Geneve. Son exemple servit de leçon à ses successeurs; &, depuis ce temps, cette ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de temps en temps altéré légérement la tranquillité de la République; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés; & la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, & l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'eſt une choſe très-ſinguliere, qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiſſe pas d'être un Etat ſouverain, & une des villes les plus floriſſantes de l'Europe. Riche par ſa liberté & par ſon commerce, elle voit ſouvent autour d'elle tout en feu, ſans jamais s'en reſſentir; les événements qui agitent l'Europe ne ſont pour elle qu'un ſpectacle, dont elle jouit ſans y prendre part; attachée aux Français par ſes alliances & par ſon commerce, aux Anglais par ſon commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité ſur la juſtice des guerres que ces deux nations puiſſantes ſe font l'une à l'autre (quoiqu'elle ſoit d'ailleurs trop ſage pour prendre aucune part à ces guerres,) & juge tous les Souverains de l'Europe ſans les flatter, ſans les bleſſer, & ſans les craindre.

La ville eſt bien fortifiée, ſur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eſt preſque ouverte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une ville de guerre; les arſenaux & les magaſins ſont bien fournis; chaque citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux Genevois de ſervir dans les troupes étrangeres; mais l'Etat ne fournit à aucune puiſſance des compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville ſoit riche, l'Etat eſt pau-

vre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cens mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans Geneve quatre ordres de perſonnes: les *citoyens*, qui ſont fils de bourgeois, & nés dans la ville; eux ſeuls peuvent parvenir à la magiſtrature: les *bourgeois*, qui ſont fils de bourgeois ou de citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers, ont acquis le droit de bourgeoiſie, que le Magiſtrat peut conférer; ils peuvent être du conſeil général, & même du grand conſeil, appellé *des deux cens*. Les *habitants* ſont des étrangers qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la ville, & qui n'y ſont rien autre choſe. Enfin les *natifs* ſont les fils des habitants; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le petit conſeil, compoſé de vingt Conſeillers, d'un Tréſorier, de deux Secretaires d'Etat, & un autre corps qu'on appelle *de la juſtice*. Les affaires journalieres, & qui demandent expédition, ſoit criminelles, ſoit civiles, ſont l'objet de ces deux corps.

Le grand-conseil est composé de deux cens cinquante citoyens ou bourgeois : il est juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du petit conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au conseil général. Ce conseil général embrasse le corps entier des citoyens & des bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des votants soit d'environ 1500.

On voit, par ce détail, que le gouvernement de Geneve a tous les avantages, & aucun des inconvénients de la démocratie ; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du petit conseil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de Geneve ait pris pour modele cette loi si sage du gouvernement des anciens Germains : *de minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes ; ità tamen ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud principes pertractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le droit civil de Geneve est presque tout tiré du droit romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut

jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses enfants. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfants, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage, au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble ; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à Geneve ; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parents, & d'un Avocat, pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à Geneve de dignité héréditaire ; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévérement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les Avocats mêmes, & par les Juges.

Des loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure, limitent la dépense des funérailles, & obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix qu'on regarderoit en France comme trop séveres, & presque comme barbares & inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; Geneve est sur ce point à deux cens ans de nos mœurs. Les réglements contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfants ; ainsi le luxe n'y est point, comme en Fran-

ce, un des grands obſtacles à la population.

On ne ſouffre point à Geneve de comédie ; ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les ſpectacles en eux-mêmes ; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de diſſipation & de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas poſſible de remédier à cet inconvénient, par des loix ſéveres & bien exécutées ſur la conduite des comédiens ? Par ce moyen Geneve auroit des ſpectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les repréſentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une fineſſe de tact, une délicateſſe de ſentiment qu'il eſt très-difficile d'acquérir ſans ce ſecours. La littérature en profiteroit, ſans que le libertinage fît des progrès, & Geneve réuniroit à la ſageſſe de Lacédémone la politeſſe d'Athenes. Une autre conſidération, digne d'une république ſi ſage & ſi éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les ſpectacles. Le préjugé barbare contre la profeſſion de comédien, l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis ces hommes ſi néceſſaires au progrès & au ſoutien des arts, eſt certainement une des principales cauſes qui contribuent au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à ſe dédommager par les plaiſirs, de l'eſtime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous,

un comédien qui a des mœurs eſt doublement reſpectable ; mais à peine lui en ſavons-nous gré. Le traitant qui inſulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le courtiſan qui rampe & qui ne paie point ſes dettes, voilà l'eſpece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-ſeulement ſoufferts à Geneve, mais contenus d'abord par des réglements ſages, protégés enſuite, & même conſidérés dès qu'ils en ſeroient dignes, enfin abſolument placés ſur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de poſſéder ce qu'on croit ſi rare, & ce qui ne l'eſt que par notre faute, une troupe de comédiens eſtimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ; pluſieurs perſonnes pleines de goût & de diſpoſition pour le théâtre, & qui craignent de ſe déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à Geneve pour cultiver non-ſeulement ſans honte, mais même avec eſtime, un talent ſi agréable & ſi peu commun. Le ſéjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triſte par la privation des ſpectacles, deviendroit alors le ſéjour des plaiſirs honnêtes, comme il eſt celui de la philoſophie & de la liberté ; & les étrangers ne ſeroient plus ſurpris de voir que dans une ville où les ſpectacles décents & réguliers ſont défendus, on permette des farces groſſieres & ſans eſprit, auſſi con-

traires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'eſt pas tout : peu à peu l'exemple des comédiens de Geneve, la régularité de leur conduite, & la conſidération dont elle les feroit jouir, ſerviroient de modele aux comédiens des autres nations, & de leçon à ceux qui les ont traités juſqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconſéquence. On ne les verroit pas d'un côté penſionnés par le gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos bourgeois de les regarder avec mépris ; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe ſur ce point, plus important peut-être qu'on ne penſe.

Geneve a une univerſité qu'on appelle *académie*, où la jeuneſſe eſt inſtruite gratuitement. Les Profeſſeurs peuvent devenir Magiſtrats, & pluſieurs le ſont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'académie. Depuis quelques années on a établi auſſi une école de deſſein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des corps auxquels on n'eſt aggrégé qu'après des examens publics ; & tous les corps de métiers ont auſſi leurs réglements, leurs apprentiſſages, & leurs chefs-d'œuvres.

La bibliotheque publique eſt bien aſſortie ; elle contient vingt-ſix mille volumes, & un aſſez grand nombre de manuſcrits. On prête ces livres à tous les citoyens,

ainſi chacun lit & s'éclaire : auſſi le peuple eſt-il beaucoup plus inſtruit à Geneve que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce ſoit un mal, comme on prétend que c'en ſeroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raiſon.

Après l'Angleterre, Geneve a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique pluſieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédéceſſeurs ont combattu la circulation du ſang, l'émétique, & tant d'autres vérités inconteſtables, ou des pratiques utiles.

Toutes les ſciences & preſque tous les arts ont été ſi bien cultivés à Geneve, qu'on ſeroit ſurpris de voir la liſte des ſavants & des artiſtes en tout genre que cette ville a produits depuis deux ſiecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de poſſéder des étrangers célebres, que ſa ſituation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi ſon ſéjour, retrouve chez ces républicains les mêmes marques d'eſtime & de conſidération qu'il a reçues de pluſieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à Geneve, eſt celle de l'horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille perſonnes, c'eſt-à-dire plus

de la cinquieme partie des citoyens. Les autres arts n'y ſont pas négligés, entr'autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de ſoin & de travail.

Toutes les maiſons ſont bâties de pierre, ce qui prévient très-ſouvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les hôpitaux ne ſont point à Genève, comme ailleurs, une ſimple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hoſpitalité envers les pauvres paſſants; mais ſur-tout on en tire une multitude de petites penſions qu'on diſtribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre ſans ſe déplacer, & ſans renoncer à leur travail. Les hôpitaux dépenſent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumones de toute eſpece ſont abondantes.

Il nous reſte à parler de la religion de *Geneve*; c'eſt la partie de cet article qui intéreſſe peut-être le plus les Philoſophes. Nous allons donc entrer dans ce détail; mais nous prions nos lecteurs de ſe ſouvenir que nous ne ſommes ici qu'hiſtoriens, & non controverſiſtes, & que raconter n'eſt pas approuver.

La conſtitution eccléſiaſtique de Geneve eſt purement presbytérienne; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'eſt pas qu'on déſapprouve l'épiſcopat;

mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a penſé que des Paſteurs moins riches & moins importants que des Evêques convenoient mieux à une petite République.

Les Miniſtres ſont ou *paſteurs*, comme nos Curés ; ou *poſtulants*, comme nos Prêtres ſans bénéfices. Le revenu des Paſteurs ne va pas au-delà de 1200 livres ſans aucun caſuel ; c'eſt l'état qui le donne, car l'égliſe n'a rien. Les Miniſtres ne ſont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui ſont très-rigides, quant à la ſcience & quant aux mœurs, & dont il ſeroit à ſouhaiter que la plupart de nos égliſes catholiques ſuiviſſent l'exemple.

Les Eccléſiaſtiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'eſt un acte de ſimple police, qui ſe fait ſans appareil : on croit à Geneve qu'il eſt ridicule d'être faſtueux après la mort. On enterre dans un vaſte cimetiere aſſez éloigné de la ville, uſage qui devroit être ſuivi par-tout.

Le Clergé de Geneve a des mœurs exemplaires : les Miniſtres vivent dans une grande union : on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les

plus importants à la raiſon. Pluſieurs ne croient plus la divinité de Jeſus-Chriſt, dont Calvin leur chef étoit ſi zélé défenſeur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce ſupplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le juſtifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils ſe contentent (ſi c'eſt un catholique qui leur parle) d'oppoſer au ſupplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy, que tout bon Français déſireroit effacer de notre hiſtoire avec ſon ſang, & ce ſupplice de Jean Hus, que les catholiques même, diſent-ils, n'entreprennent plus de juſtifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigiſmond d'un opprobre éternel.

» Ce n'eſt pas, dit M. de Voltaire, un » petit exemple du progrès de la raiſon hu» maine, qu'on ait imprimé à Geneve avec » l'approbation publique, (dans l'eſſai ſur » l'hiſtoire univerſelle du même auteur,) » que Calvin avoit une ame atroce, auſſi » bien qu'un eſprit éclairé. Le meurtre de » Servet paroît aujourd'hui abominable. « Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penſer & d'écrire, ſont à partager également entre l'auteur, ſon ſiecle & Geneve. Combien de pays où la philoſophie n'a pas fait moins de progrès, mais

où la vérité eſt encore captive, où la raiſon n'oſe élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en ſilence, où même trop d'écrivains puſillanimes, qu'on appelle *ſages*, reſpectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté.

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en eſt pas un aujourd'hui pour pluſieurs Miniſtres de Geneve; ce ſeroit, ſelon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Être plein de bonté & de juſtice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourments: ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les paſſages formels de l'Ecriture qui ſont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les livres ſaints, tout ce qui paroît bleſſer l'humanité & la raiſon. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps; ainſi le purgatoire qui a été une des principales cauſes de la ſéparation des Proteſtants d'avec l'égliſe romaine, eſt aujourd'hui la ſeule peine que pluſieurs d'entr'eux admettent après la mort: nouveau trait à ajouter à l'hiſtoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, pluſieurs Paſteurs de Geneve n'ont d'autre religion qu'un ſocinianiſme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *myſteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, eſt de ne rien propoſer à croire qui heurte la

raiſon : auſſi quand on les preſſe ſur la néceſſité de la révélation, ce dogme ſi eſſentiel du chriſtianiſme, pluſieurs y ſubſtituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne ſont pas orthodoxes, ils ſont au moins conſéquents à leurs principes.

Un Clergé qui penſe ainſi doit être tolérant, & l'eſt en effet aſſez pour n'être pas regardé de bon œil par les Miniſtres des autres égliſes réformées. On peut dire encore, ſans prétendre approuver d'ailleurs la religion de Geneve, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Eccléſiaſtiques ſoient plus ennemis de la ſuperſtition. Mais en récompenſe, comme l'intolérance & la ſuperſtition ne ſervent qu'à multiplier les incrédules, on ſe plaint moins à Geneve qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas ſurprendre : la religion y eſt preſque réduite à l'adoration d'un ſeul Dieu, du moins chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple : le reſpect pour Jeſus-Chriſt & pour les écritures, ſont peut-être la ſeule choſe qui diſtingue d'un pur déiſme le chriſtianiſme de Geneve.

Les Eccléſiaſtiques ſont encore mieux à Geneve que d'être tolérants ; ils ſe renferment uniquement dans leurs fonctions en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la ſoumiſſion aux loix. Le conſiſtoire établi pour veiller ſur les mœurs, n'inflige que des peines ſpirituelles. La grande querelle du ſacerdoce & de l'empire, qui dans des

ſiecles d'ignorance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le ſavons que trop, cauſe des troubles fâcheux dans les ſiecles plus éclairés, n'eſt point connue à Geneve ; le Clergé n'y fait rien ſans l'approbation des Magiſtrats.

Le culte eſt fort ſimple ; point d'images, point de luminaire, point d'ornements dans les égliſes. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'aſſez bon goût ; peut-être parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des temples. Où ſeroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des ſtatues, en avertiſſant le peuple, ſi l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monuments deſtinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux événements de la religion ? Les arts y gagneroient ſans que la ſuperſtition en profitat. Nous parlerons ici, comme le lecteur doit le ſentir, dans les principes des Paſteurs Genevois, & non dans ceux de l'égliſe catholique.

Le ſervice divin renferme deux choſes, les prédications & le chant. Les prédications ſe bornent preſqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant eſt d'aſſez mauvais goût : & les vers français qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut eſpérer que Geneve ſe réformera ſur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage

& en meilleure muſique. Du reſte la vérité nous oblige de dire que l'Être ſuprême eſt honoré à Geneve avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos égliſes.

Nous ne donnerons peut-être pas d'auſſi grands articles aux plus vaſtes monarchies, mais aux yeux du Philoſophe la République des abeilles n'eſt pas moins intéreſſante que l'hiſtoire des grands empires, & ce n'eſt peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite adminiſtration politique. Si la religion ne nous permet pas de penſer que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raiſon nous oblige de croire qu'ils ſont à peu près auſſi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norint!

EXTRAIT

DES REGISTRES

DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de GENEVE.

Du 10 Février 1758.

LA Compagnie informée que le VII. Tome de l'Encyclopédie, *imprimé depuis peu à Paris, renferme au mot* GENEVE, *des choses qui intéressent essentiellement notre Eglise, s'est fait lire cet article; & ayant nommé des commissaires pour l'examiner plus particuliérement; ouï leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique, de faire & de publier la déclaration suivante:*

La Compagnie a été également surprise & affligée de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie*, que non-seulement notre culte est représenté d'une maniere défectueuse, (*a*) mais que l'on y donne une très-fausse

(*a*) Ce qu'on dit du *culte* dans l'article *Geneve* se réduit à ce peu de mots. » Le culte est fort simple; » point d'images, point de luminaires, point d'or-

idée de notre doctrine & de notre foi. L'on attribue à plusieurs de nous, sur divers articles, des sentiments qu'ils n'ont point; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la Divinité de* JESUS-CHRIST.... & *n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle mystere, &c.* Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect, comme quand on dit que parmi nous *la religion est presque réduite à l'adoration d'un seul*

» nements dans les églises..... Le service divin renferme deux choses; les prédications & le chant. » Les prédications se bornent presqu'uniquement » à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant » est d'assez mauvais goût, & les vers français » qu'on chante, plus mauvais encore. « Si on en croit les étrangers qui ont été à Geneve, & les Genevois même, cette exposition est fort exacte; elle n'a rien d'ailleurs qui puisse blesser les Ministres de Geneve. L'abolition des images est un des points de leur doctrine. Quand ils se borneroient à la morale dans leurs sermons, ils ne seroient point blâmables en cela, les matieres de dogme étant plus faites pour les livres que pour la chaire. Enfin il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur musique pour bonne, non plus que les vieux pseaumes de Marot & de Beze.

seul DIEU, *du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple;* & que *le respect pour* JESUS-CHRIST *& pour l'Ecriture, sont peut-être la seule chose qui distingue du pur déisme le christianisme de Geneve.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ses mœurs, de son gouvernement, & même de son clergé & de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette église en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. (*a*) Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophetes & Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle in-

(*a*) Pourquoi donc dans l'opinion de la plupart des protestants, & notamment des Eglises de Suisse & de Hollande, l'Eglise de Geneve passe-t-elle pour socinienne, ou du moins pour favorable au socinianisme? Si les Ministres de Geneve n'ont point donné lieu à cette opinion, il faut avouer qu'ils sont fort à plaindre.

faillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profeſſion eſt expreſſément confirmée par ceux que l'on admet au ſaint miniſtere, & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raiſon de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'Egliſe. On ſait auſſi l'uſage continuel que nous faiſons du *ſymbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie hiſtorique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances eccléſiaſtiques portent ſur les mêmes principes : nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos ſacrements, tout eſt relatif à l'œuvre de notre rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine eſt enſeignée dans les leçons & les theſes de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poiſon funeſte, dont nous travaillons ſans ceſſe à préſerver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des perſonnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos inſtructions tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiées.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder pour donner une autre idée de notre doctrine ? Ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public ; de quel droit ſe per-

met-on un soupçon si odieux ? Et comment n'a-t-on pas senti qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la religion ?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la philosophie. Mais ce n'est point cette philosophie licencieuse & sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires; nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant delà sa principale force, particuliérement des promesses de pardon & de félicité éternelle (*a*) que fait l'é-

(*a*) Il seroit à souhaiter que les Pasteurs de Geneve eussent expliqué ici l'idée précise qu'ils attachent au mot *éternel*. On sait que plusieurs écrivains protestants ont entendu par ce mot, non pas *ce qui ne finira jamais*, mais *ce qui doit durer très-long-temps*. C'est ainsi qu'ils expliquent les passages de l'écriture où se trouve le mot *éternel*. On sent donc combien il étoit nécessaire que les Ministres de Geneve levassent l'équivoque. Une ligne auroit suffi pour cela.

vangile à ceux qui s'amendent; comme auſſi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitents. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la ſainte Ecriture, qui nous parle, non d'un purgatoire, (*a*) mais du paradis & de l'enfer, où chacun recevra ſa juſte rétribution, ſelon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'eſt en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la ſanctification.

Si on loue en nous un eſprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet eſprit eſt celui de l'évangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne abſolument des voies de contrainte, & nous fait ſupporter ſans peine quelque diverſité d'opinions (*b*) qui n'atteint pas l'eſſentiel,

(*a*) Si par hazard il étoit vrai que l'Egliſe de Geneve ne crût pas les peines *éternelles* dans le ſens rigoureux de ce mot, alors, ſuivant cette Egliſe, il n'y auroit plus proprement d'enfer, mais ſeulement un purgatoire, & l'auteur de l'Article *Geneve* auroit raiſon dans ce qu'il a avancé ſur ce ſujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la choſe.

(*b*) On auroit déſiré des exemples de *cette diverſité d'opinions qui n'atteint pas l'eſſentiel.* Car cette diverſité d'opinions pourroit tomber ſur des articles qui, ſelon d'autres Egliſes, même proteſtantes,

comme il y en a eu de tout temps dans les Egliſes même les plus pures : de l'autre, nous ne négligeons aucun ſoin, aucune voie de perſuaſion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du chriſtianiſme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faiſons à l'exemple des auteurs ſacrés ; & ce n'eſt point d'une maniere qui nous approche des déiſtes, puiſque, en donnant à la théologie naturelle plus de ſolidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un ſecours du ciel très-néceſſaire, (*a*) & ſans

ſeroient très-*eſſentiels* à la religion, comme l'éternité abſolue & rigoureuſe des peines de l'enfer, la Trinité, l'Incarnation, &c.

(*a*) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expliquer ; d'autant qu'il eſt de notorieté publique, qu'un des principaux Miniſtres de Geneve, qui vit encore, & qui jouit avec juſtice d'une grande conſidération dans ſon Egliſe, ayant parlé dans la premiere édition d'un de ſes ouvrages de la *néceſſité* de la révélation, a changé ce mot dans les éditions ſuivantes, pour y ſubſtituer celui d'*utilité*. Or, la diſtance eſt grande de ce qui eſt *néceſſaire* à ce qui eſt ſimplement *utile*. Eſt-ce par ménagement pour leur confrere, que les Miniſtres de Geneve n'ont pas expreſſément proſcrit en cette occaſion le terme d'*utilité* dont il s'eſt ſervi ? Mais de pareils ménagements doivent-ils avoir lieu dans un écrit où ces Miniſtres ont pour but de lever les ſoupçons qu'on a voulu

lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractere de socinianisme. Ce principe est commun à tous les protestants; & ils s'en servent pour rejetter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'écriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle mystere;* puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourrant rien d'impossible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées. (*a*) Il suffit que cette révélation soit

répandre sur leur foi? Enfin les Ministres de Geneve regarderoient-ils les termes de *nécessité* ou d'*utilité*, comme pouvant être indifféremment employés dans cette matiere, & comme un des exemples de *cette diversité d'opinions* qu'ils *supportent sans peine*, & *qui n'atteint pas l'essentiel?* Si ce n'est pas-là leur façon de penser, on les invite à s'en expliquer formellement; sans quoi il restera toujours à leur égard des doutes fâcheux.

(*a*) Tout cet article n'est pas clair, & avoit d'autant plus besoin de l'être, que c'est un des points les plus essentiels de la profession de foi qu'on nous présente. Les Ministres de Geneve conviennent d'abord qu'*un de leurs principes est* en effet *de ne rien*

certaine dans ses preuves, & précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admet-

proposer à croire qui heurte la raison; *ils se servent*, disent-ils, de ce principe *pour rejetter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'écriture sainte bien entendue.* C'est donc par ce principe qu'ils rejettent, par exemple, la présence réelle, comme *une doctrine absurde*, comme *une doctrine qui heurte la raison, & qui ne se trouve point dans l'écriture sainte bien entendue.* Or, les autres mysteres de la religion chrétienne, ceux de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, &c. ne heurtent pas moins la raison *en apparence* que le mystere de la présence réelle, & ce dernier mystere n'est pas énoncé plus obscurément dans l'écriture que les premiers. Le principe admis par les Ministres de Geneve va donc à proscrire tous les mysteres. Aussi rien n'est-il moins satisfaisant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par *mysteres.* » Ce sont, disent-» ils, des vérités *d'un ordre surnaturel*, que la seule » raison humaine ne découvre pas, *ou* qu'elle ne » sauroit comprendre *parfaitement*, qui n'ont pour-» tant *rien d'impossible en elles-mêmes*, & que » Dieu nous a révélées. « 1° Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités d'un *ordre surnaturel*, sans quoi l'expression reste vague & équivoque. On demande, par exemple, aux Ministres de Geneve si la Divinité de J. C., la Trinité, &c. sont pour eux au nombre de ces vérités *d'un ordre surnaturel?* 2° Quand on appelle les mysteres des vérités que la seule raison humaine ne découvre pas *ou* qu'elle ne sauroit comprendre *parfaitement*, le mot *ou* est-il *disjonctif ou explicatif?* Veut-on dire qu'il y a des mysteres que la raison ne découvre pas, & d'autres

tions de telles vérités, conjointement avec celles de la religion naturelle; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, & que l'heureux assemblage qu'en fait l'évangile, forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul* DIEU, l'on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela chez presque tout ce qui n'est pas peuple.* Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai* DIEU, &

qu'elle découvre, mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement, comme certaines vérités de géométrie; ou bien veut-on dire que la raison humaine ne découvre pas les mysteres *en ce sens*, qu'elle ne peut les comprendre *parfaitement?* L'une & l'autre de ces explications est de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot mystere. Les mysteres de la religion sont des vérités que la raison humaine ne sauroit ni découvrir, ni comprendre, *même imparfaitement*, & qui sont *absolument & entiérement* au-dessus de sa portée. 3° Les mysteres sans doute *n'ont rien d'impossible en eux-mêmes*, mais *ils paroissent impossibles aux yeux de la raison*, & voilà ce qu'il étoit très-essentiel d'ajouter, sur-tout quand on a commencé par dire que les mysteres ne doivent point *heurter* la raison. Car rien ne *heurte* plus la raison que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui *heurte* la raison n'est pas pour cela contraire à la raison, & les mysteres sont dans ce cas.

celui qu'il a envoyé, JESUS-CHRIST, son fils, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la divinité,* (*a*) & qui nous a

(*a*) Il est très-fâcheux que les Ministres de Geneve, pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C., se contentent de rapporter un passage de l'écriture, sans expliquer quel sens précis ils donnent à ce passage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe, admettoient aussi les expressions de l'écriture relatives au Fils de Dieu, mais ils expliquoient ces expressions conformément à leur erreur. On sait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de celui des catholiques. Une seule lettre en faisoit la différence; le Fils, selon les Ariens, étoit *homoiousios* au Pere, c'est-à-dire *d'une substance SEMBLABLE*, & selon les catholiques il étoit *homoousios*, c'est-à-dire *consubstantiel* ou *de la MÊME substance*. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit *Dieu, égal* en tout à son pere, ils disoient d'ailleurs tout ce qu'on vouloit pour se rapprocher des catholiques. Cependant il est clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu, (deux points essentiels du christianisme) si on ne croit pas que J. C. est Dieu, consubstantiel & égal à son Pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu. Car si le Verbe n'est pas *égal* en tout à Dieu le Pere, le Verbe n'est pas Dieu; & le titre de Divinité qu'on lui donne ne seroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité; & si le Verbe n'est pas *consubstantiel* au Pere, & qu'il lui soit *égal*, il y a plusieurs Dieux. On ne sauroit donc trop inviter les Ministres de Geneve à s'expliquer sur cet article important de la religion avec une grande clarté, & sans la plus legere équivoque.

été donné pour sauveur, pour médiateur & pour juge, *afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere*. Par cette raison, le terme de *respect pour* JESUS-CHRIST *& pour l'écriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentiments à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entiere soumission d'esprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître, & le Saint-Esprit parlant dans les écritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible & si bornée, nous sommes fondés sur la *parole de* DIEU, seul capable de *nous rendre véritablement sages à salut par la foi en* JESUS-CHRIST : ce qui donne à notre religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace; en un mot, un tout autre caractere que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

Tels sont les sentiments unanimes de cette compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion, comme il convient à de fideles serviteurs de JESUS-CHRIST. Ce sont aussi les sentiments des Ministres de cette Eglise, qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'assurer que c'est le sentiment général de notre Eglise ; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée

les perſonnes de tout ordre de notre troupeau, ſur l'article du Dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

Après ces explications & ces aſſurances, nous ſommes bien diſpenſés, non-ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites; mais auſſi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. (*a*) Ce ne ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait

(*a*) Cette déclaration a quelque choſe de très-ſingulier, à la ſuite d'une profeſſion de foi auſſi inſuffiſante que celle-ci. Les Miniſtres de Geneve ne doivent pas craindre de rendre aux autres Egliſes un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance:

1° S'ils croient les peines de l'enfer *éternelles*, en ce ſens qu'elles n'auront jamais de fin?

2° Quels ſont les myſteres qu'ils admettent?

3° S'ils croient que JESUS-CHRIST eſt Dieu, égal en tout à ſon Pere, & ne faiſant avec lui qu'un ſeul & même Dieu?

Ils doivent ſe faire d'autant moins de peine de répondre à ces queſtions, qu'elles leur ſont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'article Geneve de l'Encyclopédie, & qui deſire d'ailleurs très-ſincerement d'être détrompé ſur l'idée que cet article lui a donné d'eux, & que la profeſſion de foi n'a pas ſuffiſamment détruite.

de notre religion eſt infidele, & que notre attachement pour la ſaine doctrine évangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Egliſes réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. TREMBLEY, *Secrétaire.*

LETTRE

A

M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.
LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LETTRE

A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, MONSIEUR, ſur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le ſuccès que vous deviez en attendre. En intéreſſant les Philoſophes par les vérités répandues dans votre Ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre ſtyle, vous avez encore ſû plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous euſſiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propoſe pas de répondre préciſément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous ſur ce qui en fait le ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes ; il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la votre, &

je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

Une autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence, c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproques; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé, car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux, d'attaquer les ſpectacles pris en eux-mêmes, de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la conſtitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir, de juſtifier enfin les Paſteurs de votre Egliſe ſur les ſentiments que je leur ai attribués en matiere de religion. Je ſuivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord ſur le premier, comme ſur celui qui intéreſſe le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me ſera poſſible: il

n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être auſſi heureux en écarts.

Le caractere de votre philoſophie, Monſieur, eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à revenir ſur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans doute) ce chef intrépide des réformateurs, qui, pour ſe défendre d'une héréſie, en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des ſciences & des arts eſt nuiſible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une ſociété policée, cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra français avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous*

ne pouvions en avoir ; & que si nous en avions une, ce seroit tant pis pour nous. Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, &, pour me servir de vos propres termes, comme un divertissement *plus barbare que les combats des Gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, *& le temps si précieux* ! Qui en doute, Monsieur ? Mais en même-temps la vie est si malheureuse, & le plaisir si rare ! Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délassements passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence ? Si les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour vous une distraction trop légere & un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entiérement à

nous. D'ailleurs le plaiſir ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par la nature de ce plaiſir même, qui, tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces : quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables, pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre ſpectateurs de la vie, d'acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au théâtre ; à travers les impreſſions agréables de la ſcene, j'apperçois de temps en temps malgré moi & avec une ſorte de chagrin, l'empreinte fâcheuſe de ſon origine, ſur-tout dans ces moments de repos où l'action ſuſpendue & refroidie, laiſſant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréſentation au lieu de la choſe, & l'acteur au lieu du perſonnage. Telle eſt, Monſieur, la triſte deſtinée de l'homme juſques dans les plaiſirs même ; moins il peut s'en paſſer, moins il les goûte ; & plus il y met de ſoins &

d'étude, moins leur impreſſion eſt ſenſible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jettons les yeux ſur ces maiſons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un ſéjour de délices, & où les rafinements d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche blazé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinements néceſſaires.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſements forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au-deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere; mais rendez-nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triſtes; ou ſouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous conſolions de notre mieux auſſi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtants, les peres plus juſtes, les enfants plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte au ſein de l'amitié,

de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-temps, vous le ſavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine philoſophie preſcrit aux hommes, & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous ſommes, pleins de paſſions & de foibleſſes, mécontents de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les déſirs. Que reſte-t-il à faire à la philoſophie, que de pallier à nos yeux par les diſtractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous conſume ? Peu de perſonnes ont, comme vous, Monſieur, la force de chercher leur bonheur dans la triſte & uniforme tranquillité de la ſolitude. Mais cette reſſource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au ſein du repos, & quelquefois du travail, ces moments de dégoût & d'ennui qui rendent néceſſaires les délaſſements ou les diſtractions ? La ſociété ſeroit d'ailleurs trop malheureuſe, ſi tous ceux qui peuvent ſe ſuffire ainſi que vous, s'en banniſſoient par un exil volontaire. Le ſage, en fuyant les hommes, c'eſt-à-dire, en évitant de s'y livrer; (car c'eſt la

ſeule maniere dont il doit les fuir,) leur eſt au moins redevable de ſes inſtructions & de ſon exemple ; c'eſt au milieu de ſes ſemblables que l'Être ſuprême lui a marqué ſon ſéjour, & il n'eſt pas plus permis aux Philoſophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaiſirs du théâtre. Vous avez laiſſé avec raiſon aux déclamateurs de la chaire cet argument ſi rebattu contre les ſpectacles, qu'ils ſont contraires à l'eſprit du chriſtianiſme, qui nous oblige de nous mortifier ſans ceſſe. On s'interdiroit ſur ce principe les délaſſements que la religion condamne le moins. Les Solitaires auſteres de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raiſon grands adverſaires de la comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les ſpectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfants qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce ſont des leçons utiles, déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non-ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfants adultes ; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour

rire ou pour pleurer, devînt pour eux, preſque ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le théâtre incapable ; vous lui attribuez même un effet abſolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous que les écrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond ; mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet ? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout écrivain ; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages ; l'indifférence ſe tait, & ne fait point tant de bruit ; les injures même, dites à une nation, ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en

tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monsieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être estimé; j'ajoute pour être estimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrete & importune nous crie, que ce qui est beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le suffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre, est un amour-propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après-coup. Mais quel que soit le but d'un écrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe guere au public; ce n'est point-là ce qui regle son jugement, c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes pieces de théatre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples; la tragédie nous

offre

offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie, les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvements qu'elles excitent en nous, les ſentiments dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au ſpectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le ſpectacle eſt, au contraire, celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au théâtre. Mais quand les plaiſirs de la ſcene nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne? Combien de moments dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins; & vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres, que pour y penſer toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la poëtique des anciens, que le théâtre purge les paſſions

en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires; j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si, avec quelques Philosophes, on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

» Voilà, objectez-vous, un remede bien » foible, & cherché bien loin: l'homme est » naturellement bon; l'amour de la vertu, » quoi qu'en disent les Philosophes, est inné » dans nous; il n'y a personne, excepté les

» scélérats de profession, qui, avant d'entendre une tragédie, ne soit déjà persuadé des » vérités dont elle va nous instruire; & à l'égard des hommes plongés dans le crime, » ces vérités sont bien inutiles à leur faire entendre, & leur cœur n'a point d'oreilles. « L'homme est naturellement bon, je le veux; cette question demanderoit un trop long examen; mais vous conviendrez du moins que la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra consulter sa raison, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu; & c'est en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfants à la mammelle aient aucune notion du juste & de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions qui étouffent sa voix, emprunte le secours du théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la morale est, comme la médecine, beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentiments honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentiments les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mouvements que le théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvements ſemble ne durer que le temps de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas moins réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvements ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous; c'eſt un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir, pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le théâtre; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage? Il eſt bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces livres? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux, combien ils ſont de converſions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par ſiecle, encore faut-il que le ſiecle ſoit bon; ſur cette réponſe, leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre?

» Belle comparaiſon, direz-vous! je veux » que nos prédicateurs & nos moraliſtes » n'aient pas des ſuccès brillants; au moins » ne font-ils pas grand mal, ſi ce n'eſt peut- » être celui d'ennuyer quelquefois; mais » c'eſt préciſément parce que les Auteurs de » théâtre nous ennuient moins, qu'ils nous » nuiſent davantage. Quelle morale que « celle qui préſente ſi ſouvent aux yeux des » ſpectateurs des monſtres impunis, & des » crimes heureux? Un Atrée qui s'applaudit » des horreurs qu'il a exercées contre ſon » frere; un Neron qui empoiſonne Britan- » nicus pour régner en paix; une Médée qui » égorge ſes enfants, & qui part en inſultant » au déſeſpoir de leur pere; un Mahomet » qui ſéduit & qui entraîne tout un peuple, » victime & inſtrument de ſes fureurs! » Quel affreux ſpectacle à montrer aux hom- » mes, que des ſcélérats triomphants! « Pourquoi non, Monſieur, ſi on leur rend ces ſcélérats odieux dans leur triomphe même? Peut-on mieux nous inſtruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les ſuccès du crime, & en nous faiſant envier de l'autre le ſort de la vertu malheureuſe? Ce n'eſt pas dans la proſpérité ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à l'aimer, c'eſt dans l'abjection & dans l'infortune. Or, ſur cet effet du théâtre, j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage; interrogez les ſpectateurs l'un après l'autre au ſortir de ces tragédies, que vous croyez une

école de vice & de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thieſte, de Zopire ou de Mahomet ; héſiteront-ils ſur la réponſe? Et comment héſiteroient-ils? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres ceux qui l'inſpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Seïde égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere? Vous voudriez, Monſieur, bannir cette tragédie de notre théâtre? Plut à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cens ans! L'eſprit philoſophique qui l'a dictée, ſeroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation françaiſe, d'ailleurs ſi paiſible & ſi douce, les horreurs & les atrocités religieuſes auxquelles elle s'eſt livrée. Si cette tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux ſages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zele d'une fauſſe religion, & non les malheurs encore plus déplorables où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroiſſent ſi dangereuſes. Il n'en eſt, ce me ſemble, aucune qui ne laiſſe dans notre ame, après la repréſentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans

Œdipe un prince fort à plaindre ſans doute, mais toujours coupable, puiſqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver ſa deſtinée; dans Phedre, une femme que la violence de ſa paſſion peut rendre malheureuſe, mais non pas excuſable, puiſqu'elle travaille à perdre un prince vertueux dont elle n'a pu ſe faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talents peut faire au genre humain; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enſeigneroient directement aucune vérité morale, ſeroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuſes? Il ſuffiroit, pour les juſtifier de ce reproche, de faire attention aux ſentiments louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phedre, l'attendriſſement ſur nos ſemblables; Atrée & Médée, le frémiſſement & l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être inſtruits que pour être remués, quel ſeroit en cela notre crime & le leur? Elles ſeroient pour les honnêtes gens, s'il eſt permis d'employer cette comparaiſon, ce que les ſupplices ſont pour le peuple, un ſpectacle où ils aſſiſteroient par le ſeul beſoin que tous les hommes ont d'être émus. C'eſt en effet ce beſoin, & non pas, comme on le croit communément, un ſentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au

contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jusqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & grossieres, des secousses fortes pour les ébranler. La tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits? Si, dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas: quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'histoire elle-même qu'il accuse, & il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le spectacle de la vérité, ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laisser jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare:

Tonnez, Dieux impuiſſants, frappez, je ſuis vengé.

Cette ſituation vraiment théâtrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouements qu'on puiſſe imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte, & non du genre : vous trouverez des hiſtoriens même qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'hiſtoire? Rappellez-vous, Monſieur, un de nos chefs-d'œuvres en ce genre, la conjuration de Veniſe de l'Abbé de Saint-Réal, & l'eſpece d'intérêt qu'il nous inſpire (ſans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige preſque après cette lecture, de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on ſe reproche ce ſentiment, mais il nous ſaiſit malgré nous, & ce n'eſt que par réflexion qu'on prend part au ſalut de Veniſe. Je vous avouerai à cette occaſion (contre l'opinion aſſez généralement établie) que le ſujet de *Veniſe ſauvée* me paroît bien plus propre au théâtre, que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des perſonnages: des malheureux qui conſpirent pour ſe rendre libres, ſont moins odieux que des Séna-

teurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du théâtre français ; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale, que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes, un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la société ? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien & un mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette passion dans les hommes ; il ne paroît pas d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, & auxquelles toute l'austérité de votre philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut, & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir ; que l'impression du sentiment reste, & que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre l'exemple

même que vous apportez de la tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq actes avec ces ſeuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars;* & où ce grand Poëte a ſu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout ſpectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere le ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce ſpectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchants de ce prince à ſes ſujets, ne le ren-

droient que plus mépriſable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui, pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque choſe au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eſt le ſpectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du prince : rien n'eſt plus propre à conſoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui ſouffrent ; & l'homme vertueux ſuſpend le cours de ſes larmes en eſſuyant celles des autres. Cette tragédie, Monſieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'eſt de nous rendre plus grands à nos propres yeux, en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puiſſante & la plus douce de toutes les paſſions, que pour nous apprendre à la vaincre en la faiſant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus preſſants & plus chers. Ainſi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreſſe de notre ame, & par le courage qu'elle nous inſpire pour réprimer ce ſentiment dans ſes effets, en conſervant le ſentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour ſur nos théâtres étoient dangereuſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remedes même ſerviroient de poiſon ; auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous

êtes, que les repréſentations théâtrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos théâtres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos tragédies; pour moi, il m'y paroît preſque auſſi rare que dans le monde. La plupart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, ſi on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione? Phedre eſt peut-être le ſeul ouvrage de ce grand homme, où l'amour ſoit vraiment terrible & tragique; encore y eſt-il défiguré par l'intrigue obſcure d'Hippolyte & d'Aricie. Arnauld l'avoit bien ſenti, quand il diſoit à Racine: *pourquoi cet Hippolyte aime-t-il?* Le reproche étoit moins d'un caſuiſte que d'un homme de goût; on ſait la réponſe que Racine lui fit: *eh, Monſieur, ſans cela,*

qu'auroient dit les petits-maîtres? Ainſi c'eſt à la frivolité de la nation que Racine a ſacrifié la perfection de ſa piece. L'amour dans Corneille eſt encore plus languiſſant & plus déplacé : ſon génie ſemble s'être épuiſé dans le Cid à peindre cette paſſion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a preſque aucune de ſes autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout, ou à nous rendre tout inſupportable, à nous faire jouir de notre exiſtence, ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Partout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégradé par le ſecond. Le ſeul caractere qui lui convienne dans la tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens? & ne pouvons-nous pas trouver, à leur exemple, une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le théâtre : les malheurs de l'ambition, le ſpectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuper-

ſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françaiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéreſſer à la mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope ?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaiſes mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfants qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois duppés par des frippons de cour. Mais je vous prie de conſidérer un moment ſous quel point de vue tous ces vices nous ſont repréſentés ſur le théâtre. Eſt-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'eſt point de ſpectateur qui s'y méprenne ; c'eſt pour nous ouvrir les yeux ſur la ſource de ces vices, pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui, en eux-mêmes, ne bleſſent point l'honnêteté) une des cauſes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *Georges Dandin?* Que le déreglement des femmes eſt la ſuite ordinaire des mariages mal aſſortis, où la vanité a préſidé ; dans le *Bourgeois-Gentilhomme ?* Qu'un bourgeois qui veut ſortir de ſon état, avoir une femme de la cour pour maîtreſſe & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtreſſe qu'une femme perdue, & pour ami qu'un

honnête voleur ; dans les scenes *d'Harpagon* & de son fils ? Que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfants ; enfin dans toutes, cette vérité si utile, *que les ridicules de la société y sont une source de désordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchants à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être, puisque l'objet naturel de la comédie est la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puissant, & non la correction de nos vices, qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers ; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentiments qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable, & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui, pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une ſatyre cruelle de la vertu, le *Miſanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique; ſi néanmoins le *Tartufe* ne lui eſt pas encore ſupérieur, ſoit par la vivacité de l'action, ſoit par les ſituations théâtrales, ſoit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſais, Monſieur, ce que vous penſez de cette derniere piece; elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut ſe défendre pour l'eſpece d'hommes ſi odieuſe que Moliere y a joués & démaſqués. Mais je viens au Miſanthrope. Moliere, ſelon vous, a eu deſſein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me ſemble que le ſujet & les détails de la piece, que le ſentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre que l'eſprit & la vertu ne ſuffiſent pas pour la ſociété, ſi nous ne ſavons compatir aux foibleſſes de nos ſemblables, & ſupporter leurs vices même; que les hommes ſont encore plus bornés que méchants, & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſanthrope divertiſſe les ſpectateurs, il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'eſt perſonne au contraire qui ne l'eſtime, qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blamer

dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes, & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scene, sur la nécessité de s'accommoder au travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable, sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte, à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, & se borner alors à des

diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ſes amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte qui ſe pique de vérité dans les choſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſanthrope ſur la complaiſance de Philinte, n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée; & la ſituation des perſonnes eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceſte, & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monſieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette ſcene du ſonnet, le Miſanthrope eſt preſque un Philinte, & ſes *je ne dis pas cela*, répétés avant que de déclarer franchement ſon avis, vous paroiſſent hors de ſon caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Le Miſanthrope de Moliere n'eſt pas un homme groſſier, mais un homme vrai; ſes *je ne dis pas cela*, ſur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font ſuffiſamment entendre qu'il trouve le ſonnet déteſtable; ce n'eſt que quand Oronte le preſſe & le pouſſe à bout, qu'il doit lever le maſque & lui rompre en

viſiere. Rien n'eſt, ce me ſemble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette ſcene ; & je dois rendre cette juſtice à nos ſpectateurs modernes, qu'il en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut-être de quelques années à ſon ſiecle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance ; notre parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du Médecin malgré lui pour aller au Miſanthrope. Mais je crois en même-temps avec vous, que d'autres chefs-d'œuvres du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès ; notre changement de goût en eſt la cauſe ; nous voulons dans la tragédie plus d'action, & dans la comédie plus de fineſſe. La raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, que les ſujets communs ſont preſqu'entiérement épuiſés ſur les deux théâtres ; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéreſſer à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire ſentir des ridicules moins apparents.

Le zele dont vous êtes animé contre la comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on ſe propoſe de faire couler nos larmes par des ſituations intéreſſantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de

vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au ſermon.* Ce diſcours me ſurprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous ſont inutiles, parce qu'on n'y met ſur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de reſſembler; & vous blâmez à préſent les pieces où l'on n'expoſe à nos yeux que nos citoyens & nos ſemblables; ce n'eſt plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme inſipide & ennuyeux, que vous attaquez ce genre. Dites, Monſieur, ſi vous le voulez, qu'il eſt le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me ſemble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y eſt plus propre; & s'il m'eſt permis de juger de l'impreſſion des autres par la mienne, j'avoue que je ſuis encore plus touché des ſcenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les princes & les grands ſont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainſi dire, les infortunes des Rois qu'en perſpective, & dans le temps même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire, pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la grandeur ſuprême, & comme les dégrés par leſquels la nature rapproche les princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir; ils ſont l'image

fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mêlange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant ; deux ſentiments ſi tranchants & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le théâtre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire ? *Les hommes ſont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis ; *& les femmes* ? lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre ; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des ſpectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous

déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon vous, nous y attirent; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens & les femmes. Votre philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'écriture, *& manus ejus contrà omnes.* Selon vous, l'habitude où ſont les comédiens de revêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſaurois croire que ce reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès, ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de théâtre, bien plus obligés encore que les comédiens, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcene. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſements plus flatteurs que ceux du théâtre? C'eſt-là où l'amour-propre ne peut ſe faire illuſion ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un acteur accueilli & déſiré du public, le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez, (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; & qu'ainsi, en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquents & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais chez eux la comédie étoit jouée par des esclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité; qu'on accorde des distinctions aux comédiennes sages,

ges, & ce ſera, j'oſe le prédire, l'ordre de l'Etat le plus ſévere dans ſes mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur ſait aucun gré de ſe priver d'amants, & que de l'autre il eſt permis aux femmes du monde d'en avoir, ſans en être moins conſidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur conſolation dans des plaiſirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins, Monſieur, plus juſte ou plus conſéquent que le public; votre ſortie ſur nos actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne ſais ſi vous êtes du petit nombre des ſages qu'elles ont ſu quelquefois rendre malheureux ; & ſi par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur reſtituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente cenſure vous faſſe parmi elles beaucoup d'ennemies ; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conſervé pour elles, peut-être même quelque choſe de plus vif ; ce mêlange de ſévérité & de foibleſſe, (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aiſément obtenir grace ; elles ſentiront du moins, & elles vous en ſauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contr'elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philoſophique. Mais comment allier cette indifférence avec le ſentiment ſi ſéduiſant qu'elles inſpirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles

ſans intérêt ? Eſſayons néanmoins, pour les apprécier avec juſtice, ſans adulation comme ſans humeur, d'oublier en ce moment combien leur ſociété eſt aimable & dangereuſe; reliſons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être auſteres & graves.

Je n'examinerai point, Monſieur, ſi vous avez raiſon de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuſe*, comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain ſeroit bien à plaindre, ſi l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet auſſi rare que vous le dites. Mais ſi par malheur vous aviez raiſon, quelle en ſeroit la triſte cauſe ? L'eſclavage & l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur eſprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles; comme ſi elles n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre : éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jar-

dins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réuſſiroient mieux que nous, ſur-tout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne ſavent ni décrire, ni ſentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les lettres d'Héloïſe, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la nature ſeule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre ſiecle, & que les femmes, devenues, à notre exemple, plus coquettes que paſſionnées, ſauront bientôt aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal; mais ſera-ce la faute de la nature? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que

la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir ? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traitez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérants déſarment ; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en concluez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble au contraire que, les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue ; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſants ; nous ceſſerons

de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre les deux ſexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié; ſentiment qui, dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que, pour notre malheur, nous avons ſu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la ſociété pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talents ſont propres à nous diſtraire de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines: pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre humain, deſtinée à partager avec nous le malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter? Philoſophes, que la nature a répandus ſur la ſurface de la terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oſer les premiers ſecouer le joug d'un barbare uſage, en donnant à leurs filles la même éducation

qu'à leurs autres enfants. Qu'elles aprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curiosité vaine, & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à celles qui la tiennent de vous, & que la nature a destinées à vous survivre & à souffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privées? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talents, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques moments, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, & savent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu

susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraine? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentiments étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissants sur nous que les sentiments naturels; la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amants malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point, en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions; la réflexion peut réprimer les désirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en

ſera le premier chapitre. Mais en paroiſſant moins prévenu que vous pour la modeſtie de leur ſexe, je ſerai plus favorable à leur converſation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, ſoit de les deſtiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monſieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaiſir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt ſecret qui nous ſéduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop longtemps hors de mon ſujet. En voilà donc aſſez, & peut-être trop, ſur la partie de votre lettre qui concerne les ſpectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute eſpece dont vous les rendez reſponſables. Rien ne pourra plus leur nuire, ſi votre écrit n'y réuſſit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de ſubtilité que vous. Il eſt vrai que la ſupériorité de vos talents ne doit pas ſeule en avoir l'honneur. La plupart de nos orateurs chrétiens, en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoiſſent pas; vous avez au contraire étudié, analyſé, compoſé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poiſon dangereux dont vous cherchez à nous préſerver; & vous décriez nos pieces de théâ-

tre avec l'avantage non-ſeulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroiſſez avoir ſentie en oſant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les ſpectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps ; & c'eſt apparemment pour ſes habitants pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traité comme des animaux expirants, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin ; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux ſpectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous appor-

tez contre l'établiſſement d'un théâtre de comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, eſt celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgents envers nous-mêmes, nous regardons les ſpectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir ; pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours pendant trois heures ſe ſoulager au théâtre du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs ; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regardent, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un déſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſements que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſements, quoiqu'en ſimple projet, alarment déjà vos graves Miniſtres ; qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la comédie ; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à

juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelqu'avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une deſcription charmante; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans un ſeul coin de l'univers, des peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne prétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſements qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſements ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état préſent de cette République eſt-il ſuſceptible de l'application de ces regles? Je veux

croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est refugié dans les rochers voisins de Geneve, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis pour pouvoir entendre Brutus & Rome sauvée, sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un théâtre à Geneve, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville même de Geneve un spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Geneve est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulents de cette ville, qui désireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux

m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hazardé la proposition qui vous alarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose; ainsi, d'un côté, le travail ne seroit point ralenti, de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuse, & par conséquent moins à charge à la ville; on donneroit l'hiver seul à la comédie, l'été aux plaisirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix séveres aux alarmes de vos Ministres sur la conduite des comédiens, dans un Etat aussi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties, où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne sera guere intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, & qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement

d'un théâtre, pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes, qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'état*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir représenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens, & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture; le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le temps de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différents états; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & mépriſé de quelques sociétés particulieres.

Au reste, vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que depuis deux ans une troupe de comédiens s'est établie aux portes de Geneve, & que Geneve & les comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente, & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article, dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarrassent guere, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel, par cette raison, je m'arrêterai encore moins. Ce sont les sentiments que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser ; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, sur-tout si ce soupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complette. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentiments, (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques*, où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*enfer*, enfin, d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentiments sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter, ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laisser à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *sociniens*, il faudroit qu'ils

le devinſſent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur philoſophie. Ce mot de *ſociniens* ne doit pas vous effrayer; mon deſſein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juſte éloge, mais d'expoſer par un ſeul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui ſera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur profeſſion de foi, je me borne à vous y renvoyer, & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être auſſi ſatisfait que vous le paroiſſez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de ſatyre contre vos Miniſtres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenſer; en matiere de profeſſion de foi, il eſt permis à un catholique de ſe montrer difficile, ſans que des chrétiens d'une communion contraire puiſſent légitimement en être bleſſés. L'Egliſe romaine a un langage conſacré ſur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Paſteurs diront qu'ils ne reconnoiſſent pas l'Egliſe romaine pour leur juge; mais ils ſouffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ſerons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai ſans les offenſer. Ce qui m'étonne, Monſieur, c'eſt que des hommes qui ſe donnent pour zélés défenſeurs des

vérités de la religion *catholique*, qui voient ſouvent l'impiété & le ſcandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui ſe piquent ſur ces matieres d'entendre fineſſe, & de n'entendre point raiſon, & qui ont *lu* cette profeſſion de foi de Geneve, en aient été auſſi ſatisfaits que vous, juſqu'à ſe croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agiſſoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion ſuſpectes, tout leur a été bon dans ce deſſein, & ce n'étoit pas aux Miniſtres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais ſi les Eccléſiaſtiques Genevois, que vous avez voulu juſtifier ſur leur croyance, ſeront beaucoup plus contents de vous qu'ils l'ont été de moi, & ſi votre molleſſe à les défendre leur plaira plus que ma franchiſe. Vous ſemblez m'accuſer preſque uniquement d'*imprudence* à leur égard; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez d'ailleurs aſſez d'indifférence ſur ce ſocinianiſme dont ils craignent tant d'être ſoupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cauſe les ſatisfaſſe. Je n'en ſerois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgents ſur la tolérance que vous profeſſez avec courage & ſans détour. Eſt-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus

de la philoſophie dans les eſprits même qui en paroiſſoient les moins ſuſceptibles? Mon article Geneve n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre; nos Prêtres m'ont preſque fait un crime des ſentiments hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injuſtices; heureux quand il n'en eſſuie point de plus graves.

Je ſuis avec tout le reſpect que méritent votre vertu & vos talents, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
D'ALEMBERT.

P. A. LAVAL

COMÉDIEN,

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. D'ALEMBERT, qui, dans le VIII. Volume de l'Encyclopédie, Article GENEVE, prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette Ville y feroit réunir la sagesse de Lacédémone à la politesse d'Athenes.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.

AU LECTEUR.

QUAND on parle raison & qu'on dit la vérité, on est persuadé d'être favorablement accueilli. En douter c'est faire injure au public. Aussi ne me mettrai-je point humblement à genoux dans une préface pour réclamer l'indulgence du Lecteur. Le fond de mes raisonnements est vrai, juste & solide; en voilà assez pour mériter son approbation. Ai-je eu l'art d'y joindre la délicatesse & l'agrément du style? Ce n'est pas à moi à en juger. Si mon Livre ennuie, j'aurai beau prier qu'on le lise, on n'en fera rien; s'il plaît, à quoi bon affecter une inutile modestie? Dois-je cependant refuser à l'amour-propre un tribut qui lui est dû, & qu'on lui prodigue quelquefois avec d'autant plus de fatuité, qu'on paroît déterminé à ne le lui point accorder? Je hais la dissimulation, & je pense tout haut. C'est donc pour moi-même que je préviens du peu de temps que j'ai mis à composer ce petit Volume. Pourquoi, me dira-t-on, vous être si fort précipité? Le public ne vaut-il pas bien la peine que vous limiez ce que vous osez lui présenter? Qui en doute? Et qui doit connoître mieux qu'un comédien tout le respect qu'on doit à ce public? Si je n'ai pas mis la dernière main à mon ouvrage, ce n'est ni par négligence, ni par caprice, ni par défaut de respect: il falloit arrêter promptement le poi-

son dont j'appercevois les symptomes. Il eût été bien plus flatteur pour moi de présenter l'antidote sous une forme agréable. J'ai sacrifié mon intérêt personnel à celui de tous mes camarades. Dix-sept jours m'ont suffi pour composer mon manuscrit, & pendant cet intervalle je n'ai pas laissé de remplir mes devoirs.

Je n'ai point entrepris de réfuter M. Rousseau en matiere de religion ; j'ai peut-être assez d'étude de théologie pour avoir pu hazarder la dispute. Si je ne l'ai pas osé, c'est moins par la crainte de succomber sous la force de ses argumens, que par vénération pour ce qui en fait le sujet. Il n'auroit pas fallu d'ailleurs être fort savant pour le terrasser à cet égard. J'aurois eu pour moi la vérité. Que le mensonge est foible devant elle ! J'ai donc appréhendé de mêler des dissertations de dogme à l'examen des pieces de théâtre : je crois avoir eu raison.

Au surplus, quand je dis qu'il m'eût été facile de convaincre mon Adversaire ; qu'il raisonne plus mal sur la théologie, ou du moins plus dangereusement qu'il ne fait sur la comédie, je ne prétends point parler de controverse, ni attaquer les religions adoptées. Ce n'est point mon affaire. Content de la mienne, je ne déclame contre celle de personne ; mais je dis qu'il n'auroit pas été fort difficile de s'élever avec avantage contre un homme qui sappe les fondements de toute espece de religion chrétienne, en abolissant la foi.

Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison ; & comment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement contraire à celui qu'il a reçu de lui ?

Si l'on ne voit pas là-dedans l'anéantissement de la foi, & le principe de l'incrédulité dans le refus de l'intelligence que le Créateur fait à sa créature, c'est qu'on ne voudra pas le voir. Quelle conséquence faudroit-il tirer de-là ?

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément rejettent l'Eternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner ; que peuvent-ils faire autre chose ?

Ainsi chacun va être le maître des articles de foi les plus importants, en interprétant à sa guise les passages de l'Ecriture. Cette morale n'est pas plus admise à Geneve qu'à Paris, & tout bon Protestant, comme tout bon Catholique, ne se permettra jamais des sentiments si contraires à la croyance qu'on doit aux mystères de foi, qu'ils paroissent incompatibles avec les lumières de notre foible raison. Le Calviniste & le Romain sont persuadés qu'ils doivent adorer un Dieu en trois personnes ; ils ne comprennent pourtant ni l'un ni l'autre, comment trois ne font qu'un.

Mais je tombe dans l'inconvenient que je voulois éviter, je m'en repens, & je me tais.

P. A. LAVAL

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

FAUT-IL avoir autant d'esprit que vous, Monsieur, pour répondre à l'ouvrage que vous venez de donner au public avec la noble & généreuse intention de dénigrer des gens qui ne vous ont fait aucun mal ? Non sans doute : il suffit, je crois, de l'avoir bon. Sous le masque spécieux du patriotisme, vous vous croyez en droit d'exhaler une bile odieuse ; & pour prouver que l'établissement de la comédie à Geneve y seroit nuisible, vous taxez tous les acteurs d'être insolents, vicieux, fourbes & frippons. Voilà le précis de votre livre. Avouez de bonne foi que si vous aviez pu, par votre seule accusation, inspirer vos sentiments d'aigreur à tout le monde, vous vous seriez dis-

penſé de travailler à prouver que la comédie ne peut abſolument pas être une école de bonnes mœurs. Il a fallu envelopper la calomnie ; & pour lui donner plus de cours, vous vous êtes aviſé d'accumuler des principes faux, dont vous avez tiré de frivoles conſéquences. Vous les avez expoſés avec tout l'art & toute l'élégance dont votre plume eſt capable. Vous en avez enfin compoſé un Volume de 264 pages, qui pourroit bien faire rejaillir ſur ſon Auteur un vernis de méchanceté, en échange de celui dont il a fait uſage pour flétrir des gens à talents qu'un préjugé déjà trop barbare autoriſe le menu peuple à mépriſer.

Ne penſez pas, Monſieur, que je veuille devenir l'apologiſte de la comédie & des comédiens : je pourrois peut-être avec raiſon l'être de l'une, je ne veux pas l'être des autres. Dépouillé de toute eſpece de prévention à cet égard, je ſens le vuide du ſpectacle, comme j'en connois l'utilité. Je ſuis également impartial ſur la profeſſion du comédien ; mais loin de la regarder comme infamante, je ſoutiens & je prouverai qu'elle eſt honnête, utile, néceſſaire même, & que ce ne peuvent être que les mauvaiſes mœurs du comédien qui la déshonorent. Ce déshonneur lui eſt commun avec toutes les autres, que les hommes, de quelqu'eſpece de condition qu'ils ſoient, pourront rendre mépriſables quand ils ſe feront mépriſer eux-mêmes.

L'état

L'état de comédien n'auroit aſſurément rien de flétriſſant ſi tous ceux qui l'ont embraſſé dans ſon principe, s'étoient comportés comme beaucoup d'acteurs de nos jours. Il n'eſt donc pas infame par lui-même, & tous ceux qui l'exercent ne ſont pas tels que vous les dépeignez. Tâchons de vous démontrer cette vérité. Si je ne ſuis pas auſſi correct & auſſi fleuri que vous dans mon ſtyle, je ſerai plus juſte & plus vrai. On n'y rencontrera point d'ailleurs tant de ſel, parce que je n'ai point de méchancetés à dire.

Avant d'entrer dans le détail de toutes les raiſons bonnes ou mauvaiſes que vous employez à noircir les comédiens, remontons à l'origine des ſpectacles. Les Grecs, réputés pour les plus ſages d'entre les hommes, ſont les premiers inventeurs de la tragédie & de la comédie. Leurs acteurs étoient leurs Prêtres. Pour encourager les ſpectateurs à la vertu, ils ne trouvoient rien de plus frappant que de faire revivre ſur la ſcene les héros dont on célébroit la valeur & les actions glorieuſes. Vouloient-ils inſpirer l'horreur du crime? Ils parloient tout à la fois aux yeux & aux oreilles, & s'exprimoient bien plus éloquemment, en repréſentant un tyran occupé à conſommer ſes forfaits, que s'ils s'étoient contentés d'un ſimple récit de déclamateur. Voilà l'origine de la tragédie, qui n'avoit aſſurément rien que de louable dans ſon invention, & conſéquemment ſes acteurs, loin d'être mépriſables & mépriſés,

étoient au contraire honorés avec beaucoup de distinction. Ils le seroient encore aujourd'hui, si la succession des temps, qui peut avilir & dégrader les meilleures choses, n'eût fait changer de face à cette profession.

L'avidité du gain & la curiosité du peuple persuaderent peu-à-peu à des gens sans ressource qu'ils pourroient aisément faire le métier d'acteur. Ils se rassemblerent dans les places publiques, & là, élevés sur deux tréteaux, ils furent, à l'égard des véritables comédiens, ce que sont à peu près vis-à-vis de nos Prêtres ces misérables vendeurs d'images, qui, avec une apparence de dévotion, s'érigent en prédicateurs, & rassemblent le menu peuple qui paie leurs sermons par l'achat d'un S. Suaire ou d'un cantique de S. Hubert.

La licence, la mauvaise foi & la crapule de ces misérables baladins, les rendirent bientôt l'objet de la haine & du dédain public. L'ignorance leur donna le nom de comédiens, parce qu'ils parurent dans un temps & dans des pays où ceux qui auroient pu mériter ce titre comme successeurs & émulateurs de ceux que la Grece avoit honorés, ne se rencontroient plus. (*a*) Cette espece de vermine se répandant insensiblement par-

(a) *Ce n'est que sous le regne de Louis XIII. que le théâtre prit une forme honnête en France, voilà l'époque des vrais comédiens dans ce Royaume. Ce ne sont point eux qui ont attiré les foudres de l'Eglise.*

tout, inſpira tant d'horreur que l'opprobre en rejaillit encore aujourd'hui ſur des gens dont l'état eſt auſſi éloigné de cette infamie que nos Eccléſiaſtiques le ſont des prédicateurs du Pont-Neuf. Cette comparaiſon eſt ſans doute beaucoup trop foible encore, puiſque ces vendeurs de fauſſes reliques diſent du moins de bonnes choſes, au lieu que ces indignes farceurs ſe faiſoient une étude d'exciter les ris de la vile populace, par des ordures, & ſouvent des impiétés. Voilà contre qui les Magiſtrats & les Prêtres ont été en droit de ſévir ; l'abus du nom de comédien, chez les anciens comme chez nous, eſt donc ſans contredit l'origine de toutes les indignités dont mille honnêtes gens ſont depuis long-temps les victimes.

Il n'eſt pas aiſé, Monſieur, de faire tomber un préjugé qu'une longue ſuite d'années a ſi fort enraciné contre ce nom, & que la diſcipline de l'Egliſe autoriſe dans divers pays ; mais il eſt certain que ſi la comédie & les comédiens avoient toujours été tels qu'ils ont été dans leur origine chez les Grecs, & qu'ils ſont aujourd'hui, ils n'éprouveroient point en France les rigueurs des cenſures eccléſiaſtiques, & le peuple penſeroit auſſi avantageuſement ſur leur compte que les gens éclairés. Que n'eſt-il auſſi facile de deſſiller ſur cet article les yeux du groſſier public, & de concilier les intérêts qui obligent différentes puiſſances à ne point rétracter les cenſures qu'elles ont porté contre la comédie,

qu'il eſt aiſé aux acteurs d'aujourd'hui de prouver que, ſi d'autres qu'eux n'avoient point porté le nom de comédien, ils jouiroient des prérogatives que les talents doivent mériter aux hommes ! (*a*)

Avant de fournir la preuve de ce que j'avance, examinons ſucceſſivement toutes les raiſons que vous employez pour forcer vos Lecteurs à partager vos ſentiments de mépris & d'indignation contre les ſpectacles.

» Demander, *dites-vous*, ſi les ſpectacles » ſont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'eſt » faire une queſtion trop vague, c'eſt exa- » miner un rapport avant que d'avoir fixé » les termes. Les ſpectacles ſont faits pour » le peuple, & ce n'eſt que par leurs effets » ſur lui, qu'on peut déterminer leurs qua- » lités abſolues. «

Pourquoi, Monſieur, trouvez-vous qu'on ne peut répondre ſi les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes ? Eſt-ce par la crainte d'avouer qu'ils peuvent être bons que vous ne voulez décider de leur valeur que par l'impreſſion qu'ils font ſur les ſpectateurs ? Il s'agit, dans votre premiere propoſition, de décider s'ils ſont bons en eux-

(*a*) Chez nos dévots aveux le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pélerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété.

mêmes. Je ne vois pas qu'il ſoit impoſſible de déterminer leur mérite intrinſeque avant d'avoir fixé leurs effets. Je dis donc que les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes, ſuivant ce qu'ils ſont par leur propre nature. Un combat de gladiateurs qui s'égorgent, eſt un mauvais ſpectacle en lui-même, parce que l'homicide eſt un crime. Une courſe, une joûte, un carrouſel, eſt un bon ſpectacle en lui-même, parce que l'adreſſe eſt une bonne qualité. La bonté de leur nature ne dépend donc pas de leurs effets, mais au contraire leurs effets dépendent de la bonté de leur nature. Ce n'eſt donc point faire une queſtion trop vague que de demander ſi les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes. Parmi ceux qui ſont aujourd'hui l'ornement de la ſcene, choiſiſſez ceux où la vertu triomphe, où le vice eſt puni, où le ridicule eſt tourné en dériſion, vous aurez un ſpectacle bon en lui-même, & bon dans ſes effets.

» C'eſt néceſſairement, *ſuivant vous*, le » plaiſir que les ſpectacles donnent qui dé» termine leur eſpece, & non leur utilité.... » Pourvu que le peuple s'amuſe, cet objet » eſt aſſez rempli. «

J'en conviendrai avec vous, lorſque je ſerai affecté comme vous, lorſque je ne voudrai enviſager les choſes que du côté déſavantageux; mais lorſque je voudrai les peſer au poids de l'équité, je dirai que la deviſe du ſpectacle doit être, & eſt effectivement, *utile dulci.*

» Un ſpectacle, *ſelon vous*, ne peut être » utile au peuple, parce que pour lui plaire » il faut favoriſer ſes penchants, au lieu qu'il » faudroit les modérer. «

Je ne ſuis pas bien perſuadé qu'il faille abſolument favoriſer le penchant du peuple, pour accréditer le ſpectacle : je ne conſeillerois pas à un Auteur de fronder tout-à-coup, & ſans précaution, le goût d'une nation ; mais je voudrois que par dégrés il l'accoutumât à le rectifier.

Par exemple, Monſieur, il eſt certain que le théâtre de Londres eſt, pour ainſi dire, une boucherie. Penſez-vous qu'une bonne tragédie, où l'on ne verroit pas ruiſſeler le ſang ſur la ſcene, tomberoit tout-à-fait ? Nous avons des exemples du contraire. Mais en ſuppoſant qu'un ouvrage de la nature que celui que je propoſe, n'eût pas un ſuccès auſſi brillant qu'un autre qui ſeroit tout-à-fait ſanguinaire, il ſuffiroit que dans ſon principe cette tentative ne déplût pas. Petit à petit le goût changera, lorſqu'on en connoîtra la dépravation. Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, j'en conviens ; mais corrige-t-on les défauts des hommes avec autant de promptitude & de facilité qu'on les apperçoit ?

Ce que je dis, en citant l'Angleterre pour exemple, je le dis auſſi du théâtre français. L'amour eſt ordinairement le ſujet principal de nos pieces ; & l'on s'étoit perſuadé que ſans une intrigue qui roulat ſur cette paſſion,

un ouvrage théâtral n'auroit point de succès.

Le célebre Voltaire, à qui la Grece auroit dressé des autels, même de son vivant, nous a fait voir par ses tragédies de la mort de César & de Mérope, qu'on peut intéresser le spectateur français sans lui parler d'amour. On peut donc travailler utilement & agréablement, en modérant le penchant du peuple à qui l'on expose ses ouvrages.

» La scene, *comme vous le dites fort bien*, » est un tableau des passions humaines dont » l'original est dans tous les cœurs. Mais, » *ajoutez-vous*, si le peintre n'avoit soin de » flatter ces passions, les spectateurs seroient » bientôt rebutés, & ne voudroient plus se » voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-» mêmes. «

Appellez-vous flatter les passions que de fixer l'attention du spectateur en l'intéressant? Direz-vous que l'ambition & le fanatisme sont flattés dans la représentation de Mahomet, parce qu'Omar est le protocole de son faux prophete? Le vertueux Zopire ne jette-t-il pas un rayon de lumiere qui éclaire toute l'horreur de la conduite du conquérant? Pourquoi prétendez-vous encore » qu'il » n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien » sur la scene, *& qu'*un homme sans passions, » ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit » intéresser personne? «

Le même Zopire, dont je parle ici, est une preuve du contraire dans le tragique. Est-il un mortel plus vertueux, plus raison-

nable, & moins passionné que lui ? En est-il un plus intéressant ? Ariste du Méchant ne témoigne pas moins à votre désavantage dans le comique. Demandez au parterre de Paris si M. de la Noue, honnête homme comédien, a su l'intéresser dans ce rôle, qui n'est autre que la raison la plus saine & la plus épurée.

» Un Stoïcien, *à votre avis*, seroit un per-» sonnage insupportable dans la tragédie. « En savez-vous la raison, Monsieur ? C'est qu'un Stoïcien fait ordinairement état de ne s'intéresser pour personne ; ainsi l'on n'est pas porté à s'intéresser pour lui. A l'égard de la comédie, où vous dites qu'il feroit rire tout au plus, l'impression qu'il feroit dépendroit des ombres & des couleurs sous lesquelles l'Auteur le feroit paroître. Un Stoïcien, par exemple, qui, trahi par ses amis, & maltraité injustement, soutiendra sa disgrace, comme son esprit philosophique l'exige, excitera mon admiration & mes applaudissements. Je ne crois pas, au reste, qu'il soit fort difficile de faire de cet homme un personnage très-intéressant ; car enfin, moins il paroîtra être ému par ses malheurs, plus je le serai pour lui. Ce genre-là n'est point, dites-vous, propre à la comédie. Nos Auteurs modernes nous ont fait connoître que cette espece de spectacle pouvoit très-bien être rempli par des scenes nobles, touchantes, & qu'on pouvoit faire une bonne comédie sans provoquer les éclats de rire par des plaisanteries.

» Qu'on n'attribue pas, *dites-vous*, au » théâtre le pouvoir de changer des ſenti- » ments ni des mœurs qu'il ne peut que ſui- » vre & embellir. «

Permettez-moi de ne pas convenir de ce que vous dites, à moins que vous ne prétendiez que le théâtre ſuit & embellit les nobles ſentiments & les bonnes mœurs. Or, c'eſt ce que vous n'entendez ſûrement pas. Eſt-ce ſuivre & embellir les mœurs d'un conquérant qui ſe croit tout permis, que de lui repréſenter Chriſtierne, au cinquieme acte de Guſtave, enchaîné, puni & excitant l'indignation publique par les reproches dont l'accable ſon vertueux vainqueur? Il a vu cette tragédie, il l'a applaudie malgré ſon penchant à l'uſurpation. Il n'en a pas profité, il eſt vrai. Je voudrois qu'on la lui repréſentât aujourd'hui.

Il en eſt, Monſieur, de la ſcene comme de la peinture; on voit ſans peine, & même avec une eſpece de ſatisfaction, un ſerpent qu'un habile pinceau a, pour ainſi dire, vivifié; mais le talent du peintre, qui repréſente ce monſtre, ne le fait pas aimer. Tel qui achete la copie, ne s'apprivoiſeroit point avec l'original.

S'il eſt vrai, comme il n'en faut pas douter, qu'un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul, il n'eſt pas moins aſſûré qu'il dépend de lui de travailler avec ſuccès pour tout le monde, lorſqu'il apportera certains tempé-

raments dans la maniere dont il frondera le mauvais goût de son siecle. Moliere n'avoit pas eu tort de donner son Misanthrope; mais il auroit dû en faire pressentir la premiere représentation, & sa piece n'y seroit pas tombée. La preuve, c'est que par la suite elle a été vue avec le concours le plus général. Les meilleurs remedes n'operent que sur un tempérament préparé à en recevoir l'administration. Ce n'est donc pas la faute du théâtre, si certains ouvrages, quoique fort bons & fort utiles pour les mœurs, n'y sont pas bien reçus; c'est la faute des Auteurs, qui doivent amener avec circonspection les sujets qu'ils veulent traiter.

Le goût du théâtre n'est pas aujourd'hui le même qu'il étoit du temps de Moliere. Mais qui a operé ce changement? C'est le soin qu'on a apporté dans les spectacles, de n'exposer aux yeux du public que de bonnes pieces. Si Moliere & les autres Auteurs contemporains ou modernes, n'avoient orné la scene que de pasquinades comme autrefois, elles y seroient encore reçues; mais malgré le goût du peuple pour ces farces, on lui a fait voir du véritablement beau; il a changé petit à petit, & ce changement, bien loin de prouver, comme vous le prétendez, qu'il faut absolument suivre & embellir les mœurs ou le goût présent, rend le témoignage le plus convainquant, que le théâtre aide à le rectifier, puisque la premiere représentation du Misanthrope fut mal

reçue, & que depuis ce temps-là cette piece a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre. Moliere a été bien hardi de traiter quelque choſe d'auſſi ſérieux que le Miſanthrope, devant des ſpectateurs accoutumés à des bouffonneries ; mais cette hardieſſe lui a valu l'honneur d'être regardé comme le pere & le réformateur du théâtre comique. On ne lui reproche qu'une choſe, c'eſt qu'après avoir eſſayé ſa force, il a eu la foibleſſe de donner des ouvrages où l'on trouve encore d'aſſez baſſes plaiſanteries ; il avoit commencé à corriger ſon parterre, il falloit ne plus le flatter dans ſes défauts. Au reſte, quand vous prétendez que les chefs-d'œuvres de ce grand homme tomberoient s'ils paroiſſoient aujourd'hui pour la premiere fois ; permettez-moi de vous dire que votre ſentiment eſt outré. Le ſiecle étant plus éclairé, on les éplucheroit davantage ; mais comme il eſt certain que ces ouvrages ſont marqués au bon coin, ils auroient un ſort auſſi favorable, vu l'augmentation de nos lumieres, qu'ils l'ont eu dans un temps où l'on n'a pas apperçu ſi aiſément leurs défauts ; mais auſſi où l'on n'en ſentoit pas ſi parfaitement les beautés. Delà je conclus que ſi le théâtre s'aſſujettit aux mœurs & au goût du ſpectateur, c'eſt moins pour le flatter que pour le corriger par degrés. Vous voyez, Monſieur, que nous regardons les choſes d'un œil bien différent ; c'eſt au public à juger par l'expérience, qui de nous deux a raiſon.

S'il eſt vrai que la meilleure piece de Sophocle tomberoit ſur notre théâtre, ce n'eſt point parce que nous ne nous trouverions pas du goût de ſes anciens ſpectateurs, comme vous le dites, mais c'eſt que, tout excellent que ſoit Sophocle, nous avons eu depuis lui bien des Auteurs qui ont traité ſes ſujets avec une grande perfection; c'eſt qu'il ſeroit fort difficile de le faire reſſembler à lui-même dans une traduction du grec en français: c'eſt enfin parce que l'Œdipe & l'Electre de ce Poëte ne ſont pas ſans de grands défauts. Nous verrions avec plaiſir un ſujet dont la morale ſeroit telle que celle de ces deux pieces; (*) mais il faudroit le traiter dans notre langue avec la liberté de l'invention. La traduction eſt toujours trop foible, & peu ſuſceptible des beautés de l'original.

» La poëtique du théâtre prétend, *dites-*
» *vous*, purger les paſſions en les excitant;
» mais j'ai peine à bien concevoir cette regle.
» Seroit-ce que pour devenir tempérant &

(*) Sophocle dans ſon Œdipe fait voir que l'orgueil, la violence, la colere & la curioſité, entraînent dans d'affreuſes calamités des gens vertueux d'ailleurs. Ce ſont-là les paſſions qu'il veut purger en nous par l'exemple d'Œdipe. Cette piece eſt ſans conteſtation ſon chef-d'œuvre. Il prouve dans ſon Electre que les méchants tôt ou tard n'échappent point à la juſtice divine; voilà l'utilité qu'il vouloit que ſes ſpectateurs tiraſſent de la repréſentation de cette tragédie, qui, quoique fort belle, eſt cependant inferieure à celle d'Œdipe.

» sage, il faut commencer par être furieux &
» fou ? « Voilà, Monsieur, comme on raisonne quand on veut sacrifier ses propres lumieres au plaisir de soutenir un sentiment erronné. Est-ce exciter les passions que de les montrer sous un point de vue où elles sont toujours odieuses, dès qu'elles sont criminelles ? Est-ce exciter l'ambition d'un usurpateur que de lui représenter Polifonte justement mis à mort par le jeune Egiste son prince légitime? Est-ce exciter la barbarie, l'orgueil & la cruauté que d'exposer aux yeux du public Gusman puni de sa férocité par Zamore ? Est-ce exciter la vengeance que d'introduire ce vice-roi sur la scene, qui, baigné dans son sang, pardonne sa mort à son meurtrier, par un effort d'héroïsme propre à un véritable chrétien ? Est-ce enfin exciter la criminelle complaisance d'une femme qui se porte à des conseils & à des intrigues blâmables pour favoriser l'impudicité, que de lui faire appercevoir le prix de ses lâchetés dans la juste punition d'Œnone ? Quoi de plus propre à faire détester le crime que d'en voir l'exemple vivant accompagné de tous les maux dont il est la source? Blâmez-vous la sagesse de ces anciens, qui, pour inspirer l'horreur de l'ivrognerie à leurs enfants, faisoient enivrer leurs esclaves? Excitoient-ils dans ces enfants le désir de boire, parce qu'un ivrogne, dans la joie que lui inspiroit le vin, pouvoit temoigner la plus parfaite satisfaction ? L'abrutissement, suite inévitable de son intempérance, faisoit

plus d'impreſſion ſur les enfants que n'en avoit fait ſa gaieté paſſagère. Voilà auſſi l'effet que produit la tragédie. Je veux bien convenir avec vous, que la vengeance, l'amour, l'ambition, peuvent me paroître pendant l'eſpace de quelques ſcenes des paſſions moins criminelles qu'elles ne ſont, par l'adreſſe que l'Auteur a eu beſoin d'employer pour repréſenter ſon héros tel qu'il eſt; mais cette affection ſera momentanée, & le dénouement dela piece me forcera à apprécier les choſes dans leur juſte valeur. Le crime y étant puni, je le déteſterai pour lui-même & pour ſes effets. La vertu y étant récompenſée, je l'aimerai pour elle-même & pour ſes avantages.

Je ſuis très-aſſuré que vous avez ſenti ces vérités comme moi. Puis-je croire conſéquemment que ce ſoit avec bonne foi que vous avez fait la demande qui ſuit?

» Pourquoi l'image des peines qui naiſſent
» des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſ-
» ports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi
» naître? «

Hélas! Monſieur, un homme d'eſprit comme vous, fait-il cette queſtion? Ou s'il l'a pu faire, eſt-ce comme homme d'un bon eſprit qu'il la fait? Quoi, lorſque Polifonte vient me dire

> Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
> A gouverner l'état quand il l'a ſu défendre.

Quelque beauté qu'il y ait dans ces vers, quelqu'apparence de raiſon que j'y rencontre

me persuadera-t-il en faveur de la tyrannie avec assez de force pour ne pas perdre toutes les impressions que j'aurai prises à son avantage, lorsque Mérope lui reprochera ses forfaits, & que son prince légitime l'en punira? Est-il possible que vous vous déterminiez à sacrifier la vérité à la passion? Le plaisir de dire du mal des spectacles doit-il l'emporter sur la justice que la probité vous doit obliger de leur rendre? C'est travailler contre vous-même, car enfin, peut-il se rencontrer un lecteur assez stupide pour ne pas appercevoir que toutes vos phrases sont dictées par un esprit de parti? Ce terme ne doit pas vous paroître offensant.

» Le théâtre, *dites-vous*, purge les passions » qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. « C'est une conséquence que vous tirez d'un principe très-faux, que vous établissez en fournissant des exemples dont la lecture m'a fait rire de bon cœur. Examinons un peu ce passage, il est curieux.

» Nous ne partageons pas les affections de » tous les personnages, il est vrai; car leurs » intérêts étant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; » mais loin de choisir pour cela les passions » qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de » choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai » dit du genre des spectacles doit s'entendre » encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A » Londres un drame intéressé en faisant haïr

» les Français; à Tunis la belle passion seroit » la piraterie; à Messine, une vengeance » bien savoureuse; à Goa, l'honneur de brû- » ler des Juifs. Qu'un Auteur choque ces ma- » ximes, il pourra faire une belle pièce où » l'on n'ira point. « Mais dites-moi, Mon- sieur, si l'on ne va pas à une pièce où ces pas- sions seront frondées; est-il nécessaire de pren- dre ces sujets pour le théâtre? Ne peut-on re- présenter à Londres une tragédie sans y mal parler des Français? Je vous dirai en ce cas-là que vous avez raison; mais si on en expose sur ce théâtre, sans qu'il y soit question de la France, on ne fomente donc pas la pas- sion du public, tout au plus on la laisse telle qu'elle est sans l'attaquer. Parlons vrai, Mon- sieur, croyez-vous qu'un Auteur qui donne- roit au parterre de Londres une bonne tragé- die, où, avec tout l'art & toute l'habileté d'un Voltaire, il introduiroit un Athénien repro- chant à un Romain l'injuste préjugé qui rend ces deux nations ennemies l'une de l'autre; qui lui feroit des leçons d'humanité; qui en fin lui prouveroit que plus deux peuples sont ver- tueux, sages & éclairés, plus ce doit être une raison d'union, & qu'en pareil cas la rivalité ne doit avoir lieu que pour combattre de ver- tus; pensez-vous, dis-je, qu'un tel personnage n'attireroit pas les applaudissements des spec- tateurs? Je sais bien qu'aujourd'hui particu- liérement que nous sommes en guerre, un Auteur auroit mauvais jeu à faire le panégyri- que de la France; mais sans nommer les gens

par leur nom, un habile homme sait se faire entendre : j'en reviens donc à ce que j'ai dit. On ne doit point heurter ouvertement le goût d'une nation ; mais avec des tempéraments faciles pour les gens à talents, on vient à bout d'adoucir la censure qu'on en fait, & insensiblement on le rectifie.

J'aurois bien à faire s'il falloit démontrer le faux de tout ce que vous dites du spectacle, s'il falloit prendre toutes vos phrases les unes après les autres. Je me contente de relever les absurdités les mieux enveloppées & les plus capables de glisser dans l'esprit des lecteurs le venin de votre livre ; tout y est amertume. A quel propos, par exemple, faire une mauvaise plaisanterie sur les acteurs de l'opéra, parce que Néron faisoit égorger ceux qui s'endormoient lorsqu'il chantoit au théâtre? Admirez tout le fiel de cette apostrophe : » no-
» bles acteurs de l'opéra de Paris, ah ! si vous
» eussiez joui de la puissance impériale, je ne
» gémirois pas maintenant d'avoir trop vé-
» cu ! «

Avez-vous toujours tenu ce langage, vous qui avez travaillé pour le théâtre même, que vous insultez aujourd'hui ? *Heu, quantùm distat ab isto !* Oui, on vous a vu faire la cour à ces acteurs lorsqu'il étoit question de donner au public votre Devin du Village. Mais ne savez-vous pas, Monsieur, que qui veut la cause veut l'effet? Il n'y auroit point d'acteurs s'il n'y avoit point d'auteurs. Croyez-moi, faites amende honorable d'avoir été le

premier instrument de l'ennui que quelques esprits caustiques diront avoir éprouvé à la représentation de votre piece. Plaisanterie à part, je ne prétends pas que votre joli petit opéra soit ennuyeux ; mais je suis fâché que vous déclamiez contre des gens qui ont employé tous leurs talents pour faire valoir les vôtres, & que vous avez payé d'ingratitude. Cela n'est pas d'un galant homme. Je ne vois pas non plus pourquoi vous vous plaignez de l'ennui que vous avez eu à l'opéra. Qui vous forçoit d'y aller, si vous n'y rencontriez pas tous les agréments dont ce spectacle est susceptible par lui-même & par le mérite de ses sujets ? Vous avez voulu dire un bon mot, on en rit, mais on n'en ira pas moins à l'opéra, & votre satyre n'empêchera pas les gens de goût & d'un bon esprit de lui rendre justice. Prenez garde au surplus que vous ne vous contentez pas de tourner en ridicule les acteurs de l'Académie royale de musique quant à leurs talents, vous les taxez encore d'être d'un caractere aussi cruel que Néron, car vous parlez comme un homme convaincu qu'ils ne vous laisseroient pas dormir avec impunité lorsque l'ennui de leur chant provoqueroit votre sommeil. *Si vous aviez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu.* Si leurs talents ne doivent pas être mis en parallele avec ceux de Néron, je suis également persuadé que l'on ne peut, sans une monstrueuse calomnie, leur prêter le cœur & les sentiments de ce méchant Empereur.

Revenons à notre ſujet. Vous ne voulez pas que le théâtre, dirigé comme il peut & doit l'être, rende la vertu aimable & le vice odieux. » Quoi donc, *dites-vous*, avant qu'il » y eût des comédies n'aimoit-on pas les » gens de bien, ne haïſſoit-on point les mé- » chants ? « Belle conſéquence ! N'aimoit-on pas les gens de bien & ne haïſſoit-on pas les méchants avant les Bourdaloue ? (*a*) Il étoit donc inutile qu'ils prêchaſſent la plus ſainte & la plus ſavante morale, parce que le bien eſt gravé dans tous les cœurs. *Signatum eſt ſuper nos.*

C'eſt préciſément, Monſieur, parce qu'on aime les gens de bien & qu'on hait les méchants, qu'on trouve le ſpectacle utile & agréable. C'eſt un amuſement qui eſt permis, puiſque loin de nous éloigner de notre devoir, il nous en retrace les préceptes, & qu'il nous entretient dans les louables ſentiments de ne point nous en écarter ; mais il ne s'enſuit pas que, s'il n'y avoit point de ſpectacles, on ceſſeroit d'aimer la vertu & de haïr le vice. Votre raiſonnement eſt celui d'un homme qui veut étourdir par des termes. Vous pourrez en impoſer par-là à des gens qui s'attachent à la ſuperficie, *frons prima multos decipit* ; mais

(*a*) Je ne prétends point faire ici une comparaiſon d'état. On me fera la grace de ne pas me croire fou. La comparaiſon ne tombe que ſur l'utilité qu'on peut tirer du ſacre & du profane, ſuivant le genre de chacun.

vous ne persuaderez pas les personnes qui savent approfondir.

Une preuve que vous ne cherchez qu'à éblouir l'imagination de vos lecteurs, c'est la phrase dont vous vous servez pour démontrer l'inutilité du spectacle. » Je doute que tout » homme à qui l'on exposera d'avance les cri- » mes de Phedre ou de Médée, ne les dé- » teste plus encore au commencement qu'à » la fin de la piece ; & si ce doute est fondé, » que faut-il penser de cet effet si vanté du » théâtre ? «

Vous avez raison de dire, *si ce doute est fondé.* Cela me paroît bien problématique, ou, pour mieux dire, ce n'est un problême que pour vous seul. Je suis très-assuré que Phedre indigne bien plus après le récit de Teramene qui expose l'innocence d'Hippolyte, & qui attendrit tous les cœurs par le témoignage qu'il rend à la vertu du héros, victime de son incestueuse belle-mere, qu'elle n'indigneroit si on se contentoit de faire une foible, mais véritable narration de ses feux impudiques & de toutes ses fureurs. Je pourrois pourtant appuyer votre sentiment par une réflexion sur laquelle vous vous êtes peut-être fondé. Phedre sera moins détestée à la fin de la piece qu'au commencement, parce que l'on se sera accoutumé à voir avec plaisir sur la scene une jolie femme bien parée ; mais si, malheureusement pour vous, l'actrice est laide, adieu la compassion qu'auroit pu provoquer sa beauté.

» Je voudrois bien, *ce sont vos paroles*, » qu'on me montrât clairement & sans ver- » biage, par quels moyens le spectacle pour- » roit produire en nous des sentiments que » nous n'aurions pas?....

Je ne pense point qu'il soit fort difficile de prouver comme une vérité ce que vous révoquez en doute; mais c'est à tout autre qu'à vous qu'il sera aisé de donner cette preuve; car pour les gens à parti, c'est assurément d'eux qu'il faut dire: *oculos habent & non videbunt.* Quoi qu'il en soit, voyons si la vérité dans son grand jour frappera du moins vos yeux. Peut-être, & je l'espere, ira-t-elle jusqu'au cœur des autres.

Plus les exemples sont naturels, vifs, intéressants, & plus ils ont de force. Le Prophete Nathan veut-il reprocher à David son adultere? il lui fait la comparaison d'un homme qui, ayant un troupeau de brebis, en a lâchement volé une à un pauvre malheureux qui en faisoit ses plus cheres délices. Le Roi trouve qu'un tel homme est digne de mort; alors le Prophete venant à l'application lui dit: *tu es ille vir.* Peut-être que sans l'art avec lequel Nathan reproche à son maître un si grand crime, il n'auroit fait qu'exciter son indignation contre une telle hardiesse; & au lieu de provoquer le Prince à la pénitence, il l'auroit entraîné dans un nouveau péché, par l'abus que ce Roi auroit pu faire de son pouvoir. A Dieu ne plaise que je veuille donner autant d'efficacité aux exemples que les comé-

diens fourniſſent tous les jours de vertu, par la repréſentation des héros & des grands hommes, que la comparaiſon de la brebis en eut dans la bouche de Nathan! Je ne me ſers de cette figure que pour vous faire ſentir qu'il y a un art, ſinon à inſpirer, du moins à exciter les ſentiments d'honneur & de probité.

Quoique l'amour que nous devons aux auteurs de nos jours ſoit gravé dans tous les cœurs, il eſt certain qu'il y a des enfants dénaturés. Penſez-vous, Monſieur, qu'un de ces eſpeces de monſtres, à la repréſentation d'Eſope à la cour, ne ſe fera pas horreur à lui-même lorſqu'il verra une mere tendre ſe plaindre du mépris de ſa fille qui refuſe de la reconnoître ; & croyez-vous que ce même monſtre ne ſera pas touché, quand cette fille tombera aux genoux de ſa mere après le reproche qu'Eſope lui auroit fait de la perverſité de ſon cœur, en la comparant à une petite riviere qui, enflée d'orgueil parce qu'elle eſt devenue un fleuve conſidérable, méconnoît ſon humble ſource.

Voilà comment le ſpectacle peut produire en nous des ſentiments, qui, quoiqu'innés dans l'homme, ſe trouvent quelquefois preſqu'éteints dans ſon cœur par les paſſions. Ceſſez donc de vous écrier : » Ah! ſi la beauté de » la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long- » temps qu'il l'auroit défigurée! «

L'art défigurera la vertu quand il ſera l'ouvrage des méchants; il la fera briller dans tout ſon luſtre quand il ſera employé par les bons.

Le plaiſir de faire une épigramme l'emportera-t-il toujours chez vous ſur la juſtice & l'équité ?

Vous ſoutenez que l'homme eſt né bon. Qui en doute ? Il eſt queſtion de ſavoir s'il dégrade ſouvent la perfection de ſa nature ; & ſi cela eſt, il faut donc le rappeller à lui-même en lui remontrant ſes devoirs ſous le point de vue le plus propre à diſſiper les nuages dont il laiſſe éclipſer ſa raiſon. Je ſais bien que quiconque va à la comédie eſt intérieurement convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour tous ceux qu'on y fait aimer, parce qu'on y rend la ſeule vertu aimable ; mais cette conviction vague qui précede la repréſentation, ne produit pas ſur le ſpectateur le même effet que l'action opérera. L'attention qu'il donne à la ſcene paſſe de l'eſprit au cœur. Tel qui, avant d'avoir vu le Glorieux, ſavoit fort bien que la miſere d'un pere ne doit pas le faire méconnoître par ſon fils, n'avoit jamais ſi parfaitement ſenti la baſſeſſe de cette conduite, que quand le Glorieux eſt humilié aux pieds de ſon pere qu'il a voulu faire paſſer pour ſon intendant.

» Dans les querelles, *dites-vous*, dont » nous ſommes purement ſpectateurs, nous » prenons à l'inſtant le parti de la juſtice ... » mais quand notre intérêt s'y mêle..... c'eſt » alors que nous préférons le mal qui nous » eſt utile au bien que nous fait aimer la » nature. «

Qu'en concluez-vous? Qu'il eſt par conſéquent inutile de nous faire appercevoir notre injuſtice, parce que notre intérêt, malgré les remontrances, nous déterminera en ſa faveur. Ainſi un hypocrite n'aura point de retour ſur lui-même en voyant jouer le Tartufe? Je conviens qu'il y a des gens aſſez dépravés pour ſe dire à eux-mêmes, je ~~fais~~ que je fais mal, & je veux le faire. Alors *perditio tua, Iſraël*; mais j'en connois d'autres qui, malgré l'intérêt qu'ils auroient à perſévérer dans un vice, changeront de conduite lorſqu'on aura eu l'habileté de leur en faire ſentir toute l'indignité.

» Le méchant, *comme vous le remarquez* » *fort bien*, va voir préciſément au ſpecta» cle ce qu'il voudroit trouver par-tout; » des leçons de vertu pour le public dont « il s'excepte, & des gens immolant tout » à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien » de lui. «

Vous parlez-là d'un méchant décidé, ſans remords & qui a étouffé tout-à-fait les ſentiments de probité, chez qui enfin la voix de la conſcience ne ſe fait plus entendre. Ces ſortes de gens ſont-ils bien communs, & ferez-vous l'honneur à un ſpectacle, compoſé de mille ou douze cens perſonnes, de croire que le plus grand nombre reſſemble à un tel homme? Peut-être n'y trouveroit-on pas une ſeule copie d'un pareil original. Il s'y rencontrera des ſpectateurs qui auront des défauts, ſans avoir le cœur gaté; c'eſt à ceux-là que

les

les leçons de vertu sont efficaces ; & c'est à ceux-là seulement qu'on peut espérer que la comédie sera utile. Quant aux gens tout-à-fait vertueux, ils se feront un amusement du spectacle, & apprendront aux vicieux le cas qu'ils font du mérite, par leurs applaudissements. A l'égard du méchant déterminé, dont nous avons parlé, la comédie ne lui est pas plus utile que le meilleur sermon. Vous n'en conclurez pas, j'espere, qu'il ne faut point de Prédicateurs.

Vous soutenez hardiment que la pitié que la tragédie inspire est une pitié stérile, qui n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Voilà ce qui s'appelle décider en dernier ressort. Je ne m'amuserai point à vous prouver la futilité de votre raisonnement ; on la sent avec trop de facilité. Tous les hommes qui ont vu jouer la tragédie, vous ont-ils assuré que les leçons d'humanité qu'ils y ont reçu ont glissé légerement sur eux, & qu'ils n'en ont jamais fait aucun acte relativement à ces leçons ? Je pourrois, si j'osois, vous nommer un homme en place qui, après la représentation de Nanine, rentra avec précipitation chez lui pour ordonner à son Suisse de ne refuser sa porte à qui que ce fût, pas même aux souguenilles & aux sabots, ce furent ses propres termes ; le Suisse fut si fort étonné du discours de son maître, qui jusques-là n'avoit apparemment pas été fort débonnaire, qu'il dit à un valet de chambre qui se rencontra près de lui, *morbleu si je n'avois aperçu Mademoiselle D***.*

dans le carrosse de Monseigneur, je croirois qu'il vient de confesse.

Une tragédie, où les mêmes préceptes d'humanité se seroient rencontrés, auroit sans doute eu le même effet que la comédie de M. de Voltaire.

Vous ne vous démentez en rien, Monsieur, & votre esprit est toujours une source de satyre. En voici un nouveau trait.

» Quand un homme est allé admirer de » belles actions dans les fables.... ne s'est-» il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la » vertu par l'hommage qu'il vient de lui » rendre? Que voudroit-on qu'il fît de » plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il » n'a point de rôle à jouer: il n'est pas co-» médien. «

Quel effort d'imagination! La pratique de la vertu est donc étrangere à l'homme? Quelle pointe! Mais accordez-vous donc avec vous-même. Désavouerez-vous la phrase suivante?

» Quant à moi, dût-on me traiter de mé-» chant encore pour oser soutenir que l'hom-» me est né bon, je le pense & crois l'avoir » prouvé; la source de l'intérêt qui nous » attache à ce qui est honnête & nous inspire » de l'aversion pour le mal, est en nous, & » non dans les pieces. « Si la source du bien est en nous, sa pratique nous est propre; il ne faut donc point avoir de rôle à jouer & être comédien pour faire des actions vertueuses.

L'homme est né bon quand vous voulez l'empêcher d'aller à la comédie, en lui persuadant que la morale qu'il y rencontrera est dans son cœur; mais il est méchant quand il y a été, puisqu'il se contentera d'avoir applaudi le bien sans le faire. Vous avez raison de dire que *le cœur de l'homme est toujours droit sur ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Que dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice ; mais que quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentiments se corrompent.*

Ne vous escrimez pas pour nous convaincre de cette vérité. *Fabula de te narratur.*

Avançons. » On se croiroit, *à votre décision*, aussi ridicule d'adopter les vertus » des héros tragiques que de parler en vers & » d'endosser un habit à la romaine. « Exceptez-moi, s'il vous plaît, du nombre de ceux à qui vous prêtez cette façon de penser. Je vous proteste avec toute la sincérité imaginable, que je voudrois ressembler à Narbas, à Polieucte, & à Mardochée par le cœur ; mais en vérité je serois très-fâché d'être obligé de porter leurs habits dans la société. (*a*) Je suis persuadé que tous les honnêtes gens pensent comme moi à cet égard. Vous avez

(*a*) Je sens d'ici la pointe de votre Epigramme. Je leur ressemblerai, direz-vous, au contraire que par l'habit. Pouvez-vous en décider? J'écris contre vous.

donc tort de dire que » toutes les brillantes » maximes qu'on vante avec tant d'emphase, » sont reléguées à jamais sur la scene, & ne » servent qu'à nous montrer la vertu comme » un jeu de théâtre, bon pour amuser le pu- » blic; que la plus avantageuse impression des » meilleures tragédies est de réduire à quel- » ques affections passageres, stériles & sans » effet, tous les devoirs de la vie humaine, à » peu près comme ces gens polis qui croient » avoir fait un acte de charité, en disant au » pauvre : Dieu vous assiste. «

Vous parlez ici contre vous-même ; car si la tragédie est aussi éloquente que la misere du pauvre qui expose ses besoins, elle ne sera pas toujours sans effet. Bien des gens donnent l'aumône à ce misérable, d'autres la lui refusent. La dureté des uns ne doit point décourager le mendiant, sur-tout quand il est bien accueilli par la générosité des autres.

A force de vouloir approfondir, pour autoriser votre système, vous donnez dans des écarts qui ne sont pas d'un homme d'esprit comme vous. » On peut, *c'est vous qui par-* » *lez*, donner un appareil plus simple à la » scene, & rapprocher dans la comédie le » ton du théâtre de celui du monde ; mais » de cette maniere on ne corrige pas les » mœurs, on les peint, & un laid visage ne » paroît point laid à celui qui le porte. «

C'est au contraire en peignant les mœurs qu'on les corrige; la charge qu'on ajoute dans la peinture qu'on en fait, y est nécessaire. Il

faut être ſoi-même affecté doublement d'un ſentiment qu'on veut faire paſſer dans l'ame de ſon auditeur, ſans quoi on eſt froid, & le public ne s'intéreſſe plus. Il eſt d'ailleurs très-faux qu'un laid viſage ne paroît pas tel à celui qui le porte. L'amour-propre cherche à pallier ſes défauts, mais un miroir ſert de juge. Je ne puis mieux vous comparer les charges qu'on emploie au théâtre pour ridiculiſer le vice, qu'à ces lunettes qui groſſiſſent les objets, pour en faire appercevoir juſqu'aux moindres défauts. Ces verres ſont néceſſaires pour ceux dont la vue eſt foible. Une charge décente qu'on donne à un vice, deſſille les yeux de quiconque voudroit s'abuſer en s'excuſant.

Ne craignez point au reſte, comme vous paroiſſez l'appréhender, que le ridicule attaque dans le fond du cœur le reſpect qu'on doit à la vertu, parce que l'on plaiſante quelquefois des gens très-eſtimables. Jamais la vertu ne devient ſur le théâtre l'objet de la plaiſanterie, ſans un puiſſant correctif qui lui rend toujours les reſpects & les hommages qui lui ſont dûs; & jamais le fourbe qui la badine n'eſt peint ſous d'autres couleurs que ſous celles qui le rendent odieux, bien que ſes mauvais tours excitent le rire par leur ſingularité. Vous appuyez le ſentiment dans lequel vous êtes ſur l'inutilité des ſpectacles, de l'opinion du grave Murat, qui dit que nous voyons toujours au théâtre d'autres êtres que nos ſemblables. Encore une fois,

Monſieur, les portraits y ſont chargés pour y paroître tels qu'ils doivent être. Une ſtatue immenſe, placée à un certain éloignement, diminue de ſa grandeur, & vous ſemble de hauteur naturelle. Pour laiſſer au public une idée de l'héroïſme d'Alexandre, il faut le peindre au-deſſus de lui-même, afin qu'il gagne, par cette exagération, ce qu'il perd à n'être que repréſenté. Voilà pourquoi la tragédie met l'homme au-deſſus de l'humanité; ſi la comédie le met au-deſſous, c'eſt toujours par la même difficulté de faire appercevoir les objets tels qu'ils ſont réellement. L'homme y paroît-il plus foible qu'il n'eſt en effet? Le ſpectateur ne ſera que trop porté à lui rendre beaucoup plus qu'on ne lui ôte. Lors donc qu'Ariſtote donne pour regle dans ſa poétique de faire dans la tragédie les héros plus grands qu'ils ne ſont; & s'il veut au contraire qu'on mette les hommes au-deſſous d'eux-mêmes dans la comédie, c'eſt parce qu'il a ſenti que ces deux excès étoient chacun néceſſaires dans leur genre pour que le public ſe fît une juſte idée de ce qu'on vouloit lui repréſenter. Ce n'eſt donc point l'amour de l'illuſion qui a dicté cette regle, c'eſt celui de la vérité.

Vous croyez convaincre du peu de profit qu'on peut tirer des ſpectacles pour les mœurs, parce que, dites-vous, » la plupart des ac» tions tragiques, n'étant que de pures fables, » des événements qu'on ſait être de l'inven» tion du Poëte, ne ſont pas une grande im-

» preſſion ſur les ſpectateurs. « Je réponds à cela qu'il n'eſt pas exactement vrai que la plupart des actions tragiques ſoient de pures fables, qu'il y en a quelques-unes, mais que le grand nombre eſt fondé ſur de véritables hiſtoires. J'ajoute que quand cela ſeroit vrai, les fables, les allégories & les paraboles ont été de tout temps regardées comme les moyens les plus propres à inſtruire les hommes; tous les légiſlateurs les ont employées avec ſuccès. Pourquoi ne perdroient-elles leur utilité qu'au théâtre, où l'on cherche à les rapprocher le plus qu'on peut de la vérité? Vous ne voulez pas non plus que les exemples de la vertu récompenſée & du vice puni, ſoient profitables ſur la ſcene, » parce que ces pu-» nitions & ces récompenſes s'operent tou-» jours par des moyens ſi extraordinaires, » qu'on n'attend rien de pareil dans le cours » naturel des choſes humaines. « Mauvaiſe raiſon! Ne ſerai-je point excité à l'amour de la foi chrétienne, quand un miracle honorera la mort d'un martyr, parce que c'eſt un événement qui ne doit pas ſe rencontrer dans le cours naturel des choſes humaines? L'horreur que je dois avoir du menſonge ne s'augmentera-t-elle pas en moi quand je lirai l'hiſtoire d'Ananie, parce que les menteurs ne ſont pas tous frappés de mort par la toute-puiſſance de Dieu? A la vérité, ces exemples ſaints feront ſur moi une impreſſion bien différente que la punition de Salomé, ou d'autres hiſtoires fabuleuſes; dans les uns

j'adorerai le doigt de Dieu, dans les autres, je tirerai mon profit de leur morale, quoique je sache que ce soit l'ouvrage des hommes. Si je fais une action sainte en me nourrissant des vérités sacrées, je n'en ferai pas une mauvaise, en cherchant une bonne morale dans la fable. J'imiterai l'abeille qui, après avoir fait un précieux larcin sur le lys, ne dédaigne pas le suc du serpolet.

Vous avez senti la foiblesse des preuves que vous apportez pour détruire l'utilité de la comédie. Votre derniere ressource est donc de nier tout net que le spectacle puisse être avantageux. » Je réponds, *dites-vous*, » en niant le fait. « Vous ne voulez pas que l'objet sur lequel les autres dirigent leurs ouvrages, soit d'inspirer l'amour de la vertu & la haine du vice par la morale de leurs pieces ; ainsi vous n'hésitez point de parler en ces termes. » Vice ou vertu, qu'importe, » pourvu qu'on en impose par un air de grandeur? Aussi la scene française, sans con» tredit la plus parfaite, ou du moins la plus » réguliere qui ait encore existé, n'est-elle » pas moins le triomphe des grands scélérats » que des plus illustres héros : témoin Ca» tilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup » d'autres. «

Quelqu'un qui lira cet article sans connoître les tragédies dont vous parlez, avalera à longs traits le poison que vous versez. Voilà pourquoi les Ecrivains sont souvent à craindre. Ils adoptent un sentiment qu'ils

soutiennent avec esprit, conséquemment avec quelqu'apparence de vérité. Les lecteurs sont séduits, & entraînés dans le piege qu'on leur a tendu, parce qu'il ne se trouve personne qui les garantisse du précipice, ou qui les aide à en sortir.

Catilina est représenté comme un illustre scélérat, mais non pas comme un grand homme. Depuis le premier jusqu'au quatrieme acte inclusivement, il étonne, il étourdit le spectateur par la hardiesse de ses projets; au cinquieme ses fureurs ne provoquent assurément pas la pitié, elles inspirent au contraire de l'horreur. C'est un homme extraordinaire qu'on veut connoître parce qu'il s'est rendu fameux, & toute sa conduite sert de preuve que les plus hautes qualités sont les plus pernicieuses dans un cœur corrompu. L'Auteur a mis cette vérité dans la bouche de Caton, qui lui dit:

Catilina, je crois que tu n'es point coupable,
Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable,
Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

Le public, qui entend parler ainsi Caton, est prévenu que Catilina est réellement coupable; il l'envisage donc comme le plus scélérat des hommes, & non comme le plus grand.

Lorsque Catilina, en voyant sortir Ciceron, qu'il vient de tromper par un lâche artifice, dit:

Va, ma valeur bientôt ſera mieux occupée ;
Elle n'aſpire plus qu'à te percer le ſein.

Croyez-vous que ces deux vers diſpoſent en ſa faveur, & qu'on ne le regarde pas comme un forcené? On le met au rang des Cromwel; & de tels perſonnages ſont toujours odieux.

Il finit par ſe poignarder lui-même, on ne le plaint pas; il a révolté les eſprits par ſes forfaits, on ne ſe ſent point attendri pour lui. Si la cataſtrophe de la piece peut inſpirer de la pitié, c'eſt pour Tullie qu'on la reſſent. On voudroit que la fille du plus grand des Romains eût pu réſiſter à l'amour qui l'enflamme pour un monſtre qui ne reſpire que l'aſſaſſinat de ſon pere. Les tranſports dont elle eſt agitée à la vue des crimes de ſon amant, les efforts qu'elle fait pour lui ſuggérer des ſentiments de repentir, & pour qu'il ſe mette à même d'obtenir le pardon de ſa révolte; ſa douleur enfin, lorſqu'il ſe poignarde à ſes yeux, tous les mouvements de Tullie intéreſſent & émeuvent en ſa faveur; mais on n'eſt point du tout fâché de voir périr un traître, un ſéditieux, un meurtrier, un homme enfin abominable, & qui eſt dépeint comme tel. Ses crimes ne ſe changent en vertu que dans ſa bouche. Il ne peut en impoſer, Cicéron & Caton le démaſquent.

Ne dites donc pas que la ſcene eſt le triomphe de Catilina, puiſqu'elle met au jour l'horreur de ſes complots, & que ſa mort & celle

de ses conjurés en est la juste punition.

Vous prétendez que dans cette piece, Caton fait le personnage d'un pédant, & Cicéron celui d'un vil rhéteur & d'un lâche. Ils ne sont traités ainsi que par Catilina, qui a intérêt de les abaisser. Vous savez bien que l'éloge ou le blâme d'un scélérat est sans aucun poids; (*a*) s'il étoit possible que les mépris de Catilina pour ces deux Romains fissent quelqu'impression désavantageuse sur l'esprit des spectateurs, elle s'évanouiroit bientôt par les soins qu'on les voit prendre pour sauver la république, & par les succès dont ces mêmes soins sont suivis.

Il n'y a jamais qu'un acteur qui préférera pour le jeu seulement, le rôle de Catilina à celui de Cicéron ou de Caton. C'est donc à tort que vous accusez M. de Crébillon d'avoir obligé les spectateurs à accorder toute leur estime au scélérat qu'il a peint tel que Cicéron lui-même dans ses Catilinaires.

De tout ce que je viens de dire, il n'en résulte pas, comme vous l'assurez, » que la » morale de cette piece n'aboutit qu'à en- » courager des Catilina, & à donner aux » méchants habiles le prix de l'estime due » aux gens de bien. «

Nous sommes dans un siecle où les Catilina n'auroient pas plus beau jeu que leur modele. Assurément le prix de ses crimes

(*a*) . . . . . Qu'il parle mal ou bien;
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.

n'encouragera perſonne à l'imiter. Au ſurplus, votre crainte à cet égard ne peut regarder que votre patrie. Je ſuis très-perſuadé qu'elle n'a point donné le jour à un méchant de l'eſpece de celui dont nous parlons ; ſi je ne me trompe dans ma bonne opinion, elle trouvera en vous un ſecond Cicéron. Soyez donc tranquille ſur les effets de la repréſentation de cette tragédie.

Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de faire l'examen de Mahomet & d'Atrée ; j'ai déjà parlé de la premiere de ces deux pieces, qui eſt un chef-d'œuvre en tout genre : la ſeconde a ſans doute un mérite ſupérieur ; mais je n'ai pas le temps de faire une diſcuſſion générale de toutes les productions de nos Auteurs. Moins j'allongerai mes remarques à cet égard, plus vous devez m'en ſavoir gré.

Vous vous plaignez qu'on ne fait paroître ſur la ſcene que des héros ; vous voudriez qu'on nous affectât des mêmes ſentiments d'un tendre intérêt pour la ſimple humanité. Vous êtes le ſeul qui n'avez pas apperçu, ou voulu appercevoir toutes les leçons que la tragédie fournit à cet égard.

Vous avez vu jouer Mérope, & vous demandez des leçons d'humanité ! O Voltaire ! quel Dieu t'inſpira la ſeconde ſcene du ſecond acte ? O Rouſſeau ! quel démon te l'a fait oublier ? Fut-il jamais de ſentiments plus nobles, plus grands, plus généreux que ceux de Mérope, qui veut protéger Egiſte lorſ-

qu'elle croit être perſuadée qu'il n'eſt pas ſon fils ? Ecoutons cette Reine :

Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante,
C'eſt un infortuné que le Ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

Se plaindre après que la tragédie eſt muette lorſqu'il s'agit de donner des leçons d'humanité, c'eſt s'aveugler ſoi-même, c'eſt ſuivre l'erreur, parce qu'on la chérit. Je choiſis cet ouvrage de M. de Voltaire par prédilection ; mais ſans rien diminuer du mérite de ce grand homme ; en le lui faiſant partager avec d'autres, je pourrois citer une nombreuſe multitude de tragédies qui ne ſont pas de ce ſublime Ecrivain, dans leſquelles les leçons de la ſimple humanité ſont auſſi frappantes que répétées. Je regarde donc comme un ſacrifice du cœur fait à l'eſprit cette jolie phraſe que vous nous débitez à ce ſujet : » Les anciens » avoient des héros, & mettoient des hom- » mes ſur leurs théâtres ; nous au contraire, » nous n'y mettons que des héros, & à peine » avons-nous des hommes. «

Je ne ſuis pas ſurpris qu'ayant adopté un ſyſtême, vous cherchiez à le faire recevoir ; mais ce qui m'étonne, ce ſont les moyens que vous employez pour y réuſſir.

» Il n'eſt pas vrai, *dites-vous*, que le meur- » tre & le parricide ſoient toujours odieux au » théâtre. « Et où, s'il vous plaît, paroiſſent-ils ſans être des objets d'exécration ? Toutes les mauvaiſes raiſons que les criminels appor-

tent, toute la pompe des vers qu'ils débitent, le ton imposant & sentencieux qu'ils emploient, tout cela peut-il en faire accroire? Belle instruction, vous écriez-vous, pour le parterre! Mais quel parterre assez stupide pour être la dupe de ce ton imposant & sentencieux? Vous lui faites bien de l'honneur.

Quel assemblage faites-vous, Monsieur, des crimes les plus énormes & les plus monstrueux, pour convaincre votre lecteur que les combats des gladiateurs n'étoient pas si barbares que nos spectacles? L'adultere, l'inceste, le parricide, sont, à vous entendre, l'ornement de la scene française. Je sais qu'il est quelquefois mention de ces crimes; mais je n'ignore pas que, s'il faut les bannir du théâtre, parce qu'ils font frissonner d'horreur, il faut supprimer tous les historiens qui nous en ont transmis le détail. Le récit de ces exécrations n'est pas fait pour *parer* la scene, mais pour inspirer une haine salutaire contre ces abominables actions. Graces à la sagesse des loix & du Gouvernement, ces scélératesses ne sont pas fréquentes; on en voit pourtant quelquefois de trop funestes exemples; on ne fait donc pas mal de déclamer contre ces crimes. Au surplus, le nombre des tragédies auxquelles l'inceste & le parricide servent de sujets, est fort petit en comparaison des autres; fût-il d'ailleurs plus considérable, ce seroit toujours outrer la matiere que de vouloir nous faire convenir que *les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que nos affreux spec-*

tacles. La représentation de quelque fait que ce puisse être, pourra-t-elle être mise en parallele avec la réalité d'un mal aussi grand que celui de l'homicide? Les gladiateurs s'égorgeoient réellement; l'un des combattants, & quelquefois tous les deux étoient mis à mort. Chez nous, l'incestueux & le parricide n'ont que l'ombre du crime; nos spectacles sont pourtant, à votre avis, plus affreux que ceux qui en avoient la réalité. Votre décision passera-t-elle sans appel?

J'ajouterai encore que nos Auteurs français ont très-grand soin de dérober, autant qu'ils peuvent, la vue & le récit même de tous les forfaits trop odieux. Vous excusez les Grecs qui agissoient à cet égard sans aucun ménagement, parce » qu'ils avoient leurs raisons, & » que l'odieux même entroit dans leurs vues. «

Voilà qui est bientôt dit; mais ne voit-on pas qu'il y a dans ce raisonnement une volonté déterminée de décrier absolument le théâtre français, lors même qu'il évite les défauts qu'on reproche aux Grecs?

Nous avons une tragédie d'Electre. Sophocle, Euripide, Eschyle, nous en ont laissé chacun une sur le même sujet. Quelle comparaison ferez-vous de la nôtre avec celles de ces anciens? Vous avez dit plus haut que la plus belle tragédie de Sophocle tomberoit tout à plat sur notre théâtre. Mais indépendamment des raisons que je vous ai déjà donné du peu de succès qu'elle auroit, c'est que l'on peut véritablement reprocher à Sophocle, qu'il n'a

point ménagé la délicatesse du sentiment dans ses ouvrages. Par exemple, la catastrophe de son Electre, au lieu d'exciter la terreur & la compassion, donne de l'horreur; ce qui passe le tragique. C'est la remarque que fait le savant M. Dacier, lorsqu'il dit:

» Je suis persuadé que le sujet de cette piece » paroîtra aujourd'hui trop horrible, & que » l'on ne pourra souffrir un fils qui tue sa mere, » & une fille qui exhorte son frere à ce meurtre. En effet, il y a une trop grande atrocité dans cette action. Les Athéniens même qui étoient le peuple du monde qui haïssoit le plus les Rois, en ont été choqués; car » nous voyons qu'Aristote enseigné de quelle » maniere Sophocle devoit corriger cette » atrocité, sans rien changer à la fable. Ce » Poëte en a diminué l'horreur autant qu'il a » pu, en relevant extrêmement les malheurs » d'Electre, & en peignant des plus noires » couleurs la cruauté & la barbarie de Clytemnestre & d'Egiste. D'ailleurs il a cru instruire par-là plus efficacement les hommes » de cette importante vérité, que ceux qui » commettent de grands crimes, ne sont pas » à couvert au milieu de leur famille, & que » Dieu, pour rendre leur châtiment plus terrible & plus exemplaire, les punit par la » main même de leurs enfants; mais cela ne » suffit peut-être pas pour le justifier. «

En effet, lorsqu'au cinquieme acte Oreste tue sa mere, on entend Clytemnestre lui adresser ces tendres paroles: *mon fils! mon cher fils!*

ayez pitié de celle qui vous a donné la vie. Il faut qu'un fils soit bien dénaturé pour tuer sa mere avec pleine connoissance, lors même que pour le fléchir elle emploie la voix de la nature. Electre est à mon avis encore plus cruelle à raison de son sexe, à qui la pitié & la douceur sont des vertus personnelles. Cette barbare fille, entendant sa mere demander la vie à son fils, lui répond : *mais auriez-vous donc eu pitié de lui, & eûtes-vous pitié de notre pere, lorsque vous l'assassinâtes si cruellement?*

Je conviendrai avec vous que si nos tragédies avoient des défauts aussi grands que ceux-là, vous auriez raison de dire que nos spectacles sont affreux : mais trouvez-vous rien de semblable dans l'Electre française? Avec quel art le Poëte ne dérobe-t-il pas toute l'atrocité de l'action! Il nous enseigne la même morale que l'Ecrivain grec, mais il le fait d'une maniere qui nous intéresse & qui ne nous révolte pas.

Combien plus ne trouverons-nous pas à blâmer dans l'Electre d'Eschyle que dans celle de Sophocle? On voit sur le théâtre Clytemnestre qui prie son fils de ne la pas tuer. (*a*) Le même sujet est encore traité d'une maniere plus horrible dans Euripide. Electre y dit

(*a*) Lorsque Sophocle fait dire à Clytemnestre : *mon fils! mon cher fils! ayez pitié de celle qui vous a donné la vie*; on entend ces paroles sans voir les acteurs; la scene est occupée par le chœur, au lieu qu'Eschyle fait paroître Clytemnestre demandant grace à son fils.

qu'elle se sent capable de tuer sa mere de sa propre main. En effet, elle l'attire dans le piége; elle est non-seulement présente à sa mort, mais elle encourage son frere, & elle met la main au poignard. Voilà pourtant les Auteurs que vous excusez.

» Si les Grecs, *dites-vous*, supportoient » de pareils spectacles, c'étoit comme leur » représentant des antiquités nationales, qui » couroient de tout temps parmi le peuple, » qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeller sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. « Voilà, encore une fois, les Grecs disculpés, & nous qui apportons les tempéraments les plus scrupuleux pour ôter toutes les horreurs dont leur théâtre étoit rempli; nous qui souffrons à peine le récit de ce qu'ils y mettoient en action, nous sommes condamnés. L'admirable jugement!

Notre théâtre a des regles qu'il ne peut jamais transgresser. On ne doit point détruire les fables reçues, mais on peut manier avec habileté les incidents sans changer le fond de la chose. C'est ce qu'Aristote nous apprend quand il nous enseigne de quelle maniere il faut se conduire lorsqu'on a des actions atroces à traiter. Il ne veut point qu'on consomme une action atroce avec connoissance de cause. Il veut qu'on agisse sans connoître, & qu'on reconnoisse son crime quand il est fait, ou bien qu'on soit sur le point de le commettre; mais qu'on le reconnoisse avant l'exécution, ce qui empêche qu'on ne l'acheve. Par

ce moyen on sauve au public l'horreur inséparable de tout ce qui est contre nature. Personne ne disconviendra qu'une regle si sage ne soit observée aujourd'hui avec la derniere exactitude.

Après avoir employé toute votre rhétorique à nous convaincre du mal auquel la tragédie donne nécessairement lieu, vous en venez à la comédie. Quel acharnement ! C'est ici que vous vous déchaînez avec tout le zele que votre enthousiasme vous inspire.

» Tout en est mauvais & pernicieux, tout » tire à conséquence pour les spectateurs, & » le plaisir même du comique étant fondé sur » un vice du cœur humain, c'est une suite de » ce principe, que plus la comédie est agréa- » ble & parfaite, plus son effet est funeste » aux mœurs. «

Vous nous apporterez sans doute sur la comédie d'aussi bonnes raisons que celles dont vous avez fait usage contre la tragédie. En attendant l'examen que j'en ferai, je commence par nier tout net (à votre exemple) qu'il soit vrai que *l'effet de la comédie soit funeste aux mœurs, parce que le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur.* Il n'y a dans ce raisonnement que l'art nécessaire à la séduction. Employons contre lui les armes d'une vérité claire & convainquante.

Le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur. Pourquoi, s'il vous plaît? Parce que l'on rit à la comédie quand un valet fourbe un honnête-homme, & c'est être vicieux que de

rire du mal, parce qu'il ne doit jamais produire que l'indignation. Voilà votre penſée développée.

Vous auriez raiſon de dire que c'eſt le propre d'un cœur vicieux que de ſentir un certain plaiſir quand il voit commettre une mauvaiſe action. Reſte à ſavoir de quelle nature eſt le plaiſir que me donne un valet qui dupe ſon maître ſur la ſcene; ſi le cœur partage ce plaiſir, je n'ai point de replique à vous donner. J'ai long-temps vu jouer à Paris la comédie avant d'avoir embraſſé l'état de comédien. Sans difficulté le théâtre de cette ville étant le plus parfait qu'il y ait au monde, c'eſt lui qui doit indubitablement faire la plus ſenſible impreſſion ſur les ſpectateurs. Eh bien, Monſieur, je vous proteſte & je vous jure que jamais MM. Armand & Préville, malgré la ſupériorité de leurs talents, n'ont affecté mon cœur d'une ſenſation voluptueuſe, quand, avec toute l'adreſſe la plus parfaite, ils ont repréſenté quelque perſonnage d'habiles frippons, ou trompé la ſimplicité d'un honnête vieillard. J'ai pourtant ri avec tout le parterre, mais mon cœur n'avoit aucune part à ce témoignage de ſatisfaction.

Je diſtingue deux eſpeces de plaiſir qu'on peut goûter au ſpectacle; l'un qui va droit au cœur; l'autre qui n'égaie que l'eſprit. Le premier peut être nuiſible aux mœurs, s'il eſt poſſible qu'une mauvaiſe action le faſſe naître. Or le cœur de l'homme eſt naturellement trop ami de la droiture pour être délicieuſement

affecté par la repréſentation du mal, ſur-tout quand aucun intérêt perſonnel n'eſt aſſez fort & aſſez puiſſant pour obſcurcir les lumieres de ſa raiſon, & étouffer le témoignage de ſa conſcience. Le genre de plaiſir que le cœur éprouve à la comédie, eſt donc toujours le fruit du bien. La généroſité, la bonté, la tendre humanité, voilà ce qui remue l'ame & touche agréablement le cœur. (*a*) Nanine produit ces effets. Nous avons par malheur trop peu de comédies faites ſur ce modele. Puiſſent-elles ſe multiplier!

Si la plus grande partie de nos comédies ne reſſemblent point à Nanine, elles différent auſſi dans l'eſpece de plaiſir qu'elles donnent. Le propre de celui-ci eſt d'égayer l'eſprit ſeulement. Je verſe des larmes de joie quand Philippe Humbert met dans tout ſon jour l'innocence & l'amour filial de Nanine; mon cœur gros de ſoupirs ſe ſoulage avec délectation par mes yeux. Jamais Hector, mettant la main dans le chapeau du joueur pour eſcamoter quelques piſtoles, malgré toute ſon adreſſe, ne m'a intéreſſé aſſez délicatement pour me faire pleurer de plaiſir. J'ai ri, mon eſprit goûtoit un moment de récréation; mon cœur étoit ſans ſentiment. Ne rit-on pas ſouvent de ce qu'on mépriſe?

(*a*) ..... Voyez dans nos ſpectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout ſon jour la tendre humanité,
Tous les cœurs ſont remplis d'une volupté pure,
Et c'eſt-là qu'on entend le cri de la nature.

Vous avez donc tort de dire que *le plaisir du comique est fondé sur un vice du cœur*, puisque le cœur n'en a jamais éprouvé, lorsque la bonne foi, la simplicité, ou quelqu'autre caractere vertueux que ce soit, a été la dupe d'un vaurien, ou tourné en ridicule par un mauvais plaisant.

Vous me direz à cela que la comédie à mon compte sera toujours pernicieuse, puisque, si son plaisir n'est pas fondé sur un vice du cœur, il l'est sur un vice de l'esprit, attendu qu'il n'est pas d'un bon esprit de rire du ridicule qu'on donne à la simple vertu.

Je vous réponds d'abord que c'est pointiller sur le spectacle avec autant de rafinement qu'on épilogueroit un sermon. Quoiqu'il en soit, j'ai nié tout net qu'il fût vrai que la comédie fût pernicieuse aux mœurs. Je ne veux pas vous laisser la liberté d'appuyer la preuve de ses dangereux effets par l'impression qu'elle fera sur l'esprit; j'ai démontré qu'elle n'en pouvoit faire qu'une très-bonne sur le cœur.

L'esprit peut être égayé fort innocemment par les pointes & les plaisanteries fines qu'un personnage peu scrupuleux sur la probité lâchera contre un parfaitement honnête homme, sans pour cela être un mauvais esprit. Je ne ris point de la fourberie en elle-même, je ris de la maniere ingénieuse dont elle se trame & dont elle s'exécute. L'invention de l'Auteur & l'adresse de l'acteur me font plaisir. Je ne crois pas avoir rien à me reprocher à cet

égard sur ma façon de penser. En voici la raison : si je croyois que Scapin ou Sosie trompassent réellement leurs vertueux Patrons, je pourrois rire de leur adresse, mais j'avertirois leur maître. Je rirois cependant parce que le rire n'est pas un signe d'approbation. Sur la scene, je sais que tout ce qui s'y passe est un jeu ; l'action en elle-même m'est donc très-indifférente. J'y vais voir l'image des mœurs, il faut qu'on me la représente fidélement. Tous les jours les honnêtes gens sont les victimes des frippons ; j'empêcherai ce malheur tant qu'il sera en moi, mais je ne ferai pas à cet égard le personnage d'Héraclite à la comédie.

Ne me diriez-vous pas par hazard que mon esprit ou mon cœur sont vicieux, parce que je ris quand je vois un charlatan avaler du plomb fondu ? Je suis persuadé qu'il ne se fera pas de mal ; j'ai la liberté de rire de son adresse à en faire accroire aux simples. Toutes ces considérations ont été pour vous de nulle valeur. Vous vouliez absolument dire du mal de la comédie, vous vous êtes satisfait. Continuons à rétorquer tous les argumènts que vous employez contr'elle.

» Le théâtre de Moliere, *à votre avis*, est » une école de vices & de mauvaises mœurs... » Les sots y sont les victimes des méchants... » Cet homme trouble tout l'ordre de la société..... Il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfants, des » maris sur leurs femmes, des maîtres sur » leurs serviteurs. «

Si Moliere avoit besoin de justification à cet égard, quelque foible que soit ma plume, je la sentirois assurément assez forte pour l'entreprendre. Heureusement on lui rend la justice qu'il mérite. Il étoit trop honnête homme pour attaquer volontairement le sacré caractere de la vertu ; il avoit trop d'esprit pour avoir pu l'attaquer sans qu'il s'en fût apperçu. Que n'ai-je le temps d'examiner toutes ses pieces sans ennuyer le Lecteur ! Je lui en ferois l'exposition pour l'en laisser le Juge. Est-ce tourner en dérision les respectables droits des peres, que de faire voir avec quel art un fils soustrait à son pere la connoissance de ses maîtresses, & lui fait payer ses dettes ?

Est-ce tourner en dérision les respectables droits des maris, que de montrer combien une femme est adroite quand elle veut tromper son époux ?

Est-ce enfin tourner en dérision les respectables droits des maîtres que de leur enseigner comment un frippon de valet peut abuser de leur confiance ?

N'est-ce pas l'image de ce qui se passe continuellement ? Pourquoi donc a-t-il tort de l'exposer au grand jour ? Parce qu'*il met les rieurs du côté des fourbes*; (*a*) *que » les applaudissements sont rarement pour le plus estimable, & presque toujours pour le plus adroit.* «

Censeur austere, vous que l'amour de la vérité échauffe, excite, & transporte ; ô vous zélé

(*a*) Ridendo dicere verum quid vetat ?

zélé défenseur des droits de la simple vertu, répondez : est-ce de bonne foi & en suivant les lumieres de votre conscience, que vous avez voulu persuader à vos lecteurs que les comédies de Moliere sont une véritable école de mauvaises mœurs, & en avez-vous regardé comme une preuve les applaudissemens que le parterre donne à la naïve peinture des vices de la société? Fut-il jamais de leçon plus instructive que son Tartufe? On applaudit cet hypocrite; mais est-ce le caractere de l'hypocrisie à qui l'on prodigue les applaudissemens, ou est-ce à la vérité avec laquelle il en fait le portrait? S'intéresse-t-on pour lui, jugez-en au plaisir que tout le parterre témoigne, quand, par un juste arrêt du Prince, on le conduit en prison & qu'on restitue au bon homme Orgon tous les biens dont ce traître le vouloit dépouiller? Quelle morale plus saine que celle d'Ariste? Ne l'applaudit-on pas? Si l'on rit de la simplicité du dévot personnage qui est dupé, c'est qu'il a un excès d'amour pour le serpent qu'il échauffe dans son sein, c'est qu'il y a un ridicule à Orgon de s'inquiéter avec soin des nouvelles de Tartufe gros & gras, tandis que ce même Orgon n'a aucune sollicitude pour une femme vertueuse qui est malade. La sottise du bon homme fait rire; elle affecteroit bien différemment si l'on n'étoit pas prévenu que tous les malheurs qui le menacent ne lui arriveront point. Le rire en cette occasion est un mouvement involontaire produit par la singularité de la scene. Les ap-

plaudiſſements qu'on donne à Orgon, quand, en ſortant de deſſous la table, il prend le perfide ſur le fait, ſont une preuve de la ſatisfaction qu'on reſſent de ce qu'il n'a pourtant pas été la victime de ſa bonhommie. Je doute, en un mot, qu'il ſoit poſſible de mieux apprendre à ſe méfier des hypocrites, que par la repréſentation de cette piece. N'eſt-ce pas une obligation qu'on lui a d'avoir ainſi développé tous les reſſorts d'un vice d'autant plus à craindre qu'il ſe couvre des reſpectables dehors de la vertu?

Ce que je dis du Tartuſe, je pourrois également le dire de preſque toutes ſes pieces, dans leſquelles on rencontre toujours une très-grande morale. Je ſais bien qu'on le blâme de n'avoir pas aſſez épuré quelques-unes de ſes ſcenes, où l'on trouve des équivoques, & des plaiſanteries un peu trop fortes; mais, Monſieur, *paucis non offendar maculis ubi plura nitent. H.* C'eſt un pré immenſe, tout émaillé de fleurs, parmi leſquelles on voit encore deux ou trois plantes d'horties. On les a apperçues, elles ne ſont plus à craindre.

Il eſt certain que le bien peut être converti en mal, ſur-tout par quelqu'un qui a de l'eſprit. Je ſuis donc peu ſurpris que vous donniez adroitement une mauvaiſe tournure aux meilleurs ouvrages de ce fameux Auteur. Tout le monde ſait que, pour juger d'un fait, il ne ſuffit pas d'en faire l'expoſition, il faut encore en rapporter toutes les

circonstances, & voir si tout l'accessoire ne le met pas dans un autre jour qu'il ne paroîtroit, dénué de tous ses alentours. Que diriez-vous d'un homme, qui, pour dissuader quelqu'un d'acheter un verger délicieux, lui feroit goûter le fruit d'un sauvageon qui se trouveroit par hazard au milieu d'une prodigieuse quantité des plus excellents fruitiers? Je vous laisse le soin d'appliquer cette comparaison, & d'apprécier la droiture du génie d'un tel personnage. Comme votre dessein est de décrier les ouvrages de Moliere, vous vous en prenez à son chef-d'œuvre. Nous allons voir si l'équité a dicté votre critique. Elle me semble d'autant plus dangereuse, qu'avant de l'entamer, vous avez soin de faire parade d'un esprit de modération & de douceur, qui ne m'a pas paru vous inspirer jusqu'à présent. » Ne » nous prévalons, *c'est vous qui parlez*, ni » des irrégularités qui peuvent se trouver » dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de » ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pieces, & passons tout d'un coup » à celle qu'on reconnoît unanimement pour » son chef-d'œuvre : je veux dire le Misanthrope. »

Cette indulgence qui veut excuser ce que tout le monde disculpe, aura bientôt des suites rigoureuses. C'est ainsi qu'on couvre de fleurs le piege qu'on tend à son ennemi. *Timeo Danaos vel dona ferentes.* V. Æn.

» Il n'a point prétendu, *à votre jugement*, former un honnête homme, mais » un homme du monde..... ainsi voulant » exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société; après avoir » joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à » jouer celui que le monde pardonne le moins, » le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait » dans le Misanthrope. »

La vertu n'a jamais de ridicule ; elle ne peut pas même en avoir; mais on peut joindre beaucoup de ridicule à la maniere dont on s'est projeté d'être vertueux. L'excès est nuisible dans les meilleures choses, il devient même quelquefois criminel. Quand Moliere a fait jouer le Misanthrope, il n'a jamais eu l'idée de tourner en ridicule la droiture & la sincérité d'Alceste, mais la rudesse qui accompagne chez lui ces excellentes qualités. Vous vous êtes plaint qu'on ne mettoit sur la scene que des êtres giganteſques & qui ne ressembloient point aux hommes. Direz-vous que celui-ci ne soit pas la véritable image de beaucoup d'honnêtes gens qu'un tempérament atrabilaire rend insupportables, en obscurcissant leur mérite? Vous n'approuvez pas qu'il soit question au théâtre de crimes, souffrez donc qu'on y censure le ridicule. Où donc en seroit la société, si le caractere du Misanthrope, tel que Moliere l'a dépeint, devenoit commun à beaucoup de personnes? On ne leur repro-

cheroit à la vérité aucun vice groſſier, mais l'union, l'amitié, l'eſprit de fraternité formeroit-il le lien qui doit unir des citoyens? Les méchants feroient du mal à tout le monde, & les bons ne feroient de bien à perſonne.

Malgré tout ce que vous pourrez imaginer, vous ne perſuaderez à qui que ce ſoit au monde, que le Miſanthrope ne ſoit un ſujet très-propre à être cenſuré,

Vous convenez vous-même qu'*Alceſte a des défauts réels dont on n'a pas tort de rire*, & vous faites le procès à un homme qui fronde ces défauts. La vénération qu'on doit à la vertu, doit-elle aveugler au point, en ſa faveur, qu'on n'oſe pas lui reprocher les ridicules qu'on lui aſſocie? Chez un homme tel qu'Alceſte la vertu eſt une roſe qui, quoique fort belle, ne peut être cueillie par la quantité de ſes épines. Souffrez qu'une main adroite les ôte, afin de profiter d'une ſi aimable fleur.

Me permettez-vous, Monſieur, d'oſer vous dire que vous n'avez pas ſaiſi le caractere du Miſanthrope? Selon vous, Alceſte eſt un homme plein de droiture & de ſincérité, qui n'a pas tort de ſe déchaîner contre les hommes.

--- Les uns parce qu'ils ſont méchants,
Et les autres, pour être aux méchants, complaiſants.

Je conviens que s'il ne peut avoir de commerce qu'avec de telles gens, il a raiſon de dire, qu'il a conçu pour eux une mortelle haine. Voilà le propre de la vertu, haïr ſinon les méchants, du moins la méchanceté. Auſſi Moliere ſe ſeroit bien gardé de le tourner en ridicule, s'il n'eût refuſé le commerce que des méchants ou des flatteurs. Mais il fait plus, il veut rompre avec tous les hommes, & notamment avec Philinte ſon ami. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'il l'a vu ſaluer & embraſſer une perſonne qu'il ne connoît pas parfaitement. Voilà le motif du courroux d'Alceſte, qui entre comme un furieux ſur la ſcene, & qui, ſans avoir raiſon de ſe plaindre d'un ami, qui veut prendre part au chagrin que lui donne l'embarras d'un procès, paie ces témoignages de bienveillance en refuſant même de l'écouter. Il fait plus lorſque Philinte cherche à l'adoucir, en lui diſant avec intérêt :

Dans vos bruſques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoiqu'amis enfin, je ſuis tout des premiers.

Le Miſanthrope lui répond durement :

Moi votre ami ! Rayez cela de vos papiers,
J'ai fait juſques ici profeſſion de l'être ;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître, &c.

Ne croiriez-vous pas que Philinte a commis quelque crime ou fait quelque lâcheté pour être tout-à-coup rayé du catalogue des amis d'Alceſte? Tout le mal conſiſte pourtant à avoir porté la politeſſe un peu plus loin qu'il ne faudroit, en embraſſant un homme qu'il ne connoît que médiocrement; c'eſt, à l'avis du Miſanthrope, un ſi grand forfait, qu'il dit:

- - - Si par malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'inſtant.

Voilà la premiere ſcene du Miſanthrope, conſéquemment voilà l'expoſition de ſon caractere. C'eſt donc un homme, à la vérité vertueux, mais dur, farouche, peu ſociable, ridicule même, que Moliere a voulu jouer, & non pas un homme qui ne refuſeroit de communiquer qu'avec les frippons & les flatteurs.

Ce qui vous fait errer ſur la qualité du caractere d'Alceſte, c'eſt que vous n'aviez pas la piece bien préſente, quand vous en avez entrepris la cenſure. Vous prétendez que le Miſanthrope dit: » qu'il a conçu une » haine effroyable contre le genre humain, » quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir » lâchement ſon ſentiment, & tromper » l'homme qui le lui demande, il s'en voit » encore plaiſanter lui-même au plus fort de » ſa colere. Il eſt naturel que cette colere » dégénere en emportement, & lui faſſe dire

» alors plus qu'il ne penſe de ſens froid.

Non, Monſieur, il dit qu'il a conçu cette haine effroyable contre le genre humain, ſans avoir encore eu à ſe plaindre de perſonne. Ce ſont les vices des hommes en général qui l'enflamment de colere contre les particuliers. L'homme au ſonnet n'a pas encore paru, ainſi ſon ami ne s'eſt pas encore moqué de lui. En un mot, il n'a perſonnellement de griefs contre qui que ce ſoit ; & ſi un tel original eſt ſuſceptible de ſang-froid, c'eſt de ſang-froid qu'il lâche toutes ces ſottiſes.

Je ne vous ſuſcite point une querelle ſur le renverſement que vous faites de la piece, en vous abuſant dans vos citations, puiſque vous avertiſſez *en cet endroit même*, que peut-être vous vous trompez à cet égard : cependant cette erreur vous a fait donner à gauche dans l'idée que vous vous êtes formé du Miſanthrope. Vis-à-vis quelqu'un dont je ſoupçonnerois la bonne foi, je dirois qu'une pareille mépriſe peut avoir été volontaire, ſur-tout quand on prend les moyens néceſſaires pour ſe mettre à l'abri des reproches, en prévenant par une note, que ſi on ſe trompe, c'eſt parce qu'on travaille ſans livres & ſans mémoire. Il étoit aiſé de vous éclaircir. Vous avez négligé de le faire, par la raiſon que vous ajoutez dans votre note. *Quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins ; attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle*

ou telle piece, mais de l'eſprit général du théâtre, que j'ai bien étudié.

On appelle cela vouloir avoir raiſon bon gré mal gré. L'intérêt qu'on prend pour ce qui regarde le Miſanthrope, & le plaiſir même qu'on a en le voyant, ne vient point du tout, comme vous l'imaginez, par la raiſon qu'il n'eſt pas Miſanthrope à la lettre, mais c'eſt qu'il a les plus belles qualités du monde. Moliere penſoit trop bien pour ne pas faire rendre hommage à la vertu de la même perſonne dont il badinoit les ridicules. Si les ſpectateurs ne voudroient point lui reſſembler, ce n'eſt pas encore, quoique vous en diſiez, parce que tant de droiture ſeroit incommode, mais c'eſt parce qu'il accompagne cette droiture d'un eſprit de miſanthropie contraire à l'honnête ſociété.

Vous remarquez judicieuſement » qu'il y » a un ſi grand nombre de propres maximes » de Moliere dans la bouche d'Alceſte, que » pluſieurs ont cru qu'il vouloit ſe peindre » lui-même. « Si cela eſt, il a eu raiſon de le faire. Il a donc ſenti que ſa qualité d'honnête-homme étoit altérée par des défauts. Sans doute il cherchoit à s'en corriger. Pourquoi lui faire un crime de ce qu'imaginant qu'il y avoit des gens qui lui reſſembloient, il a voulu travailler à leur faire partager le dégré de perfection auquel il s'efforçoit d'atteindre?

Vous êtes encore dans une bien plus grande erreur ſur le fond du caractere de Philinte,

que ſur celui du Miſanthrope, peu s'en faut que vous n'en faſſiez un frippon. » C'eſt, *dites-vous*, un de ces honnêtes gens du grand » monde, dont les maximes reſſemblent » beaucoup à celles des frippons..... de ces » gens qui ſont toujours contents de tout le » monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple » ait faim; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur » des pauvres, &c. «

Où, s'il vous plaît, avez-vous reconnu cette façon de penſer dans les diſcours de Philinte? L'Auteur en a fait le contraſte du Miſanthrope. C'eſt un homme doux, à la vérité, & d'un commerce aiſé; mais il eſt ſi peu vrai qu'il ſoit du nombre de ceux *qui ne ſe ſoucient de perſonne*, qu'il marque un véritable intérêt pour ce qui regarde ſon ami. Il veut l'accompagner, malgré toutes ſes brutalités, chez les Maréchaux de France, l'orſqu'il y eſt cité. Il lui donne des conſeils très-ſalutaires ſur le mariage qu'il veut faire avec Celimene, dont l'humeur coquette ne peut que cauſer beaucoup de déſagrément à un mari tel qu'Alceſte ſur-tout. Eſt-ce là ne ſe ſoucier de perſonne? A l'égard de ce que vous dites: *de la bonne table, du gouſſet bien garni, du peuple qui a faim*, je ne puis vous blâmer de l'intention que vous avez eue de vous ſoulever, ainſi que M. de la Bruyere, contre ceux à qui vous reprochez cette in-

ſenſibilité qui eſt odieuſe, mais elle n'a jamais été propre à Philinte. Moliere ſe ſeroit bien gardé de mettre un tel homme en bute aux traits de l'humeur ſatyrique d'Alceſte. Sa miſanthropie auroit eu un juſte fondement, & le ridicule de ſa rudeſſe n'auroit point ſorti, comme quand il s'indiſpoſe & ſe courrouce contre un quelqu'un qui joint à un véritable fond de droiture, l'urbanité & la douceur.

Au ſurplus, tout ce que vous prétendez que Moliere auroit dû faire pour conſerver le véritable naturel du Miſanthrope, eſt très-bien raiſonné, quant à votre façon de penſer, puiſque vous voulez qu'il ſoit exactement ſans défaut; mais l'Auteur n'a pas voulu le peindre tel.

Chez vous le Miſanthrope eſt un cenſeur perpétuel, mais cenſeur raiſonnable, ſans paſſion, ſans aigreur, inſenſible à toutes les injuſtices qu'on lui peut faire, parce qu'il s'y attend. Chez Moliere, c'eſt un homme d'un tempérament bilieux, que tout effarouche, qui ne s'offenſe pas ſeulement du mal, mais de tous les petits ménagements qu'une politeſſe, peut-être un peu trop affable, a introduit dans le monde. Chez vous enfin le Miſanthrope ne hait que la corruption du genre humain, & chez notre Auteur, la haine de cette corruption, & même de ce qui n'en a qu'une foible apparence, rejaillit juſqu'à un certain point ſur les hommes.

Vous croyez qu'on pourroit faire ſur votre idée un nouveau Miſanthrope. Il ne faudroit

pas alors qu'il devînt le sujet d'aucune plaisanterie. Ce seroit à lui, au contraire, à railler les autres. On ne rempliroit conséquemment pas l'intention de Moliere, qui étoit de montrer qu'un excès de vertu trop austere & mal entendue, peut rendre blâmable. On donneroit des leçons de morale aux hommes.

Votre censeur pourroit même faire rire par mille épigrammes pleines de sel. Reste à décider si un sujet de cette nature pourroit porter le titre de misanthrope. Nous avons attaché à ce mot une signification toute autre que celle d'un juste critique.

Vous désaprouvez la pointe de la scene du sonnet :

> La peste de la chûte, empoisonneur au Diable!
> En eusses-tu fait une pour te casser le nez.

Je vous avouerai qu'elle m'a toujours paru trop basse & trop triviale dans la bouche d'une personne de condition ; mais encore une fois, le Poëte a voulu peindre un homme réellement ridicule. Il l'auroit peut-être été assez sans cela.

Je ne pense pas, au reste, que Moliere ait adouci la force du caractere d'Alceste, vis-à-vis l'homme au sonnet, par la seule intention de faire rire le parterre.

L'embarras du Misanthrope, qui use de quelques petites bienséances pour dire que le sonner ne vaut rien, est une preuve de la

ſotiſe de ſa miſanthropie. Il eſt ſi peu honnête & ſi peu raiſonnable qu'on diſe groſſiérement à un quelqu'un d'un certain rang qui vient vous montrer un ouvrage, *cela ne vaut rien*, que le Miſanthrope, tout miſanthrope qu'il eſt, ne ſait comment s'y prendre pour ſe livrer tout entier à ſon peu de politeſſe. Les détours dont il uſe en cette occaſion, quoique hors de ſon caractere, ne le détruiſent pas aſſez pour qu'on diſe que le Poëte l'a manqué. On voit à la torture qu'il ſe donne, qu'il eſt toujours le même, & on en conclut ſeulement qu'il faut qu'il y ait bien de l'ab urdité dans ſon humeur, puiſque, malgré toute l'envie qu'il auroit de la ſuivre, il héſite.

Remarquez encore, Monſieur, qu'il ne demeure pas long-temps dans cette ſituation d'eſprit, car à l'inſtant qu'on lui témoigne du mécontentement de la déciſion qu'il vient de donner, il ſe livre à ſes emportements ordinaires, & ſe dédommage bien de la gêne dans laquelle il s'eſt vu l'eſpace de deux ou trois minutes. Peut-on rien de moins méſuré que ces termes :

> J'en pourrois par malheur faire d'auſſi méchants,
> Mais je me garderois de les montrer aux gens.

Le reconnoiſſez-vous là ? Un homme peut bien ſe démentir pendant un eſpace de temps, ſur-tout auſſi peu conſidérable ; mais *naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret*. C'eſt préciſément ce qu'il nous prouve.

Vous ne voulez pas que Philinte conſeille

à Alceſte de viſiter les juges, parce que c'eſt dire, en termes honnêtes, qu'on va chercher à les corrompre. Je ne m'étonne pas que vous vous ſcandaliſez ſi fort que l'on ſe moque d'un homme qui porte tout à l'extrême. Vous êtes intéreſſé au jeu. La cauſe d'Alceſte eſt bonne ; Philinte lui repréſente que ſa partie eſt forte, qu'elle peut entraîner les ſuffrages par cabale. Dans cette ſuppoſition, eſt-ce ſuggérer à un homme de faire une mauvaiſe action, que de lui repréſenter combien il eſt de ſon intérêt de viſiter les juges, non pour les corrompre, mais pour faire valoir ſes droits ? Si tous les hommes étoient tels qu'ils doivent être, ces ſoins ſeroient ſuperflus ; mais malheureuſement on ſait le contraire, & il peut très-bien arriver que la maniere dont on expoſera la juſtice de ſes prétentions empêchera les juges d'être abuſés ; car enfin ce ſont des hommes, ſujets par conſéquent à l'erreur. La diligence qu'on aura apporté à leur bien détailler toutes les circonſtances qu'ils ne doivent point ignorer, bien-loin de les induire à mal juger, les empêchera au contraire de prêter les mains à l'injuſtice. D'ailleurs tel Magiſtrat, qui, par quelque conſidération particuliere, pencheroit du côté qui a tort, peut être ramené à l'équité par de bonnes & ſolides remontrances. En un mot, ſolliciter un juge n'eſt un mal que quand on ſent bien qu'on travaille à ſubſtituer le menſonge à la vérité. Alceſte & Philinte diſent eux-mêmes, qu'ils ſont bien perſuadés que la cauſe

dont il s'agit est bonne, juste & raisonnable; ce n'est donc pas vouloir faire une méchante action que de visiter les juges, pour qu'ils ne soient ni aveuglés par la chicane, ni entraînés par la cabale. Je n'irai point prier mon rapporteur pour qu'il donne une bonne tournure à mon affaire, mais je lui ferai appercevoir toutes les menées de ma partie, qui joint le crédit & l'adresse pour fasciner les yeux du tribunal. Un misanthrope décidé peut fort bien tenir cette conduite, elle prouve même la mauvaise opinion qu'il a des hommes; Philinte a donc pu donner à son ami le conseil qu'il lui a cru salutaire à cet égard. S'il le refuse c'est qu'il est si excessif dans ses idées & dans ses actions, qu'il en devient tout-à-fait condamnable. Cessez donc de vous persuader que vous avez démontré *que dans tout ce qui rend le Misanthrope ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien;* il n'auroit point manqué à la droiture quand il se seroit rendu aux avis de son ami. Il auroit au contraire été plus raisonnable, il n'auroit pas rempli le caractere que l'Auteur lui donne. Avec autant de vertu qu'Alceste en a, peut-on, me direz-vous, allier tant de défauts? La preuve que la chose est possible, c'est que Moliere croyoit être tel. Vous finissez l'examen de cet ouvrage par une phrase qui mérite bien d'être rapportée dans toute son étendue.

» Puisque *cette piece* est sans contredit de » toutes les comédies de Moliere celle qui » contient la meilleure & la plus saine mora-

» le, sur celle-là jugeons des autres, & conve-
» nons que l'intention de l'Auteur étant de
» plaire à des esprits corrompus, ou sa morale
» porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche
» est plus dangereux que le mal même, en
» ce qui séduit par une apparence de raison ;
» en ce qu'il fait préférer l'usage & les maxi-
» mes du monde à l'exacte probité ; en ce qu'il
» fait consister la sagesse dans un certain mi-
» lieu entre le vice & la vertu ; en ce qu'au
» grand soulagement des spectateurs, il leur
» persuade, que pour être honnête homme,
» il suffit de n'être pas un franc scélérat. »

Je voudrois que vous me disiez pourquoi il a intention de plaire à des esprits corrompus. Vous taxez sans doute tous les spectateurs de corruption, par une suite de votre principe que c'est un vice de cœur de rire du mal qu'on voit à la comédie. Je vous ai démontré suffisamment, ce me semble, que le rire n'étoit point du tout relatif au mal même, ni un acte d'approbation, & qu'on peut rire de ce qu'on méprise. Vous trouvez encore une autre preuve de corruption dans le rire qui est provoqué par toutes les extravagances du Misanthrope, parce que, selon vous, *dans tout ce qui le rend ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien.* Est-ce ma faute à moi, si le public ne vous paroît corrompu que parce que vous êtes intéressé à justifier Alceste ? Est-ce encore ma faute si, parce qu'il est foncièrement honnête homme, vous voulez qu'on lui passe toutes ses humeurs, ses fantaisies, ses brutalités, ses impertinences

même? D'où vient penſez-vous ſur ſon compte autrement que celui qui a compoſé la piece, & que tous ceux qui la voient jouer? Encore une fois, ce n'eſt point la vertu du Miſanthrope qu'on a prétendu tourner en ridicule, ce ſont tous les défauts qui la rendent ſi mauſſade, qu'ils s'en faut peu qu'elle ne dégénere en vice; car enfin, il n'a plus qu'un pas à faire pour parvenir à haïr toute le genre humain, & comme vous le dites vous-même, » une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, » mais une dépravation de la nature, & le » plus grand de tous les vices. »

Commencez par vous rétracter ſur la mauvaiſe opinion que vous avez de nos ſpectateurs; & par un effort qui vous ſeroit bien glorieux, parce qu'il vous coûteroit beaucoup, convenez, de bonne foi, que l'intention de Moliere n'a pas été *de perſuader, au grand ſoulagement des ſpectateurs, que pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.* Vous devez cette juſtice à la mémoire de cet Auteur, que vous flétriſſez par une calomnie atroce; vous la devez enfin à la vérité, puiſqu'il eſt certain que toute la morale du Miſanthrope ſe réduit à faire d'un citoyen un homme tout à la fois aimable & vertueux.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes vos déclamations contre Regnard & Dancourt. L'élégance de votre ſtyle ne m'a pas empêché de m'ennuyer en faiſant cette lecture. Ma réponſe produiroit ſans difficulté le

même effet. Vous êtes d'ailleurs si emporté, que j'apréhenderois de vous apostropher d'une façon peu décente, si je voulois commenter cette partie de votre ouvrage. Une plaisanterie mauvaise si vous voulez, échauffe tout à coup votre bile ; & transporté par un délire frénétique: *les spectateurs*, vous écriez-vous, *sortent complices des crimes qu'ils ont vu commettre sur la scene . . . . . Qui ne devient pas filou soi-même en s'intéressant pour un filou ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place?* Que répondre à cela? Lecteur, j'en ris.

Vous convenez, Monsieur, que nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées, *qu'elles instruisent beaucoup*, mais qu'elles ennuient encore davantage. *Autant vaudroit aller au sermon.* Cette apostrophe est d'un quelqu'un qui n'y va pas, ou qui n'en entend que de mauvais. Quoi qu'il en soit, laissez aux comédiens le soin de se plaindre que les Auteurs modernes les font prêcher au désert. Ils sont contents d'un grand nombre de nouveautés. Vous avouez qu'elles instruisent beaucoup; ils trouvent leur compte à en donner les représentations ; laissez donc jouer la comédie en paix, si-non l'on vous dira que vous ressemblez à un fagot d'épines; par où le prendre ?

Vous connoissez trop, Monsieur, combien la variété est utile, nécessaire même à un ouvrage, pour ne pas mettre vos lu-

mieres à profit. Il faut de temps en temps ſoulager l'attention du lecteur. C'eſt ce que vous faites de la façon du monde la plus ingénieuſe. Aprés une longue diſſertation ſur la comédie & les comédiens, vous avez craint de cauſer de l'ennui. Pour éviter cet inconvénient, les femmes vous ont fourni des traits de ſatyre très-propres à égayer l'eſprit fatigué de votre morale *anti-comédienne*.

J'ignore ſi vous avez à vous plaindre du ſexe; au cas que cela ſoit, de quelque nature que puiſſe être le mécontentement qu'il vous a donné, ma foi, vous n'êtes pas en reſte. Vous direz, peut-être, qu'en épouſant cette querelle, je prends trop d'avantage contre vous; mais qu'importe à un Philoſophe? Vous aurez d'ailleurs, pour ſoutenir votre parti, ces auſteres perſonnages au teint blême & livide, qui ſe font un devoir de penſer comme vous par ſingularité & par néceſſité; vous aurez pour vous tous les Diogene & les Quakres français; en un mot, toute l'eſpece de philoſophes qui vous reſſemblent, & moi je ſerai réduit à me conſoler de la ſupériorité de vos forces avec des hommes. De quelque côté que demeure la victoire, hazardons le combat.

Il eſt très-dangereux, à vous entendre, de mettre ſur la ſcene des pieces » où les » femmes & les jeunes filles deviennent » les précepteurs du public; c'eſt leur don-

» ner sur les spectateurs le même pouvoir
» qu'elles ont sur leurs amants. En augmen-
» tant avec tant de soin l'ascendant des fem-
» mes, les hommes en seront-ils mieux gou-
» vernés? « Ne sembleroit-ils pas que la forme du gouvernement & les constitutions de l'état vont changer, parce que nos actrices ont su dire aux hommes qu'ils devoient éviter tel & tel mal, pour pratiquer tel & tel bien? On va partir de là pour donner aux femmes l'administration des affaires & l'entrée du conseil. Tout va changer de face; elles vont superbement s'emparer du glaive, & nous prendrons humblement la quenouille. Quel désordre! quel bouleversement! *O tempora! O mores!*

Si quelque chose est capable d'adoucir les craintes que vous nous inspirez si salutairement, c'est la parole que vous nous donnez,
» qu'il peut y avoir dans le monde quel-
» ques femmes dignes d'être écoutées d'un
» honnête homme. « Consolons-nous donc, & *s'il peut y avoir* quelque femme de cette espece, sans doute ce sera celle-là qui prendra l'*ascendant* dont vous craignez de les voir jouir à notre préjudice. Ce n'est pas au reste que vous ne connoissiez tout leur mérite, quand vous apréhendez de nous voir subjugués par leur despotisme; mais vous craignez *d'avilir notre sexe en honorant le leur!*

» Le plus charmant objet de la nature,
» le plus capable d'émouvoir un cœur sen-

» ſible & de le porter au bien, eſt, je l'a-
» voue, une femme aimable & vertueuſe. «
C'eſt ainſi que vous vous répandez en éloges ! Eſt-il rien de plus flatteur, & en même-temps de plus vrai ? Pourſuivons, *mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il ?* Voilà la pointe, voilà le ſerpent ſous les fleurs. Il n'eſt donc point cet objet ſi plein de charmes ? Ou s'il exiſte, il eſt ſi rare & ſi déplacé dans la ſociété, qu'il n'oſe pas s'y montrer. Il eſt obligé de ſe cacher ; *& où ſe cache-t-il ?* Une femme aimable & vertueuſe tout à la fois ! Hélas ! C'eſt, à votre avis, un être imaginaire. Je vais donc m'écrier avec vous : » n'eſt-il pas bien cruel de le con-
» templer avec tant de plaiſir au théatre,
» pour en trouver de ſi différents dans la ſo-
» ciété ? «

Mais enfin, puiſque cet objet ne ſe rencontre que dans la peinture qu'en fait le théatre, approuvez donc cette peinture ; elle eſt ſi belle qu'elle inſpirera aux femmes le déſir de reſſembler à ce tableau. Vous ne vous plaindrez plus après cela de ne pouvoir rencontrer une femme aimable & vertueuſe.

Si vous aviez intitulé votre livre : *ſatyre contre les comédiens & les femmes*, je ne me donnerois pas la peine de vous répondre. Ces ſortes d'ouvrages ne ſont point dangereux, parce qu'on eſt prévenu ſur les licences qu'ils prennent ; mais vous compoſez un volume pour détruire les opinions

juſtes & ſages d'un homme reſpectable à tous égards ; d'un homme qui, plein d'eſtime pour votre patrie, veut que l'univers lui doive l'exemple de la raiſon ſans préjugé ; d'un homme enfin, qui eſt lui-même le modele de ce qu'il propoſe : votre livre ſe répand à la faveur des deux noms qui en ornent le frontiſpice ; ſouffrez donc que ſi l'amour de votre pays a pu vous ſuggérer toutes les invectives qui ſont ſorties de votre plume, l'amour du mien ne me permette pas de demeurer dans le ſilence, lorſque vous décochez les traits les plus envenimés contre l'honneur & la vertu des dames françaiſes. C'eſt ſans difficulté les apoſtropher avec mépris, quand, lorſqu'on eſt comme vous, au milieu de la France, on demande *dans quel endroit de la terre ſe cache une femme vertueuſe & aimable* ?

Tout ce que vous dites pour humilier ce ſexe, n'en diminuera pas ſans doute le mérite, & ne changera rien à la nature des choſes ; mais vous n'en êtes pas moins répréhenſible. Vous ne voulez pas que les hommes prennent des leçons de la part des femmes, *parce qu'elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout.* Ce reproche d'ignorance eſt très-mal fondé, ſur-tout dans ce ſiecle, où elles ont l'eſprit fort orné ; mais quand il ſeroit juſte, il y auroit de l'inhumanité à le faire. Quelle eſt, s'il vous plaît, la raiſon du peu de connoiſſance des femmes ? Eſt-ce la groſſiéreté de leur eſprit,

le peu de ſolidité de leur jugement, la peſanteur de leur imagination? Nous ſavons bien le contraire nous autres hommes. En général elles ont l'eſprit plus fin & plus délicat que nous, le jugement plus facile, l'imagination plus vive, elles ont de commun avec nous toutes les bonnes qualités de l'ame & de l'eſprit, par-deſſus nous l'élégance de la taille, les graces du maintien & les charmes de la figure. Il a donc été de notre intérêt, en les deſtinant à nos plaiſirs, de les éloigner de tout ce qui auroit pu les diſtraire du ſoin que nous avons voulu qu'elles priſſent uniquement à nous plaire. Nous n'avons ceſſé de leur répéter qu'elles ne ſont faites dans l'ordre de la nature & de la ſociété, que pour nous amuſer, & tout au plus veiller aux ſoins groſſiers & néceſſaires d'un ménage; après cela nous aurons la barbarie de leur reprocher qu'elles ne ſavent rien. Jettons les yeux ſur celles qui, libres de ce préjugé, ont oſé entrer en rivalité avec nous. Leurs écrits, leurs actions n'ont rien d'efféminé. Mais encore une fois, il eſt de l'intérêt de notre amour-propre qu'elles nous ſoient inférieures; nous ſommes les maîtres, & la loi du plus fort eſt toujours la meilleure. Si l'eſprit de ſervitude, auquel nous les aſſujettiſſons, ne leur permet point de s'élever au-deſſus de l'état que notre volonté leur preſcrit, diſons cependant à leur honneur, que malgré toute notre attention à les dégrader,

elles ne laiſſent pas d'avoir leurs héroïnes, comme nous nos héros. Sans parler ici des Elizabeth, des Médicis, des Marie-Thereſe, qui, à raiſon de leur ſexe, l'emportent ſur nos plus grands hommes, combien de femmes illuſtres dont les noms ſont conſacrés à jamais au temple de mémoire!

Je n'ai jamais pu réfléchir ſans indignation à notre injuſtice, à l'égard de l'objet de nos hommages & de nos adorations. Eſt-il bien honorable pour nous de ravaler un ſexe au pied duquel nous ſommes tous les jours? Que ſommes-nous donc, ſi les femmes ſont ſi mépriſables, nous qui dans l'effuſion d'un cœur qui dit ce qu'il penſe, leur jurons une obéiſſance & un attachement inviolable. Ce ſont, direz-vous, des foibleſſes; mais ces foibleſſes ſont ſi générales, ſi fréquentes, ſi réitérées, qu'elles peuvent paſſer pour un effet néceſſitant de leurs charmes. En ce cas, la nature a pris ſoin de les dédommager de notre humeur altiere. Avec combien de cruauté ne pourroient-elles pas ſe venger de nous, ſi la vengeance dont je veux parler, n'anéantiſſoit une partie de leurs plaiſirs?

Ce que j'ai dit de notre peu d'équité à les avilir, je le dis bien plus de la hardieſſe que nous avons de déclamer contre leur honneur, nous qui faiſons conſiſter le nôtre à les en priver. N'eſt-il pas abſurde que nous nous ſoyons imaginés être en droit de décider

décider impérieuſement qu'elles doivent être déshonorées pour tomber une ſeule fois dans la même faute dont nous faiſons un plus grand trophée, à proportion du pouvoir que nous avons eu de la multiplier ? Je ne prétends aſſurément pas juſtifier par-là le libertinage, il eſt toujours criminel. Mais je ſoutiens qu'il n'eſt pas plus excuſable dans l'un que dans l'autre ſexe ; j'ajoute même, en tirant une conſéquence de l'opinion que nous avons de la femme, qu'il devroit être plus honteux & plus déshonorant pour un homme de donner des preuves de ſa foibleſſe, puiſqu'il ſe prévaut d'un eſprit plus élevé & d'un plus ferme courage. Qu'auroit-on à dire en notre faveur, quand après toutes ces conſidérations nous daignerons rentrer en nous-mêmes pour nous rendre juſtice ſur le métier de ſuborneurs dont nous faiſons hautement profeſſion ? Le ſexe, toujours craintif, & plein de candeur, quand nous ne l'avons pas corrompu, s'effarouche à notre approche, il veut nous éviter. Mais comment ſe dérober à nos pourſuites ; nous qui, pour le rendre la victime de notre incontinence, ſavons employer tour-à-tour les attraits voluptueux de la ſéduction, & les armes preſque toujours victorieuſes de l'impudence ?

Encore une fois, Monſieur, ne vous imaginez pas que je veuille autoriſer les mauvaiſes mœurs, quand je ſemble excuſer les

écarts du sexe. Ce seroit, diriez-vous indubitablement, une morale de comédien. Je cherche seulement à prouver que rien n'est plus opposé à la raison, à la justice, & même au simple sens commun, que le droit que nous nous sommes arrogés, d'ériger en gentillesse pour nous, ce qui fait, à notre décision, l'opprobre & la honte des femmes. Concluons que si le libertinage est absolument mépriſable dans l'un & l'autre sexe, il faut l'éviter avec soin de part & d'autre.

Après cette digression dont vous êtes la cause, reprenons notre sujet. Vous avez déclamé tout à votre aise contre le spectacle qui, selon vous, est nuisible & préjudiciable à tout le monde, mais qui le seroit incomparablement plus à Geneve que par-tout ailleurs. Sachons-en les raisons: si elles sont justes, rien n'est plus louable que le dessein que vous avez eu de servir votre patrie; il falloit seulement le faire sans léser tout à la fois la politesse, la bienséance, la charité chrétienne & la vérité. Néanmoins, dans le cas où je suppose vos raisonnements bien fondés, je vous excuserois par le motif de votre zele, j'en blâmerois seulement la véhémence mal entendue: mais si au contraire le spectacle ne peut qu'être utile & avantageux à vos concitoyens, quel esprit vous a pu inspirer? C'est ce qu'il faudra tâcher d'approfondir; ce sera nécessairement ignorance, animo-

ſité, ou mauvaiſe foi. Quant à l'ignorance, vous êtes connu ; je ne prétends pas vous faire un fade compliment en vous diſant que vous n'en pouvez être ſoupçonné. A l'égard de la mauvaiſe foi, je ne juge mal de mon prochain que le plus tard que je puis, & j'aime à le trouver innocent. Reſtera l'animoſité. Tout homme a ſes foibleſſes.

Les ſpectacles, vous en convenez, peuvent être utiles dans les grandes villes, pour diſtraire les gens oiſifs, que l'inaction peut entraîner au crime. Il eſt certain que c'eſt un des avantages qu'on en retire ; mais c'eſt le moindre, par la raiſon que ceux qui en compoſent d'ordinaire le cercle, ne ſont pas d'aſſez mauvaiſes mœurs, pour croire que leur oiſiveté produiroit des forfaits comme vous le dites. Il faut d'autres plaiſirs que la comédie aux ſcélérats. Ce n'eſt donc pas de ce côté qu'il faut l'enviſager pour en faire valoir le bien.

La comédie inſtruit & amuſe tout à la fois. C'eſt une école de talents, elle fait briller l'eſprit des uns, en éclairant celui des autres ; en un mot, on peut dire qu'aujourd'hui tous les beaux arts concourent à l'embelliſſement de ſon théâtre ; conſéquemment elle excite une noble émulation entre les artiſtes, qui ne peut manquer d'être d'une utilité très-conſidérable pour le public. Partout où les arts fleuriſſent les habitants ſe multiplient, & le commerce s'agrandit. Si tous

les hommes vivoient comme nos premiers peres, ou comme ces Montagnons dont vous nous faites une si brillante description, je me dispenserois de préconiser leur félicité ; mais je regarderois la comédie comme quelque chose de fort inutile pour eux. Elle pourroit peut-être leur faire appercevoir la différence qu'il y a entre l'aisance & le simple nécessaire ; mais comme on ne regrette point un bonheur qu'on ne connoît pas, je penserois qu'il leur seroit plus expédient de vivre dans l'ignorance d'un état plus heureux que le leur, dans la crainte qu'ils ne se servissent de moyens illicites pour y parvenir avec trop de promptitude & de facilité.

Vos concitoyens sont-ils dans cette position ? Ne savent-ils pas apprécier la situation d'un homme qui est obligé de fabriquer sa maison, & de se tricoter des bas ? Ignorent-ils les avantages d'une noble & estimable industrie qui procure à un négociant le bien-être ? Non sans doute. Or s'ils en connoissent les agréments, certainement ils les désirent, conséquemment il leur est très-expédient de rassembler chez eux tout ce qui peut contribuer à les leur procurer.

Que cet état de simplicité des habitants des environs de Neufchâtel soit le plus heureux de tous, j'en conviendrai avec vous, à la faveur de la peinture que vous nous en faites, qui les rapproche du siecle d'or ima-

ginaire ; mais cette ſimplicité qui fait le bonheur de vos Montagnons, ſeroit inſupportable à la plus grande partie du reſte de la terre, & nommément à MM. les Genevois ; ainſi ne tirons point de conſéquence des uns aux autres, puiſqu'il n'y a aucun rapport entr'eux. Vos Montagnons aiment les racines qu'ils cultivent & qu'ils mangent ſans autre apprêt que leur appétit. Les Genevois aiment les truites du lac, bien cuiſinées. Il faut ſervir tout le monde à ſon goût.

Il n'eſt pas en votre pouvoir d'empêcher l'amour des richeſſes & des plaiſirs honnêtes ; quiconque a vu ſes voiſins en jouir a ſenti le vuide de leur privation. Les ſpectacles, bien loin d'appauvrir un pays tel que Geneve, le rendront ſans difficulté plus floriſſant. La raiſon en eſt fort ſimple.

Cette ville eſt très-commerçante, & ſa ſituation la rend ſuſceptible d'un négoce bien plus étendu que celui qui s'y fait. Elle contient environ 24000 habitants, preſque tous aiſés, & parmi leſquels il y en a de fort riches. Ces derniers, quoiqu'occupés de leur commerce, s'ennuient ſouvent de la trop grande ſolitude dans laquelle ils ſemblent végéter. Pour s'y dérober ils paſſent en France, & y dépenſent leurs revenus dont ils privent leur patrie. L'exemple de ces déſerteurs n'eſt pas propre à y attirer l'étranger, au moyen de quoi la conſommation des denrées n'y eſt pas conſidé-

rable. Petit à petit tous ceux qui se trouveront dans une passe un peu opulente, s'accoutumeront à venir jouir de la vie chez leurs voisins, pendant cinq ou six mois de l'année. Quel préjudice ! On s'appercevra trop tard du tort qu'on a eu de s'opposer aux plaisirs du public, on voudra y remédier, mais on ne fera pas rentrer les sommes qui seront sorties, ni les habitants qui se seront établis ailleurs, attirés par les agréments qu'ils y auront rencontrés.

C'est en vain que pour étayer vos réflexions d'un air de vérité, vous nous représentez les Genevois comme un peuple simple & laborieux, qui se délasse de ses travaux dans le sein de sa famille, en caressant son épouse & ses enfants. Sans vouloir lui disputer les vertus domestiques qu'il possède, nous le connoissons assez pour ne pas ignorer qu'il ne ressemble en rien à vos Montagnons, si ce n'est par la droiture du cœur : il aime les arts, les plaisirs, le luxe & toutes les douceurs de la vie. Si on les lui refuse chez lui, il ira bientot les chercher ailleurs.

Vous ne nous persuaderez pas au surplus que l'amour du luxe soit contraire au bien de la république. Le luxe n'est pernicieux que pour les états qui en seront entichés, sans pouvoir se le procurer par leur commerce & leur industrie ; or il est incontestable que si Geneve ambitionne la grandeur & l'opulence, elle est à même de se

ſatisfaire ſans ſe ruiner, puiſque tout contribue à en faire une ville d'un négoce immenſe. Il ne faut qu'exciter l'induſtrie des habitants, & l'on n'aura pas de peine à y réuſſir. Dès l'inſtant qu'ils connoîtront tout ce qu'ils peuvent à cet égard, & qu'ils en auront quelques exemples devant les yeux, l'émulation ſe mettra de la partie ; alors les tréſors que la nature a répandu ſur ce climat, ne ſeront pas les ſeuls avantages qui le feront chérir.

L'auſtérité de votre morale philoſophique vous perſuade que tout le monde doit penſer comme vous, ſans en avoir les mêmes motifs. Vous voudriez réduire le genre humain à regarder toutes les délices qu'on peut goûter ici bas, comme des êtres contraires à la vertu & au bon ordre ; ainſi vous nous exaltez la vie purement champêtre, à peu près comme le doit faire une églogue. Ne ſavez-vous pas qu'il y a longtemps qu'on a dit que ſes douceurs ne ſe trouvoient plus que dans une idyle ou un payſage ? En ſuppoſant même qu'elles puiſſent ſe rencontrer dans quelques hameaux, les mœurs du village ne peuvent être celles d'une grande ville.

Toute la jeuneſſe de Geneve aime les ſpectacles & en demande ; pourquoi les lui refuſer ? Si les vieillards s'oppoſent encore à ce qu'elle ſouhaite, c'eſt moins, je crois, parce qu'ils les regardent comme dangereux, que par la crainte de rien inno-

ver, & parce qu'il ſe rencontre des eſprits turbulents qui, poſſédant l'art d'en impoſer, ſe font un plaiſir de contrarier. Cela donne un air de ſingularité qui diſtingue.

La comédie à Geneve en rendra le ſéjour plus agréable, & en amuſant les citoyens, les empêchera d'abandonner leur pays & d'aller diſſiper leurs revenus chez l'étranger. Premier avantage.

L'heure des ſpectacles étant toujours celle du ſoir, le travail n'en ſouffrira point; au contraire ils raſſembleront pluſieurs fois la ſemaine des gens qui s'éloigneroient de la ville pour aller ſe divertir ailleurs. Or, cet éloignement ne peut avoir lieu ſans un notable préjudice. Le chef d'une famille ne s'abſente guere ſans qu'il en réſulte une négligence dans ſon trafic & une trop grande diſſipation dans ſon domeſtique. La comédie remédiera à cet inconvénient. Second avantage.

Le ſéjour de Geneve, ſi gracieux par lui-même, deviendra plus agréable par l'établiſſement d'un ſpectacle qui attirera la fréquentation des étrangers. La circulation des eſpeces ſera plus abondante. Troiſieme avantage.

Chacun voudra partager des plaiſirs qui, ſans être diſpendieux, coûteront toujours quelque choſe. Il faudra par conſéquent un ſurcroît d'induſtrie & d'aſſiduité au travail de la part du petit bourgeois. Les manufactures ſe perfectionneront & ſe multiplie-

ront à meſure que les dépenſes, qui ne ſortiront pas du ſein de la république, deviendront plus conſidérables. Quatrieme avantage.

Les jeunes gens apprendront à parler la langue françaiſe avec pureté. Les pieces de théâtre les inciteront à la connoiſſance de la fable & de l'hiſtoire. La ſociété deviendra plus amicale, parce qu'on ſe raſſemblera plus ſouvent. La peinture, la muſique, la poëſie, enfin les beaux arts y fleuriront, & conſéquement le public & le particulier y gagneront. Cinquieme avantage.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de l'utilité que la comédie apporteroit à cette république ſi ſage & ſi prudente. Vous nous aſſurez au reſte, que ſi quelque choſe doit fortement s'oppoſer à ſon établiſſement, c'eſt la crainte » des inconvé- » nients qui peuvent naître de l'exemple des » comédiens. «

Je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour nier que le mauvais exemple n'ait une force bien puiſſante; mais s'il eſt facile de le prévenir, qu'aurez-vous à me répondre ?

Vous regardez comme une choſe impoſſible d'avoir tout à la fois des ſpectacles & des mœurs. Ce ſeroit, dites-vous, une choſe à voir; car ce ſeroit la premiere fois. Il eſt très-faux que les comédiens ſoient partout auſſi débordés que vous les faites; & quand cela ſeroit, le mal pourroit être ſuf-

ceptible de remede. Si Monsieur d'Alembert a proposé de les contenir par la sévérité des loix, c'est qu'il a cru la chose facile. Vous n'êtes pas de ce sentiment. Pourquoi ? *parce que la force de la loi seroit inférieure à celle des vices qu'on voudroit réprimer, & que d'ailleurs les choses de mœurs ne se reglent pas comme celles de droit rigoureux, par des édits & des loix.*

A vous entendre, rien ne peut arrêter la licence des comédiens ; toutes les loix les plus sages ne pourroient les contenir. Voilà des gens bien pernicieux. Mais, Monsieur, qui vous a constitué Juge en Israël ? Qui vous a découvert les secrets les plus cachés du cœur humain, pour oser soutenir que les mêmes gens à qui vous prêtez tant d'amour pour le libertinage, ne désirent pas en sortir ? Qui vous a répondu qu'ils n'en donneroient pas les preuves les moins suspectes, si on vouloit prendre la peine d'y faire attention ? Tout le monde sait que ce qui concerne la pureté des mœurs ne peut être réglé par des édits, comme ce qui regarde le droit rigoureux ; mais au défaut des édits qui seroient inutiles pour la réforme des mœurs, n'est-il pas d'autres expédients ? Que les comédiens soient regardés chez vous comme ils devroient l'être par-tout, c'est-à-dire, comme des gens très-estimables & qu'on estimera quand ils feront leur devoir, & qu'ils se conduiront avec toutes les bienséances qu'on doit à la société. Qu'ils soient admis dans les compagnies où

l'on auroit honte du concubinage, ils cesseront de donner dans ce vice; il faudra donc laisser la liberté de se marier. Que les comédiennes aient l'entrée des maisons où les dames honorent, aiment & respectent leurs maris, où enfin l'honnêteté est scrupuleusement observée; elles voudront ressembler à celles qu'elles fréquenteront. Que tout ce qui est du corps du spectacle soit assujetti aux loix séculieres & ecclésiastiques comme le bourgeois: qu'en un mot, il n'y ait d'autre différence entre les comédiens & les habitants que celle qui se rencontre dans l'espece de la profession, c'est-à-dire, celle qu'on trouve entre un sculpteur & un architecte, vous verrez dès l'instant que l'on agira avec eux comme l'équité naturelle l'exige, ils ne se conduiront pas aussi comme l'ordonne cette même équité.

Ne savez-vous pas, Monsieur, que les hommes sont ce qu'on veut qu'ils soient?

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage.

Répandez un vernis honteux sur un métier quel qu'il soit, vous verrez bientôt ceux qui l'auront embrassé se dépouiller de cette noblesse de sentiments qui entretient l'ame dans l'élévation. Si cet effet n'est pas absolument général, du moins sera-t-il bien commun. Que si par un barbare & stupide préjugé on juge chez vous les comédiens comme l'ignorance & le fanatisme, il vous sera difficile d'y introduire une troupe dont les mœurs seront irrépréhensibles. Il n'est pas difficile d'en sentir la raison. La plupart des comédiens n'ont

pas eu une merveilleuse éducation; accoutumés à la licence d'un état qui ne tient à rien, pour ainsi dire, du reste de l'univers, ils éprouvent l'humiliation, & n'ont ni assez d'esprit, ni assez d'ambition pour chercher à s'y dérober. Le plus grand nombre d'eux consacré au théâtre dès leur enfance, parce qu'ils sont fils de comédiens, ne savent rien au-delà de leurs roles, & presque convaincus qu'ils doivent être nécessairement les victimes de l'erreur qui les flétrit, ils subissent l'indignité d'un sort qu'ils pourroient faire rougir de les outrager. Voilà l'effet de l'injuste opinion des sots.

Que chez vous, au contraire, Monsieur, par un esprit d'humanité, de justice & de raison, on juge les comédiens d'après eux-mêmes, & non d'après leurs prédécesseurs; qu'on les mette à portée de secouer le joug que le mensonge leur a imposé; qu'ils soient en un mot au niveau des autres habitants, vous verrez que beaucoup d'honnêtes gens, qui savent se distinguer dans cet état malgré la force de l'opinion, ambitionneront l'avantage d'aller vivre parmi des sages qui ignoreront l'art odieux de dégrader les hommes. Qu'arrivera-t-il de là? C'est que non-seulement vous aurez des gens à talents, & d'honnêtes gens, mais encore vous les aurez à un prix bien au-dessous de ce qu'ils exigent par-tout ailleurs. Quel est le comédien qui ne préférât pas cent louis d'appointements à Genève, où on l'estimera & où on le vengera du caprice des autres nations, à six mille livres dans un pays où

on lui refusera les considérations dont sa façon de penser & d'agir le rendent digne ? J'ose assûrer qu'il y auroit parmi tous les sujets de la troupe une généreuse émulation pour justifier le discernement de leurs protecteurs. Vos censeurs auroient peu à faire avec eux, je ne doute pas qu'ils ne s'en servissent les uns aux autres.

Au surplus, si quelqu'un d'eux se rendoit indigne des bontés dont la république honoreroit leur corps, je serois d'avis qu'on le punît si rigoureusement, que la peine qu'on lui infligeroit pût mettre un frein aux dispositions de libertinage qui pourroient se rencontrer dans quelqu'autre. Non-seulement il faudroit le chasser honteusement de la ville, mais le faire d'une maniere à le flétrir, & à le rendre méprisable à tout le monde. On ne sauroit trop rigoureusement châtier ceux qui par une conduite déshonnête s'avilissent & font réjaillir leur infamie sur des innocents.

La preuve qu'il ne seroit pas impossible de contenir les comédiens dans une ville où on voudroit les traiter comme je le propose, c'est que dans les cours étrangeres, où le gouvernement ecclésiastique ne prodigue pas si généreusement ses foudres ; où on les admet aux sacrements de l'eglise, où enfin on suppose qu'on peut être honnête homme & déclamer des vers, ils s'y comportent tout autrement que dans les lieux où on les maltraite sans raison.

Je soutiens, quoi qu'on en puisse dire, que

c'eſt provoquer le libertinage, que d'interdire aux hommes les moyens de ſatisfaire avec honnêteté aux beſoins de la nature. Défendre à tous les boulangers de me vendre du pain, c'eſt m'obliger à en voler. Ne devroit-on pas ouvrir les yeux ſur l'inconſéquence de la conduite qu'on tient à l'égard des perſonnes de ſpectacle? Le ſouverain Pontife, le Vicaire immédiat du Fils de Dieu, les admet dans le ſein de l'égliſe, les reçoit au nombre de ſes enfants, & les fait participer à tous les tréſors de grace, que la bonté divine a bien voulu accorder aux hommes; pourquoi leur refuſer en France ce que toute l'Italie leur accorde; ce que preſque tous les autres royaumes leur adjugent? Le Dieu de Rome & celui de Paris ne ſont-ils pas le même? Que diroit un ſauvage qui ſimplement guidé par les lumieres de la droite raiſon, mais inſtruit de nos myſteres & de nos ſacrements, viendroit entendre le prône dans l'égliſe de S. Sulpice, où le même Prêtre excommuniera dans la même matinée les mêmes gens qu'il communiera dans celle de S. Sauveur? (a) J'eſpere qu'on ne trouvera pas étrange la liberté avec laquelle je fais remarquer cette contradiction, puiſqu'on ne

(a) A Paris les comédiens Italiens ſont admis à la participation de tous les Sacrements de l'Egliſe, ſans avoir, je ne dis pas abjuré, mais renoncé à leur profeſſion. C'eſt à S. Sauveur qu'ils vont ordinairement partager les dons du Ciel avec le reſte des fideles.

fait nulle difficulté de donner matiere à la solidité de mes observations.

On pourroit me répondre à l'objection que je fais sur cette conduite, que si l'on excommunie les comédiens français, tandis qu'on absout les comédiens italiens, c'est à cause de la différence qui se rencontre dans ces deux théâtres. Si la raison est bonne, je dois me taire. Le théâtre italien plus épuré que le français ! cela est sans replique.

Voilà, direz-vous au moins, des raisonnements spécieux, mais reste à savoir, *si les loix que le gouvernement dressera pour en imposer aux comédiens, changeront l'opinion publique; car si cette opinion subsiste toujours, ils resteront donc tels qu'ils sont, puisqu'en continuant à les mépriser, ils demeureront dans l'avilissement qui donne lieu à leur peu de délicatesse en matiere de bonnes mœurs.*

Pour prouver que les loix ne changent point l'opinion publique, vous nous apportez un exemple qui n'a aucun rapport à votre sujet. Le Prince, dites-vous, en décernant un arrêt de mort contre toute personne convaincue de combat assigné, n'a pas remédié au mal. Il a seulement obligé par-là à donner un autre nom à ces sortes de combats, pour éluder ses ordonnances : ainsi il a compromis son autorité.

Quand la sagesse de nos Monarques a proscrit le duels en France, elle n'a jamais imaginé réussir tout d'un coup à changer l'opinion & à persuader qu'un homme qui se battroit en

duel ſeroit déshonoré aux yeux du public. Mais c'eſt parce qu'elle a ſenti la difficulté de vaincre le préjugé à cet égard, qu'elle a uſé des plus grandes rigueurs. Il étoit queſtion d'arrêter le cours de cette férocité. Jugeons des moyens qu'on a employé par leurs effets. L'autorité royale en ce cas n'a point été compromiſe, car il eſt certain que rien n'eſt plus rare aujourd'hui que les duels; rien n'étoit au contraire ſi commun. Je dis plus, non ſeulement le Roi a arrêté cette fureur, mais il a même forcé en partie de changer l'opinion. Un homme qui autrefois n'auroit pas accepté un cartel auroit été déshonoré, aujourd'hui le plus brave officier du royaume peut, ſans bleſſer le point d'honneur, le refuſer, en ſe contentant de dire à celui qui le lui propoſe, mon maître me défend le duel, je ne ſuis pas difficile à rencontrer, attaquez-moi & vous verrez ſi l'honneur n'a pas autant de pouvoir ſur moi que le devoir. Un tel homme, après une réponſe de cette nature, agira comme il avoit coutume de faire avant la propoſition du duel. On l'attaquera, il ſe défendra avec bravoure, & n'aura pas déſobéi au Roi. L'agreſſeur, à la vérité, ſera dans le cas des rigueurs de l'ordonnance, mais s'il s'eſt porté à cette extrêmité par un motif indiſpenſable du préjugé, ces ſortes de cas deviendront d'autant plus rares qu'on ſaura en apprécier le danger.

Vous dites que ſi les duels ſont moins communs qu'autrefois, ce n'eſt pas parce qu'ils

ſont punis, mais c'eſt parce que les mœurs ont changé. Pourquoi ce changement de mœurs ne peut-il s'attribuer aux impreſſions que l'édit du Prince a fait ſur les eſprits? Il a démontré la brutalité de deux combattants, qui, plus féroces que les bêtes, vont de ſens froid s'arracher la vie; il a prouvé le préjudice qui en réſultoit pour l'état en général & pour les familles des particuliers. On a admiré la ſageſſe de ſes décrets, on a craint les peines qu'il impoſoit aux coupables; & afin de ne pas être dans le cas de les ſubir, chacun a apporté du ſien dans la ſociété pour en adoucir les mœurs. Les querelles ont par conſéquent été moins fréquentes, & les combats preſqu'abolis.

Quoi que vous en puiſſiez dire, la force de l'autorité royale a été bien plus efficace que ne l'auroit été *une chambre d'honneur* telle que vous nous en fourniſſez le projet. Pouvez-vous raiſonnablement propoſer l'établiſſement d'une juriſdiction *qui, dans des cas où l'honneur ſeroit réellement bleſſé, permettroit le combat ſingulier?* Lorſqu'un homme aura donné un ſoufflet à un autre, ſera-t-il bienſéant que pour ſa ſatisfaction on l'envoie au combat, où peut-être il ſera tué? S'il prend de lui-même la réſolution de ſe battre, il n'aura à ſe plaindre que de l'opinion qu'il a attaché à l'affront qu'il a reçu; mais ſi pour toute réparation on lui adjuge la voie des armes, n'aura-t-il pas lieu de murmurer de ce qu'on ne punit pas celui qui a ravi ſon honneur? Tout

homme qui pourra se déterminer à en venir aux plaintes, demande une satisfaction, ce n'en est pas une que d'obtenir la permission de se couper la gorge, car bien des gens diront que le remede est pire que le mal. Soyez d'ailleurs très-convaincu que l'humeur des Français est telle, que si on leur permettoit de se battre en certaines occasions, ils prendroient moins de précautions pour ne pas tomber dans le cas qui donneroit lieu au combat, qu'ils n'en apportent aujourd'hui pour se préserver d'encourir l'indignation de leur maître. La crainte de perdre son poste, ses honneurs, & les graces qu'on attend pour ses proches, a plus de pouvoir sur le Gentilhomme français que l'appréhension de la mort même.

Les loix peuvent donc, sinon abolir entiérement & tout d'un coup le préjugé, du moins le diminuer, puisque si l'édit du Prince n'a pas changé totalement l'opinion qu'on avoit des duels, il l'a beaucoup rectifié. Je ne m'étendrai pas plus au long sur ce sujet, il n'est de ma compétence que parce que le sens commun & l'honneur sont de tout état. Au reste je vous avoue avec sincérité, que si j'épluchois votre système de la chambre d'honneur, je crois qu'il ne me seroit pas difficile d'apprêter à rire à vos dépens.

J'ai dit que l'exemple des duels n'avoit rien de concluant pour prouver la difficulté de faire prendre au public une opinion contraire à celle qu'il a des comédiens. Je crois ne m'être pas trompé.

Dans l'idée que chaque homme s'eſt formé des duels, il a cru ſon honneur engagé à ne les pas regarder honteux, par la crainte d'être ſoupçonné de poltronnerie. Il eſt donc fort difficile de lui inſpirer d'autres ſentiments. Mais il n'eſt point du tout intéreſſant pour chaque particulier d'enviſager les comédiens comme des proſcrits ; au contraire, le public ſouhaiteroit peut-être qu'on l'autoriſât à ſe lier de commerce avec des gens qu'on peut raiſonnablement rechercher pour leurs talents. On pourroit donc aiſément faire pencher la balance du côté où ſon propre poids l'entraîne déjà. Que ceux qui ont l'autorité en main commencent par remontrer l'injuſtice qu'on fait aux perſonnes attachées aux ſpectacles, qu'en conſéquence ils les mettent au rang des autres citoyens. Le menu peuple en ſera d'abord ſurpris ; petit à petit il raiſonnera ſur cet événement, comme il entendra parler par ceux qui lui ſont ſupérieurs, enfin il penſera comme ſes maîtres. *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

Il me ſemble vous entendre tirer de cette citation un argument contre moi. Si, direz-vous, le ſujet regle ſes jugements ſur ceux de ſon Roi, d'où vient les comédiens ſont-ils mépriſés en France, puiſque le Monarque les penſionne ? Cette preuve de bonté ſeroit plus que ſuffiſante pour anéantir toute prévention, ſi nos Eccléſiaſtiques n'en diminuoient l'effet par leurs cenſures. A Vienne un comédien à talents & honnête homme a ſouvent part aux

graces de la cour, & toujours à l'eſtime & à la conſidération publique. Si le ſpectacle français y avoit un établiſſement auſſi aſſuré qu'à Paris, ceux qui le compoſent ſeroient encore regardés ſur un bien meilleur ton.

J'ajouterai, pour prouver que l'opinion qu'on auroit à Geneve des comédiens ſeroit telle que le gouvernement la voudroit, qu'on eſt fort porté à très-bien juger d'eux. Nous en avons des certitudes par l'éloge que la troupe du ſieur le Moine fait des citoyens. Ajoutez à ce témoignage les marques de bienveillance dont toute la jeuneſſe de la ville a comblé le ſieur d'Auberval, comédien de Lyon, qui fut obligé d'y paſſer quelque temps l'avant-derniere automne. En exaltant la ſageſſe du gouvernement, l'ordre de la police, la beauté du pays, il ne ceſſoit à ſon retour de nous entretenir de l'accueil gracieux dont les jeunes gens, & même les principales maiſons, l'avoient favoriſé. Tout le monde, dit-il, marquoit une grande envie d'avoir un ſpectacle, & il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que le ſage Genevois ſait aſſigner à chaque homme ſa propre valeur.

De tout ce que j'ai dit il faut tirer cette conſéquence, qu'il ſera aiſé d'empêcher que les comédiens ſoient regardés avec mépris à Geneve, & qu'ainſi n'étant plus avilis, leurs mœurs ſe reſſentiront du degré d'eſtime qu'on leur accordera.

Après avoir prouvé qu'on ſeroit porté à les conſidérer, il eſt queſtion de faire voir s'ils

pourroient mériter cette conſidération. Je ſuis certain que quelques petits ſoins de la part des Magiſtrats ſuffiroient pour les ſouſtraire à l'opprobre; reſte à ſavoir ſi la loi ſeroit capable de leur en impoſer.

J'ai cru avoir déjà ſuffiſamment démontré que ſi Geneve vouloit mettre le ſpectacle au niveau des autres talents, elle auroit bientôt des comédiens de mérite. Je me ſuis ſans doute trop avancé, puiſque vous nous faites la grace de décider qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoient honnêtes gens, *parce que c'eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs.* Cette licence & ces mauvaiſes mœurs ſont-elles abſolument & indiſpenſablement attachées à cette profeſſion? Tous ceux qui l'exercent aujourd'hui ſont-ils débauchés, & en laiſſant ſubſiſter cette fauſſe & outrageante ſuppoſition, n'y a-t-il pas moyen de mettre un frein à leur libertinage? N'y aura-t-il donc que contre la comédie que les loix ſeront ſans force & ſans vigueur? La police a trouvé dans certains pays le ſecret de donner une apparence d'honnêteté aux choſes les plus déshonnêtes. Ne pourra-t-on réuſſir à obliger une trentaine de perſonnes à vivre & à ſe conduire comme de bons & de paiſibles citoyens?

Dès qu'on les aura intéreſſés à mener une vie irréprochable; ſi-tôt qu'ils partageront l'eſtime qu'on doit aux hommes vertueux, ils s'empreſſeront à le devenir; & s'il en eſt quelqu'un qui s'égare, il ſera facile de remédier à cet abus.

Une troupe de quinze personnes en tout seroit suffisante à Geneve. Or j'engagerois ma tête qu'elle seroit bientôt telle qu'on la peut désirer, si on lui accordoit les avantages dont j'ai parlé. On seroit, je pense, plus occupé à refuser de très-bons sujets qu'à en chercher. Pour parvenir à l'exécution du plan que je m'en fais, voici, je crois, les moyens les plus aisés.

Premierement, il faudroit que ce fût le corps de ville qui se chargeât de la direction. On nommeroit quatre commissaires, qui mettroient à la tête du spectacle, comme directeur honoraire, un homme de probité. Ce seroit aux commissaires à faire les informations nécessaires à cet égard. Il seroit expédient qu'il fût marié.

Secondement, le directeur honoraire, préposé pour faire contracter les engagements, ne prendroit aucun sujet sans le connoître. C'est la chose du monde la plus aisée. Les comédiens à cet égard ressemblent aux grands; ils ne peuvent faire la moindre bassesse que tout le royaume où ils sont, & même les étrangers, n'en soient instruits.

Troisiemement, on ne souffriroit pas qu'aucun acteur vécût avec une actrice sans avoir de bons extraits de mariage en forme, & il faudroit ne point fermer les yeux sur ce chapitre.

Quatriemement, il ne seroit pas permis aux comédiens de différent sexe de demeurer dans la même maison. Chaque hote seroit te-

nu de ne recevoir pour locataires que ceux à qui les commiſſaires auroient donné des billets de logement à lui adreſſés.

Cinquiemement, il ſeroit expreſſément défendu aux comédiens & comédiennes de porter or, argent & pierreries, excepté ſur leurs habits de théâtre. Il leur ſeroit au ſurplus ordonné de ſe vêtir & coëffer comme les honnêtes gens du pays, & ſans aucune affectation.

Sixiemement, le directeur honoraire ſeroit toujours obligé d'aſſiſter à toutes les aſſemblées pour prévenir les diſputes d'emploi. Il auroit le droit de prononcer & de mettre à l'amende celui ou celle qui manqueroit au devoir de la politeſſe & de la bienſéance.

Septiemement, il ſeroit publié une ordonnance à tous les marchands pour leur défendre de faire le moindre crédit, ſans une permiſſion ſignée des commiſſaires, qui la donneroient en certaines occaſions indiſpenſables, mais qui retiendroient ſur les appointements de quoi payer la dette.

Huitiemement, la recette ſeroit tous les jours portée chez les commiſſaires qui paieroient ou par mois ou par quartier. Le fond de la caiſſe qui excéderoit les appointements ſeroit deſtiné à l'entretien & l'ornement de la ſalle.

Avec ces précautions & quelques autres encore, il ſeroit aiſé de prévenir tous les abus que vous craignez de la part des comédiens.

Au surplus, je suis très-assuré que vos censeurs ne seroient pas fort occupés avec eux, dès qu'on feroit les diligences convenables pour avoir d'honnêtes gens, & qu'on les traiteroit comme tels.

Il ne me paroît pas au reste qu'il soit extrêmement nécessaire que la ville se charge de la direction; je le propose comme un plus grand bien, & voici mes raisons.

Les sujets, persuadés qu'ils ne courroient aucun risque pour leurs apointements, se donneroient à meilleur compte. Lorsqu'au bout de l'année les recettes seroient plus abondantes que les dépenses, la ville disposeroit du restant en faveur des pauvres, ou si elle vouloit que cet argent fût uniquement consacré au spectacle, elle en feroit un fond, pour donner des petites pensions aux acteurs qui pendant dix ou quinze ans auroient contribué à ses plaisirs, & se seroient attiré les applaudissements autant par leurs talents que par leurs mœurs. La comédie deviendroit alors un établissement solide. Que d'honnêtes gens le rechercheroient!

Tout ce qui seroit du ressort du spectacle seroit de la compétence des quatre commissaires, qui ordonneroient toutes les punitions qu'ils croiroient justes & raisonnables, à l'exception des peines corporelles. Par ce moyen on n'occuperoit point les autres tribunaux à des matieres étrangeres pour eux.

Je ne veux plus actuellement qu'examiner si la ville pourroit suffire à l'entretien d'une comédie.

comédie. Sans entrer dans un calcul ennuyeux j'ai dit que quinze sujets suffiroient, j'en veux payer six sur le pied de mille écus, & les neuf autres sur celui de deux mille livres, voilà qui fait en tout trente-six mille francs. Les comédiens joueront quatre fois la semaine. Que les représentations, l'une portant l'autre, aillent seulement à deux cens francs, voilà près de quarante mille livres. Joignez-y des bals, & ce sera un surcroît de gain. C'est, direz-vous, un argent dont on prive la république. Point du tout. Le spectacle étant stable, la consommation s'en fera dans ses états, ce qui devient pour lors une affaire de circulation. Vos concitoyens n'y perdront rien; car ce qui sera enlevé à l'ouvrier d'une manufacture rentrera chez le boulanger. Quel dommage peut-il en résulter pour Geneve? Qu'un directeur passager aille s'établir dans vos fauxbourgs, au bout de six mois il vous quitte, & vous emporte le surplus de l'argent qu'il n'a pas consommé chez vous; mais quand vos especes ne sortiront pas de votre pays, elles ne feront que changer d'une main à l'autre. Voilà l'effet du commerce.

S'il falloit répondre à toutes les infamies que vous vomissez contre les comédiens, il faudroit être ou sans éducation, ou s'armer d'une patience aussi grande que celle de Job. Comment en effet demeurer dans les bornes de la modération vis-à-vis d'un homme qui de sens froid, se fait un détestable plaisir de vous déchirer avec une malice sans exemple?

Le plus sage seroit peut-être de mépriser la calomnie, & c'est indubitablement le parti que je prendrois, si votre livre ne devoit tomber qu'entre les mains de personnes raisonnables. Mais il est des petits esprits, scrupuleux & prévenus, qui le liront, & qui s'affermiront dans leurs fausses opinions par l'exposition artificieuse des vôtres. Il faut donc faire de généreux efforts pour les détromper. C'est le seul but que je me propose en vous écrivant; car pour les fanatiques & les bigots, je tiens toute cette espece trop méprisable, pour me donner la peine de leur parler bon sens. En ont-ils ?

Je passe sous silence toutes vos invectives, & je viens à cet endroit de votre livre, où vous dites: » qu'à Paris même où les co-» médiens ont plus de considération, & une » meilleure conduite que par-tout ailleurs, » un bourgeois craindroit de fréquenter ces » mêmes comédiens qu'on voit tous les jours » à la table des grands. »

Vous imaginez-vous que je puisse vous supposer assez peu d'esprit pour avoir voulu tirer aucune conséquence qui nous soit désavantageuse par ce raisonnement? La conduite du bourgeois est une suite du préjugé qu'il désapprouve peut-être, mais qu'il n'ose pas encore secouer tout-à-fait. J'ai suffisamment montré combien il est injuste, en prouvant qu'il a pris sa source dans la crapule des baladins. Les grands, qui sont faits pour donner le ton, n'ignorent pas cette vérité;

ils veulent détruire, par leur exemple, l'erreur populaire ; ils y réuſſiront ſans doute, le bourgeois en ſera charmé. Ne peut-on pas dire auſſi que ſi le comédien n'eſt point lié avec le bourgeois, c'eſt parce qu'il n'en recherche pas la fréquentation? Accoutumé à jouir auprès des grands des marques de diſtinction & de bienveillance que les talents méritent, il craint d'éprouver quelque petite mortification dans une maiſon où les maîtres, quoique polis & très-attentifs, pourront recevoir quelque compagnie qui ne leur reſſemblera pas. Je vous dirois bien, ſi je voulois, qu'il eſt abſolument faux que les comédiens ſoient à Paris, comme ailleurs, ſans aucune intimité avec les bourgeois. Mille exemples dans cette capitale, comme dans les autres villes du royaume, m'y autoriſeroient. Qu'auriez-vous à répondre ?

La remarque que vous faites ſur cette fameuſe actrice, que les Anglais ont inhumée à côté de leurs Rois, eſt peut-être la preuve de mauvaiſe foi la plus caractériſée qu'on puiſſe imaginer. Rapportons la dans toute ſon étendue. J'en rougis pour vous.

» Si les Anglais ont inhumé la célebre Old-
» fied à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon
» métier, mais ſon talent qu'ils vouloient
» honorer. Chez eux les grands talens anno-
» bliſſent dans les moindres états; les petits
» aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant
» à la profeſſion des comédiens, les mauvais
» & les médiocres ſont mépriſés à Londres

» autant ou plus que par-tout ailleurs. «

En accordant la sépulture des Rois à cette illustre actrice, on honoroit son talent, mais non son métier. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il est possible d'honorer le talent du comédien, sans faire honneur à son métier, puisque le talent en est l'essence? D'ailleurs tout métier, dont l'exercice pourra mettre celui qui l'a embrassé à même de prétendre à un degré de gloire aussi éminent que celui d'être enterré parmi les Rois, ne passera jamais pour être honteux. Qu'ont fait les Anglais, si la profession de comédien est infâme? Ils ont proportionné la grandeur de leur hommage à l'habileté de la comédienne à faire valoir l'infamie. Car enfin, quel étoit ce talent qu'on honoroit?

L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractere que le sien, de paroître différente de ce qu'elle étoit, de se passionner de sens froid, de dire autre chose que ce qu'elle pensoit réellement; telle est mot à mot la définition que vous faites du talent de comédien page 115, pour prouver ce que vous avez dit quatre lignes plus haut, que *cette profession est déshonorante.* Voilà cependant quel étoit le talent pour lequel on a enterré la sublime Oldfield parmi les Rois. Selon vous la nature de ce talent constitue le déshonneur de la profession du comédien; donc ce talent est honteux par lui-même, donc les Anglais ont associé l'opprobre à la majesté des tombeaux de leurs maîtres.

Continuons à examiner toute cette note que j'ai tranſcrite fidelement. *Chez eux les grands talents annobliſſent dans les moindres états ; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres.* Il faut ſuppoſer, ſans conteſtation, que les moindres états où les talents annobliſſent, n'ont rien de honteux *par eux-mêmes ;* or vous nous aſſurez que l'état de comédien eſt deshonorant *par lui-même.* Comment les talens y peuvent-ils annoblir ?

Et quant à la profeſſion des comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres autant ou plus que par-tout ailleurs.

S'il n'y a à Londres que les mauvais & les médiocres comédiens qui ſoient mépriſés, ce n'eſt donc pas à raiſon de la nature de leur profeſſion, mais c'eſt parce qu'ils l'exercent mal ; c'eſt parce que, comme vous le remarquez, les petits talents aviliſſent dans les plus illuſtres états. On pourroit au ſurplus vous dire que ſi l'on mépriſoit totalement les médiocres comédiens, il y auroit beaucoup d'injuſtice, puiſque les plus excellents n'ont pas toujours été tels ; on ne leur accorde pas les mêmes témoignages de bienveillance & de conſidération qu'aux bons ; mais comment entretiendroit-on l'émulation, ſi on les jugeoit irrévocablement mauvais, lorſqu'ils commencent, & qu'en conſéquence on les mépriſât ? J'aimerois autant dire qu'on ne fait aucun cas de tous les gens d'eſprit qui ne ſont pas décorés de quelque marque d'honneur, parce que le Roi donne l'ordre

de S. Michel à ceux en qui il reconnoît une supériorité de génie extraordinaire.

» Quel est, demandez-vous, le métier du » comédien ? C'est un métier par lequel il se » donne en représentation pour de l'argent, » & se soumet à l'ignominie & aux affronts » qu'on achete le droit de lui faire. « Je vous répondrai moi, que le métier du comédien est l'art de faire valoir ses propres talents & ceux des autres. Que n'en avons nous eu d'assez éminents pour avoir pu empêcher la chûte de votre comédie de *Narcisse, ou l'Amant de lui-même !*

Si notre profession est déshonnête, *parce que nous nous donnons en représentation pour de l'argent*, nous avons cela de commun avec les Auteurs *qui se soumettent aussi à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de leur faire*, lorsqu'après nous avoir vendu leurs pieces, ils attendent le jugement qu'en portera le parterre. Le sifflet est aussi redoutable pour eux que pour nous ; ils tirent un lucre de leurs productions : concluons que quiconque fait une comédie, partage notre honte. Vous en avez fait une mauvaise, *les petits talents avilissent dans toutes sortes d'états ;* vous voilà aussi infâme que nous. Faisons la paix, de quoi puis-je me plaindre ? Vous nous avez mesuré à votre aune.

Revenons toutefois sur nos pas. Ne croyez point que je serois consolé de l'infamie, parce qu'elle nous seroit commune. L'argument

que je viens de tirer vous prouvera juſqu'à quel point on s'aveugle lorſqu'on écrit avec partialité. Je veux à préſent vous faire voir qu'il n'y a rien de déshonnête dans le métier du comédien, conſidéré même du côté que vous nous le repréſentez.

Tirer de l'argent du public & ſe ſoumettre à ſa déciſion, n'eſt point du tout une choſe humiliante. Les plus habiles peintres de l'Italie expoſoient autrefois leurs ouvrages à la cenſure du peuple, & ne ſe croyoient point avilis quand on critiquoit leurs défauts. C'eſt, ironie à part, ce que font réellement aujourd'hui tous les Auteurs; & il eſt ſi peu vrai qu'on achete le droit de faire des affronts aux comédiens & aux poëtes, que la ſageſſe des ordonnances a preſcrit des punitions pour arrêter cette licence. Si elle étoit tolérée autrefois, c'étoit par une ſuite du préjugé qu'on avoit contre les comédiens, occaſionné par les abſurdités des maudits bateleurs, avec leſquels l'ignorance les avoit confondus. Il n'y a pas plus de honte à faire payer les places à la comédie que les chaiſes au ſermon. Ce n'eſt pas, direz-vous, pour le prédicateur qu'on exige cet argent; non, mais c'eſt au profit d'une communauté dont il fait membre.

J'aurois imaginé qu'après tout ce que votre mauvaiſe humeur vous a déjà ſuggeré contre les comédiens, vous vous ſeriez laſſé de les maltraiter. Je vous avoue que je ne m'attendois pas au trait que vous lancez ici contr'eux.

Vous insinuez d'abord qu'ils abuseront du ton de galanterie, auquel ils sont exercés pour séduire l'innocence des jeunes personnes, & vous ajoutez: » Ces valets fi» loux si subtils de la langue & de la main » sur la scene, dans les besoins d'un mé» tier plus dispendieux que lucratif, n'au» ront-ils jamais de distractions utiles? Ne » prendront-ils jamais la bourse d'un fils pro» digue ou d'un pere avare pour celle de » Léandre ou d'Argan ? « Je vous avoue qu'on ne peut plus effrontément dire aux gens en face qu'ils sont des frippons, ou que du moins on doit le présumer; surtout lorsqu'on a soin de joindre à cette apostrophe; « Par-tout la tentation de mal-faire » augmente avec la facilité. «

Il est trop au-dessous de moi de répondre à des grossiéretés de cette nature. Tous ceux qui pensent en seront indignés; & si par hazard mes lecteurs trouvoient quelque chose d'un peu trop dur sur certains endroits de mon livre, j'ose me flatter qu'ils ne croiront pas que vous ayez à vous plaindre de ma vivacité, lorsqu'ils auront vu cet article.

Il me semble vous avoir déjà dit, que je ne prétendois pas excuser le libertinage qui n'est que trop commun parmi beaucoup de personnes attachées au spectacle. Je ne veux que prouver qu'il est possible de l'arrêter, & qu'il n'est pas aussi général que vous le dites. Le désordre que vous reprochez aux

actrices, n'aura pas lieu à Geneve, lorsqu'on leur donnera la permission de passer pour honnêtes femmes. En France, il semble que ce nom d'actrice soit synonime à celui de débauchée; & quoiqu'il soit très-certain qu'il y en ait plusieurs dont la conduite est irréprochable, on croit si peu à la possibilité de leur vertu, qu'on la tourne souvent en ridicule. Leur maintien réservé est, dit-on, l'art de se faire valoir; leur sagesse, hypocrisie, & leur air de décence, manege. Tout l'avantage qu'elles tirent de leur honnêteté, est dans le témoignage de leur conscience. Je sais que le peu de délicatesse de quelques-unes autorisent, pour ainsi dire, le public à mal juger de toutes; mais aussi je n'ignore pas que ce jugement est la principale & premiere cause du libertinage. On a beau dire qu'il faut faire le bien pour lui-même. L'amour-propre veut toujours être de la partie. Le charme de la vertu confondu avec le vice, est-il aussi attrayant dans cet état d'obscurité, que lorsqu'il brille dans tout l'éclat qu'il reçoit de l'hommage public? Le préjugé désavantageux qu'on a conçu des comédiennes, est donc la premiere source du mal. L'impossibilité où elles sont de cacher absolument leurs foiblesses, l'aggrave, & le soin de leurs amants à les divulguer, y met le comble.

Qu'une femme jeune & jolie ait une fois mis le pied sur les planches, elle ne man-

quera pas de trouver des adorateurs, qui joindront à l'art d'un doucereux langage, la séduisante amorce des richesses. Toute une ville a les yeux ouverts sur elle, & l'on assure son déshonneur avant qu'elle ait encore mérité qu'on l'en soupçonne. Que fera-ce lorsqu'elle aura eu le malheur de tomber dans une faute, que toute son adresse ne peut dérober à la connoissance de ses camarades, à raison de mille circonstances dont le public aura le plaisir d'entendre le récit aux cafés? Son amant en fera trophée; car, quoi qu'il en soit, qui dit une comédienne, dont on prend plaisir à parler, suppose une personne dans son printemps, aimable & gentille. Il est du bon ton de l'afficher; on ne risque d'ailleurs rien à le faire; aussi garde-t-on si peu de mesures, que tel qui est reçu clandestinement, & qui ne doit son triomphe qu'à des assiduités & à des soins multipliés, se fait un devoir de décrier sa maîtresse par des récits de petits soupers & d'autres parties fines, qui n'ont rien de plus vrai que la collation, la musique, & les feux d'artifice du menteur. Quelle conclusion faut-il tirer de tout cela? C'est que les comédiennes pourroient faire assaut de vertu avec beaucoup de femmes qu'on respecte, si celles-ci n'avoient par-dessus celles-là, l'avantage de jouir d'une heureuse obscurité, à la faveur de laquelle elles mettent leur honneur à couvert.

Je parle ici des actrices qui ſe reprochent les fautes qu'elles commettent, & auxquelles la ſéduction, le cœur, & quelquefois même la néceſſité, ont part; car pour celles

Qui goûtant dans le crime une honteuſe paix,
Ont ſu ſe faire un front qui ne rougit jamais,

je déclare que je les mépriſe plus que vous-même; & ſi quelque choſe doit rebuter avec raiſon de fréquenter le ſpectacle, c'eſt ſans contredit cette indigne enſeigne de proſtitution dont quelques-unes font parade. Au ſurplus, ſi elles ſont ſi mépriſables, doit-on beaucoup eſtimer les groſſiers adorateurs de leurs appas? Si lorſqu'une femme, à la honte de ſon ſexe, vient au milieu d'un amphithéâtre, ou dans les couliſſes, étaler l'impudence & l'effronterie, parler à l'oreille de celui-ci, minauder avec celui-là, lancer des coups d'œil à l'un, éclater de rire avec l'autre, offrir enfin, lâchons le mot, à tout venant beau jeu, & attirer par-là les regards de tout un public, qui, au lieu de s'occuper des acteurs, en détourne la vue pour la fixer ſur un objet qu'on ne conſidere qu'avec indignation; ſi dis-je, lorſqu'elle brave ainſi les reſpectables droits de la bienſéance, elle n'étoit payée de toutes ſes gentilleſſes que par le dédain qu'elle mérite, elle ſe laſſeroit bientôt de jouer un rôle, dont elle ne ſoutient la fatigue que par les avantages pécunieux qu'elle eſpere en retirer.

Heureusement cette espece de chenille de théâtre n'est pas commune, mais le fût-elle encore moins, elle le seroit toujours trop, puisqu'on est assez injuste pour juger du général par le particulier. Je voudrois qu'il me fût permis de nommer ici toutes les actrices qui joignent des talents supérieurs à la régularité des mœurs, on verroit que si, malgré tous les pieges qu'on leur tend, il en reste encore un si grand nombre qui sont dignes de notre estime, il est conséquemment indubitable qu'on réussiroit aisément à former une troupe de comédiens, telle que le sage M. d'Alembert la propose à la république.

Je ne vous contredirai point sur tout ce que vous avancez pour rehausser le mérite de la pudeur que la nature a donnée en partage au beau sexe. Je suis de votre sentiment à cet égard, je la regarde comme le plus noble ornement des attraits féminins. Je suis persuadé qu'elle est naturelle à toutes les femmes jusqu'à un certain point, quoiqu'il soit vrai que l'éducation y ajoute beaucoup. Je ne doute pas que les Sauvages même, qui n'ont point de honte de leur nudité, parce qu'ils ne sont pas assez corrompus pour en avoir, ne connoissent pourtant des bienséances qui équivalent toutes celles où notre corruption nous assujettit. Tout ce que vous dites à cet égard est très-digne d'un homme qui pense bien; je voudrois seulement que vous ne rendissiez

pas la sagesse aussi rare & aussi austere que vous le faites. J'aime à la pouvoir rencontrer sous les lambris dorés comme sous l'humble toit de la chaumiere.

Par exemple, n'est-ce pas outrer la matiere, que de soutenir » qu'il n'y a point » de bonnes mœurs pour les femmes hors » d'une vie retirée & domestique .... que » toute femme qui se montre se déshono» re. « C'est refuser la pureté des mœurs à toutes celles qui ne vivent point dans la solitude & dans l'exercice des occupations domestiques. Combien y en a-t-il cependant, qui, répandues par devoir & par état dans le grand monde, y font admirer & respecter leur vertu? S'il est bon de remontrer aux hommes leurs obligations, il est très-dangereux de les rendre trop mépriſables à leurs propres yeux. » La pudeur est, » dites-vous, ignoble & basse dans les gran» des villes, c'est la seule chose dont une » femme bien élevée auroit honte, & l'hon» neur d'avoir fait rougir un honnête hom» me n'appartient qu'aux femmes du meilleur » air. « Je ne sais ce que vous entendez par *les femmes du meilleur air*. Je suis obligé de croire que vous voulez parler de celles que la police met en lieu de sûreté, malgré l'étalage de leurs habits dorés, & les protections de leurs matrones; car c'est à celles-là seules qu'*appartient l'honneur de faire rougir un honnête homme*. Je ne con-

viens pas non plus que *la ſeule choſe dont une femme bien élevée ait honte, ſoit la pudeur.* Quel fruit de la meilleure éducation! En vérité, Monſieur, c'eſt être poſſédé du démon de la ſatyre.

Vantez tant qu'il vous plaira l'eſpece d'eſclavage où les anciens retenoient leurs femmes par jalouſie peut-être, exaltez leur aſſiduité au travail, leur vigilance & leur activité dans le détail du ménage, leur exactitude à ſe lever de table après le ſervice, comme les clercs de procureurs; mais laiſſez-nous la ſatisfaction de traiter les nôtres avec plus d'amitié, de tendreſſe, d'égards & de reſpect. Ne nous enviez pas le plaiſir de profiter des charmes de leur converſation ſur la fin du repas, & ne dites plus que ces uſages ſi doux & ſi innocents ſont cauſe *que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.* A votre façon de parler, j'oſe ſoutenir que le nombre des femmes de qualité que vous avez connu, n'eſt pas conſidérable.

Revenons aux comédiennes; auſſi bien c'eſt pour nous prouver qu'elles ne peuvent être honnêtes femmes que vous nous avez débité toutes ces belles choſes. Vous n'imaginez pas comment, au milieu de toutes les occaſions de manquer à l'honnêteté où elles ſont expoſées, il leur ſera poſſible de reſter honnêtes Tant qu'on ne changera pas de façon de penſer ſur leur compte, il eſt certain que le plus grand nombre ne ſe conduira pas

avec toute la retenue qui seroit à souhaiter ; mais comme il est possible de remédier au préjugé, sur-tout dans un petit état comme Geneve, où la société est tellement unie, que le sentiment d'un seul, fait presque celui de tout le monde, on ne doit point désespérer des soins qu'on pourroit prendre pour se procurer un spectacle aussi peu dangereux par la morale des pieces que par l'exemple des acteurs.

J'admire la bonté de votre cœur, quand vous êtes obligé de dire du mal de votre prochain. Vous voulez bien supposer qu'il soit possible de trouver jusqu'à trois comédiennes qu'on puisse excepter du désordre général; il ne falloit pas citer l'épigramme de Boileau contre toutes les femmes de Paris, pour appuyer votre jugement. Ce bon mot, quoiqu'impertinent & faux, étoit peut-être pardonnable dans la bouche d'un critique affiché; mais il est inexcusable dans la vôtre, parce que vous parlez sérieusement, & qu'on ne doit pas vous permettre les licences qui sont tolérées dans une satyre. J'ai tort, à la vérité, de vous en faire des reproches; il y a longtemps que vous vous êtes mis au-dessus de toutes les remontrances. Vous pensez & vous agissez pour vous seul. Puissiez-vous être satisfait de vous-même quand tout le monde se plaint de vous! Au reste, si, pour aiguiser la pointe de l'épigramme, vous ajoutez qu'on doit regarder comme une supposition qu'il soit possible de rencontrer trois actrices sages, *ce que vous n'avez jamais ni vu ni ouï dire;*

ne vous en prenez qu'au peu de connoissance que vous avez parmi ces sortes de personnes. On vous en nommeroit en plus grand nombre sans épuiser toute la sagesse des différentes troupes du royaume, si le nom des unes ne faisoit le procès aux autres. Elles auroient au bout du compte mauvaise grace à prendre de l'humeur contre ce petit trait de calomnie, puisque vous annoncez que votre dessein est de les décrier. Quiconque est assez hardi pour écrire que les femmes de qualité ont des mœurs de vivandieres, doit pouvoir dire impunément du mal des comédiennes.

Après avoir bien déclamé en général contre la comédie & les comédiens, vous tirez d'abord des conséquences de tout le mal que vous en dites pour les bannir de votre patrie; vous en venez ensuite à un examen politique pour convaincre vos citoyens que le spectacle seroit aussi scandaleux pour leurs mœurs, que préjudiciable à leurs intérêts.

En calculant, comme vous le faites, les richesses des plus grandes villes du royaume, vous décidez que Geneve leur étant inférieure par le nombre des habitants & la quantité des especes, il faudra que les comédiens y meurent de faim, ou que les habitants se ruinent. Je vous ai déjà répondu à cette objection, en vous faisant voir qu'un état ne peut pas se ruiner quand ses trésors ne sortent point de chez lui, qu'au contraire la circulation l'enrichit. Je vous ait dit aussi qu'on aura les sujets à meilleur compte que par-tout

ailleurs, lorsqu'on leur accordera les prérogatives dont j'ai fait mention. Les appointements au taux que je les ai fixés, suffiront pour l'entretien convenable de la troupe.

Si vous supposiez qu'il fallût que tous les sujets se fissent leur équipage de théâtre & de ville, il est constant qu'ils auroient besoin de très-grosses avances, qui pourroient ensuite gêner par la retenue qu'il leur faudroit faire ; mais vous engagerez des gens qui, n'étant pas au spectacle depuis deux jours, auront tout ce qui leur est nécessaire. On sait que quand le fonds d'une garderobe est une fois fait, on l'entretient à peu de frais. Ils y auront d'autant plus de facilité, qu'il ne leur sera pas permis de porter des étoffes de prix à la ville. Il faut les assujettir à la loi somptuaire. Vous ne croyez pas que cela soit possible. Pourquoi ? » C'est en vain, *du moins vous le dites*, qu'on » voudroit porter la réforme sur le théâtre. » Jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront » notre simplicité. L'état des comédiens étant » de paroître, c'est leur ôter le goût de leur » métier de les en empêcher.... « Vous vous abusez ici bien grossiérement de vous imaginer que les comédiens seroient fâchés qu'on les contraignît à se vêtir comme le reste des citoyens. La loi étant générale, ils seroient au contraire flattés qu'on les comprît dans le nombre de ceux pour qui l'amour de la patrie l'a dicté. S'ils cherchent à briller dans les autres pays par la parure, c'est parce qu'il faut en imposer au petit peuple ; & c'est par les

yeux qu'on le prend; encore ceux d'entr'eux qui penſent un peu philoſophiquement, auſſi peu touchés du mépris de la populace que de ſa conſidération, ſe mettent au-deſſus de l'obligation que quelques autres s'impoſent de s'habiller ſuperbement. C'eſt ſans doute une néceſſité pour les comédiens qui vont à la cour, d'être mis d'une maniere un peu diſtinguée; mais c'eſt par une raiſon toute contraire à celle des acteurs de province; car c'eſt préciſément pour ne ſe point faire regarder. Qu'un comédien ordinaire du Roi aille à Verſailles avec un habit galonné, il ſera vêtu comme il doit l'être, parce que tout eſt or & aſur dans ce pays-là; à Geneve il ne porteroit que du drap, & ſe trouveroit tout auſſi bien habillé, parce qu'il auroit l'uniforme de ceux avec qui il ſeroit obligé de vivre.

Il ſeroit d'autant plus aiſé de les ſoumettre chez vous à la loi ſomptuaire, que vous auriez certainement des gens raiſonnables: ils vous auroient même obligation; car vous leur faciliteriez des épargnes dont ils ſe feroient un ſort. Leur état eſt à la vérité de paroître, mais c'eſt en public, & non dans le particulier. Vous les gêneriez beaucoup, ſi vous prétendiez les obliger à faire parade d'une honnête ſimplicité ſur la ſcene; paſſez cela, vous leur rendriez un très-grand ſervice.

Pour donner plus de poids à la proſcription que vous faites du ſpectacle, vous y intéreſſez la ſûreté publique. *Il y auroit du danger*

à retarder la clôture des portes, & il le faudroit, parce que le Genevois aime à aller reſpirer l'air le plus pur dans ſa petite retraite. Mais quand aime-t-il à aller reſpirer cet air ? L'été ſans doute. Obligez les comédiens à finir leurs repréſentations avant huit heures dans la belle ſaiſon ; fermez vos portes à huit heures & un quart, vous n'immolerez pas alors votre sûreté à vos plaiſirs. En hiver, où tout le monde réſide en ville, vous ne changerez rien à vos coutumes. Voilà tout obſtacle levé ; on ira à la comédie, & on reſpirera l'air pur des petites retraites.

Quel incident ferez-vous naître encore pour faire valoir votre cauſe ? Le voici : » ce ſont » les généreux citoyens qui verront avec in- » dignation ce monument du luxe & de la » molleſſe, s'élever ſur les ruines de l'antique » ſimplicité, & menacer de loin la liberté pu- » blique. « Qu'a donc de commun la comédie avec la liberté publique ? chacun des Genevois chérira-t-il moins ſa patrie quand il ira voir la repréſentation d'une bonne piece, où on lui donnera même des leçons de patriotiſme, que quand il ira à la chaſſe ? A l'égard du *monument du luxe & de la molleſſe*, les ſages reglements que nous ſuppoſons devoir accompagner l'établiſſement du ſpectacle, empêcheront le triomphe outré de ce monument. Soyez convaincu, Monſieur, que le nombre des *généreux citoyens*, dont vous parlez ici, ne ſera pas ſi conſidérable que vous nous le faites entendre. Premierement, tout le monde

fait que le goût de la comédie est général parmi vos compatriotes. Secondement, on n'ignore pas que ceux qui y paroissent encore opposés, ne seroient point fâchés qu'on leur arrachât un consentement que la bienséance ne leur permet pas d'offrir, ou de donner même avec facilité, pour ne pas marquer trop peu d'attachement aux anciens usages. Enfin les femmes & les filles profiteront avec plaisir d'un amusement pour lequel on a lieu de croire qu'elles ont un goût décidé. Malgré tous les inconvénients qu'elles ont rencontré ces dernieres années dans la fréquentation d'un spectacle qu'il faut aller chercher hors la ville, elles n'ont pas laissé de l'honorer de leur présence, dans les temps même d'une chaleur excessive.

Vous vous retranchez toujours sur la pauvreté de votre république; mais cette pauvreté n'a pas paru, au dire des directeurs qui vous ont conduit leurs troupes : ils ont très-bien fait leurs affaires; & si on les en croit, ils ont presque gagné en quatre à cinq mois ce qui seroit suffisant pour solder celle que je vous propose pendant tout le courant d'une année. Il ne sera donc pas nécessaire, comme vous le craignez, » de lever des impôts, de » réformer votre petite garnison, & de garder » vous-mêmes vos portes. Il ne faudra point » réduire les foibles honoraires de vos Magis» trats, ni assembler vos citoyens & bour» geois en conseil général dans le temple de » S. Pierre, &c. « En mettant les choses au

pire, quand vos richards ſe cotiſeroient pour aider cet établiſſement, ſa perpétuelle ſtabilité dans vos états empêcheroit qu'il n'en pût réſulter aucun dommage pour le bien général & particulier.

Enfin vous ſuppoſez qu'il ſoit poſſible qu'on trouve quelque expédient propre à lever toutes difficultés, & vous ne laiſſez pas de dire qu'il s'enſuivra une révolution dans vos uſages, qui en produira néceſſairement une dans vos mœurs. Il eſt vrai que vous ne décidez pas ſur le champ ſi elle ſera bonne ou mauvaiſe. Vous vous mettez en devoir de l'examiner. Nous verrons quelle ſera la conſéquence que vous tirerez de vos remarques. Je commence toujours par vous dire, qu'il eſt abſolument faux qu'il doive s'enſuivre *une révolution dans vos mœurs.* Elle eſt déjà toute faite, puiſque, quoique la comédie n'ait pas été encore admiſe dans l'enceinte de vos murailles, elle a été jouée pendant fort long-temps les années paſſées & celle-ci dans vos fauxbourgs. Son effet, quant aux mœurs, ſera-t-il différent parce qu'on n'aura pas la peine de ſortir de la ville pour y aſſiſter?

J'ai lu avec beaucoup d'attention, Monſieur, l'eſpece de révolution que vous prétendez devoir être produite par l'introduction d'une comédie dans votre ville; elle ſe réduit à faire perdre aux Genevois le goût des coteries dont vous faites la deſcription. Je ne m'éleverai point contre ces ſociétés, je les crois très-eſtimables, parce qu'elles ſont com-

posées de républicains dignes d'eſtime, mais j'avouerai de bonne foi que, malgré l'art avec lequel vous prétendez dérober leurs inconvenients, ils ne laiſſent pas d'être très-aiſé à appercevoir.

La plus grande utilité que vous y remarquez, eſt de raſſembler les deux ſexes ſéparément. Les hommes, par ce moyen, ne contractent pas des mœurs efféminées. Je vais, avec votre permiſſion, tranſcrire ce que vous dites ſur ce ſujet :

» Cet inconvénient qui dégrade l'homme, » eſt très-grand par-tout, mais c'eſt ſur-tout » dans les états comme le nôtre, qu'il importe » de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne » des hommes ou des femmes, cela lui doit » être aſſez indifférent, pourvu qu'il ſoit » obéi ; mais dans une république il faut des » hommes..... On me dira qu'il en faut » aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au » lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par » exemple, qu'à lever cent mille femmes... » elles ſe battent bien.... Le ſecret eſt donc » d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en » faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux » autres tiers aux maladies & à la mortalité. «

Voilà un projet dont vous pouvez certainement vous faire les honneurs. S'il n'eſt pas goûté, du moins fera-t-il rire. Je voudrois bien que vous m'expliquaſſiez clairement pourquoi votre république a plus de beſoin d'homme qu'une monarchie. Eſt-ce parce que le nombre des femmes y eſt trop petit

pour pouvoir les enrôler à deux tiers de perte, comme vous le propoſez, inſpiré ſans doute par un eſprit d'humanité? Mais tous vos hommes & toutes vos femmes enſemble ne ſeroient point capables de s'oppoſer à une uſurpation, ſi une puiſſance ſupérieure armoit contre vous. Votre république ſubſiſte à l'abri de la juſtice, de la bonne foi, du droit des gens; elle ſubſiſte, en un mot, telle qu'elle eſt, parce qu'on n'a rien à prétendre dans ſes états, & que quiconque voudroit vous inquiéter, trouveroit de grands obſtacles dans les ſecours que l'équité des autres Monarques vous prêteroit. Ne me faites donc plus un pompeux étalage de la néceſſité d'entretenir chez vos citoyens l'humeur martiale, la force & la vigueur des Athletes. Ne diroit-on pas que vous vous deſtinez à la conquête du monde, ou que, ſemblable aux Romains, vous allez diſpoſer des couronnes? Que le Genevois continue ſes exercices de la chaſſe & de tout ce qui eſt capable de le rendre adroit, fort & robuſte, ſa ſanté & ſes travaux y ſont intéreſſés. Mais n'allez pas lui faire enviſager pour cela d'autres motifs que ceux qu'il adopte, il eſt trop ſage & trop ami de la raiſon pour n'en pas plaiſanter.

Si vos coteries ſont auſſi utiles, & auſſi agréables que vous nous le dites, je ne vois pas pourquoi la comédie vous obligera de les interrompre. Vous profiterez de leurs avantages les jours qu'on ne jouera pas; la diverſité des amuſements vous rendra la vie plus

gracieuſe. Vous craignez qu'on en perde tout-à-fait le goût. Pourquoi ? On ne quitte pas aiſément une douce habitude. Suppoſons toutefois que cela arrive, je ne vois pas que le malheur ſoit bien grand ; je crois au contraire que vous y gagneriez. Vous n'êtes pas ſans doute de mon ſentiment, la raiſon en eſt fort naturelle ; vous préférez les vices les plus à craindre dans la ſociété à l'établiſſement d'une comédie.

N'eſt-il pas honteux que vous deveniez, pour ainſi dire, l'apologiſte de l'ivrognerie, pour nous prouver que ſes effets ſont moins pernicieux que ceux qui réſultent du ſpectacle ?

Je ſerois au déſeſpoir que les Genevois que je reſpecte, que j'eſtime & que j'aime, priſſent en mauvaiſe part ce que j'ai à dire ſur ce ſujet. Je déclare avec toute la ſincérité d'un honnête homme, que je ſuis bien éloigné de ſoupçonner leurs cercles auſſi ſujets à l'intempérance du vin que vous donnez lieu de le conjecturer. J'écris en conſéquence de ce que vous dites, & non en conſéquence de ce qu'ils font. Voyons comment vous nous les repréſentez.

» Les cercles d'hommes ont leurs inconvé-
» nients, ſans doute ; quoi d'humain n'a pas
» les ſiens ? On joue, on boit, on s'enivre,
» on paſſe les nuits ; tout cela peut être vrai,
» tout cela peut-être exagéré .... Laiſſons,
» s'il le faut, paſſer la nuit à boire à ceux qui
» ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire
» pis ... L'excès du vin dégrade l'homme,

» aliene

» aliene au moins la raiſon pour un temps, &
» l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du
» vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement
» commettre (*rarement* !) Il rend l'homme
» ſtupide & non pas méchant. Pour une que-
» relle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent
» attachaments durables..... En Suiſſe l'i-
» vreſſe eſt preſqu'en eſtime..... Jamais
» peuple n'a péri par l'excès du vin. ... Ce
» vice détourne des autres, &c. « Que le bon homme Silene eût ainſi parlé, il n'y auroit rien d'extraordinaire ; mais que M. Rouſſeau, qui ſe targue de philoſophie, cherche à excuſer un vice tel que l'ivrognerie, voilà ce qui me fait écrier avec juſtice : *O ſtultas hominum mentes & pectora cæca !*

Tout le monde eſt trop prévenu contre cet abrutiſſement de la nature humaine : on en connoît trop les funeſtes effets, on a trop d'exemples des fauſſetés, des viols, des inceſtes, des incendies, des meurtres, & de tous les déſordres auxquels le vin à ſouvent donné lieu, pour en entreprendre l'odieux détail. Je dirai ſeulement que s'il eſt vrai que les coteries des hommes ſoient ſujettes à ce mal funeſte, il eſt à ſouhaiter qu'un peuple ſi eſtimable par mille beaux endroits, abolîſſe des ſociétés qui tôt ou tard le priveroient de l'eſtime générale qu'on a pour ſes vertus.

Le jeu eſt encore un des abus que vous reprochez aux cercles ; mais vous nous aſſurez que dès qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les dez & les

cartes tomberont infailliblement. J'en doute; d'ailleurs il faut commencer par mettre en honneur ces jeux d'exercice. Conſidérez auſſi qu'il ne fait pas toujours un temps ni une ſaiſon propre aux jeux d'adreſſe. Les cartes & les dez ſont de tout temps & de toute ſaiſon, comme les coteries.

Je compte pour rien les groſſieretés qui, dites-vous, ſont excuſables parmi ceux qui diſputent ſans ménagement. » L'eſprit ac-» quiert par-là de la juſteſſe & de la vigueur, » & ce langage un peu ruſtaut eſt préférable » encore à ce ſtyle, &c. «

Je ne ſais pas ſi vos concitoyens, même les plus contraires au ſpectacle, ne le préféreroient pas à vos cercles, ſi par une ſuppoſition que je crois fauſſe, ils ſont ſujets à tous les déſagréments de l'ivreſſe, du jeu, & de la groſſiéreté.

Parlons maintenant des coteries entre les femmes. Vous êtes obligé d'avouer » qu'on » accuſe ces ſociétés d'un défaut, c'eſt de » les rendre médiſantes & ſatyriques..... » Les anecdotes d'une petite ville n'échap-» pent pas à ces comités féminins..... Les » maris abſents y ſont peu ménagés..... » Toute femme jolie & fêtée n'a pas beau » jeu dans le cercle de ſa voiſine. « Je ſens que dans une compagnie compoſée de femmes ſeulement, il faut bien chaſſer l'ennui aux dépens de la réputation du prochain; toutefois vous trouvez » qu'il y a dans cet » inconvénient plus de bien que de mal,

» & qu'il eſt toujours inconteſtablement
» moindre que ceux dont il tient la place;
» car, *demandez-vous*, lequel vaut mieux
» qu'une femme diſe avec ſes amies du
» mal de ſon mari, ou que, tête-à-tête avec
» un homme, elle lui en faſſe; qu'elle cri-
» tique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle
» l'imite? « Eſt-il donc néceſſaire qu'une femme diſe du mal, ſi elle n'en fait pas? Ce ſexe eſt-il ſi fort enclin à la malice, qu'il ne trouve point de milieu entre faire ou dire du mal? Si cela eſt, croyez moi, Monſieur, joignez-vous à ceux qui veulent introduire la comédie chez vous, elle y ſervira de paſſe-temps; &, quand les Dames Genevoiſes n'auront rien de mieux à faire, on les entendra raiſonner ſur les pieces, ou ſur les comédiens. L'honneur des maris ſera en ſûreté comme auparavant, & la médiſance n'aura plus lieu.

La langue, dit le Sage, *a fait plus de meurtres que le glaive.* C'eſt le fléau de l'amitié fraternelle, c'eſt une ſource de querelles & de diſſentions; je ne connois rien qui ſoit ſi fort à craindre. Les maux qu'elle cauſe ſont d'autant plus grands qu'ils ſont ſans remede; & qu'avec la meilleure volonté du monde pour réparer les torts qu'on cauſe au prochain, il eſt de toute impoſſibilité d'en arrêter le cours. Je ne parle pas de la calomnie, il s'agit ici de la médiſance. Cette derniere eſt ſouvent plus à craindre que l'autre, par la raiſon qu'il eſt plus

facile de détruire une accusation intentée faussement, que de se laver de celle qui dévoile une véritable turpitude. Si vous aviez fait toutes les réflexions qui se présentent en foule sur cette matiere, vous vous seriez bien gardé d'autoriser un vice si contraire à l'union & à la paix, en disant: » qu'on ne s'alarme donc » point tant du caquet des femmes. Qu'elles » medisent tant qu'elles voudront, pourvu » qu'elles médisent entr'elles. « Croyez-vous de bonne foi que la médisance mourra dans son berceau? Ne vous y trompez pas, si dans leurs sociétés il ne s'y rencontre point d'hommes, elles en voient en rentrant dans leurs maisons, & leur premier soin sera de réjouir leurs maris des bons mots que l'histoire du jour aura fourni. J'ignore si les assemblées dont nous parlons sont fréquentes, mais je suis bien assuré que, si c'est avec raison qu'on peut y reprocher l'habitude d'y satyriser, on verra à la fin la discorde & la haine succéder aux liaisons d'amitié & de tendresse qui doivent unir des cœurs républicains.

Que diriez-vous encore, Monsieur, si j'osois vous représenter qu'un sentiment presque général autorise à croire que les femmes se corrompent ordinairement les unes par les autres; que les petites confidences de foiblesses, de caprices, de mécontentements qu'on a du mari, des hommages de tel cavalier; que toutes ces ouvertures de cœur mettent une bonne amie dans la

néceſſité de plaindre ou de complimenter, & qu'elle le fait toujours de la maniere qu'elle imagine devoir être agréable à celle qui lui donne ſa confiance ?

Qu'une femme ſage & vertueuſe commence à ſentir quelqu'inclination pour un homme qui a trouvé le chemin du cœur, elle ſe condamne intérieurement, & cherche à ſe diſtraire, pour couper court à une paſſion qu'elle connoît dangereuſe. Elle va chez ſa tendre amie qui, s'appercevant d'une eſpece d'inquiétude toujours inſéparable de l'amour, y prend part, interroge, & apprend le ſecret. Si par hazard celle-ci a quelque choſe à ſe reprocher, elle ne ſera pas fâchée de faire enrôler le mari de ſa compagne ſous les étendards du ſien, parce que, comme l'on ſait, la ſageſſe de l'une fait rougir l'autre. Elle flattera donc adroitement le penchant dont on vient de lui donner connoiſſance. Qu'en arrivera-t-il ? Cette perſonne, qui, en entrant chez ſa voiſine, n'avoit pas encore oſé permettre à ſon imagination de s'entretenir d'un objet trop cher, en ſortira pour oſer ſe permettre un tête-à-tête avec ce nouvel amant. Ce que je dis à cet égard pourroit s'appliquer à mille autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler ; elles ſe ſentent aiſément. J'en reviens à ma propoſition, & je crois pouvoir affirmer, qu'à moins d'une vertu à toute épreuve entre des femmes qui font habitude journaliere de ſe fréquenter, il eſt à préſumer

que les mœurs de l'une, pervertiront celles de l'autre. Combien de personnes seront dans le cas de convenir avec elles-mêmes de cette vérité!

N'allez pas au reste me faire un crime de la liberté que je prends, lorsque je fais envisager les abus dont vos cercles sont susceptibles. Vous y avez donné lieu en voulant les pallier. On se ressouviendra d'ailleurs de ce que j'ai hautement déclaré; mon intention n'est pas de les critiquer tels qu'ils sont, mais tels qu'ils peuvent être, & tels enfin que vous les faites. La cause que je défends ne me permet pas de garder le silence sur des faits qui prouvent évidemment que la comédie seroit utile, & nécessaire même dans une ville, où certains amusements oisifs peuvent tirer à conséquence.

Vous me direz à cela que ma prévoyance est trop étendue, que le mal n'est pas aussi grand que je le fais, que le gouvernement saura y mettre ordre quand il s'y croira obligé; & que tout au plus on apperçoit le germe du vice; je vous répondrai moi:

Principiis obsta, sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.

C'est, me riposterez-vous, perdre à l'échange que de substituer la comédie aux coteries. Vous savez bien que je n'en conviendrai pas, parce qu'en vérité je ne crois pas le devoir. Je puis me tromper, mais j'imagine avoir suffisamment rempli la tâ-

che que je m'étois preſcrite, quand j'ai mis la main à la plume, pour convaincre mes lecteurs que la comédie eſt honnête, utile, néceſſaire même. Si je me ſuis étendu ſur les fruits que votre patrie en receuilleroit, *hæc ſcripſi non otii abundantiâ, ſed amoris erga te.* C.

Il ne me ſeroit pas impoſſible de faire encore de plus grandes diſſertations, & de pointiller ſur toutes les raiſons que vous faites valoir contre les ſpectacles dans les dernieres feuilles de votre ouvrage ; mais elles ſont détruites dans le courant du mien, & je ſerois obligé de me répéter. Toutes vos objections roulent ſur l'impoſſibilité qu'il y a d'avoir une troupe d'honnêtes gens, ſur le danger de la mauvaiſe morale des pieces, ſur le goût de parure qui ſe communiqueroit du comédien au citoyen, ſur la pauvreté de la république, ſur la crainte de voir attenter à la liberté, ſur le changement des goûts & des uſages, ſur ce que le métier de comédien eſt déshonnête par lui-même, & enfin ſur le peu de convenance qu'il y auroit à mettre cet état au niveau des autres. Aucune de ces choſes ne m'a échappé, & j'oſe dire, qu'excepté les eſprits prévenus, on me rendra peut-être aſſez de juſtice pour avouer que la vérité ſeule m'a inſpiré.

En interdiſant la comédie, vous voulez multiplier les fêtes publiques. Ces ſortes de réjouiſſances, telles que vous les indiquez, ſont fort à mon gré, & je ſouhaite-

rois qu'elles fussent à celui de tout le monde ; mais malheureusement elles ne plairont pas universellement. Il faut plier au temps. Si le Genevois conserve une espece d'attachement à ses anciennes coutumes, s'il aime à se rassembler pour assister aux prix du canon ou de l'arquebuse, c'est parce que ces sortes de parties de plaisir ne sont pas fréquentes. Multipliez-les, elle engendreront l'ennui, & bientôt le dégoût. Il faudroit pour se contenter de ces spectacles n'en avoir jamais vu d'autres. Je mets en fait que si on donnoit seulement une fois par mois un carrousel, & qu'on sût que cet établissement dût être durable, on s'appercevroit dès le sixieme, par le peu d'affluence des spectateurs, de l'inutilité de cette tentative, quelque variété même qu'on eut soin d'y apporter. Il n'est pas suprenant que dans la belle saison, on se fasse un plaisir d'aller deux ou trois fois à une promenade, que le concours du peuple rend vivante & agréable ; mais cela peut-il suffire pour tenir lieu des amusements qu'on recherchera pendant l'espace d'une année ?

Observez encore que ces divertissements exposent les mœurs à une partie du déréglement que vous attribuez aux représentations des pieces théâtrales. Ils rassembleront l'un & l'autre sexe, c'est ce que vous ne voulez pas. Vous n'empêcherez point » l'exposition » des dames & demoiselles parées tout de » leur mieux, & mises en étalage ; l'affluence

» de la belle jeuneſſe viendra de ſon côté » s'offrir en montre. « Si cela vous a paru très-pernicieux quand il a été queſtion de la comédie, je trouverai un ſurcroît de danger dans ces promenades trop réitérées, par la facilité qu'elles procureront aux jeunes perſonnes de faire des échappées à la faveur des excuſes que la foule pourra leur fournir. Croyez-vous en outre que l'aſſemblée ſe ſéparera ſans quelques-unes de ces querelles, qui quelquefois vont juſqu'à l'effuſion du ſang? car enfin on y boira, & le vin fait à Geneve le même effet que par-tout ailleurs. On ſaura, me direz-vous, contenir le peuple; vous aurez beſoin alors d'avoir recours à une garde: voilà des ſoldats armés, voilà conſéquemment *une affligeante image de la ſervitude & de l'inégalité*, contre laquelle vous vous êtes récrié, lorſque vous avez mis au nombre des déſagrements de la comédie, celui d'y voir quelques ſentinelles que la police oblige d'y placer.

Peut-être ſeroit-il encore à propos de mettre en ligne de compte l'eſprit de diſſipation que le peuple rapporte de ces *vogues*. Je ne ſais s'il faut juger de vos concitoyens par les autres nations; mais on remarque que le lendemain, & même pluſieurs jours après ces réjouiſſances tumultueuſes, l'ouvrier reprend ſon travail avec répugnance. La machine eſt pour ainſi dire ébranlée, elle ſe remet avec peine. Cette obſervation mérite certainement plus d'attention qu'on ne s'imagine.

Ce que vous dites des bals me donneroit

lieu de croire que, pourvu qu'on veuille exclure la comédie de chez vous, peu vous importe quelle espece de spectacle on y admette. Je suis partisan de tous les plaisirs honnêtes, & je condamne l'austérité des censeurs qui veulent faire d'une ville un antre de bêtes farouches. Vous concevez par conséquent que je ne m'éleverai point contre les bals qui vous plaisent si fort, ils ont leur utilité; & ne dussent-ils servir qu'à entretenir le goût d'un art si propre à déployer & faire ressortir les graces que la nature a donné à l'un & à l'autre sexe, c'en seroit assez pour les faire adopter par tous ceux qui ne regardent point avec indifférence tout ce qui peut contribuer à l'útilité & au plaisir du plus parfait ouvrage du Créateur.

La danse n'est assurément pas condamnable en elle-même, & si elle a produit quelquefois de funestes effets, tels que le meurtre de Jean-Baptiste, & d'autres forfaits, il n'en faut pas conclure, comme les ignorants cagots, qu'elle soit criminelle. Les meilleures choses peuvent devenir pernicieuses. Le plus excellent vin, pris avec intempérance, a souvent donné la mort comme le poison. Faut-il pour cela arracher les vignes? Qu'on crie tant qu'on voudra contre les abus, & qu'on cherche à y remédier, voilà qui est le mieux du monde; mais qu'un zele fanatique ne s'applaudisse pas de ses extravagances, quand il armera l'enfer contre des arts qui n'ont rien que de très-estimable en eux-mêmes.

Le premier uſage qu'on a fait de la danſe a été pour rendre hommage au Créateur. La loi judaïque l'avoit ordonnée dans les fêtes ſolemnelles. Les Hébreux, dans les tranſports de leur reconnoiſſance, ſe mirent à danſer, pour remercier Dieu, qui les avoit délivré du joug des Egyptiens, en leur faiſant un paſſage au milieu de la mer rouge. Moyſe & ſa ſœur donnoient l'exemple. David danſa devant l'arche d'alliance; les Prêtres & les Lévites danſoient toutes les fois que le peuple de Dieu avoit reçu de lui quelque bienfait ſignalé. C'eſt pour cette raiſon qu'une partie des temples juifs étoit conſtruite en forme de théâtre. Les chrétiens de la primitive égliſe, au milieu des perſécutions, qui faiſoient tomber des miliers de martyrs ſous le glaive des bourreaux, étoient obligés, pour ſe ſouſtraire à la mort, de s'éloigner des villes, & d'aller ſe cacher dans les montagnes & les deſerts, d'où ils ſe donnoient des rendez-vous pour ſe raſſembler les jours de fêtes, & cette pieuſe confrairie danſoit en chantant les louanges du Dieu dont on vouloit abolir le culte.

Quand le calme fut rendu à la religion, on éleva des théâtres dans les égliſes, comme l'avoient fait les Juifs; on voit encore aujourd'hui la vérité de ce que j'écris dans celles de S. Clément & de S. Pancrace à Rome. (*a*)

(*a*) La remarque des théâtres élevés dans les égliſes chrétiennes me donne lieu de citer ici un fait

On appelloit autrefois les Evêques *præsules*; & le docte Scaliger prétend que ce nom ne leur avoit été donné que parce qu'ils menoient la danse dans les festivités. Il est certain que l'étymologie du mot semble le marquer. *A præsiliendo.*

J'aurois trop à faire, s'il falloit citer tout ce que les Auteurs sacrés & profanes écrivent en faveur de la danse; il suffit d'ajouter que dans le Roussillon, on exécute encore des danses pieuses en l'honneur de nos mysteres; que le cardinal Ximenés rétablit à Tolede l'usage de danser dans les églises, & qu'il n'y a pas soixante ou quatre-vingt ans que les Prêtres & le peuple dansoient dans le chœur de S. Léonard à Limoges. Ceux de mes lecteurs qui voudront être plus particuliérement instruits sur l'origine & les progrès de la danse, peuvent avoir recours au traité de M. de Cahusac, dont j'ai tiré ces anecdotes. On voit clairement qu'elle n'a rien

assez singulier, rapporté au Tome I. des recherches pour servir à l'histoire de Lyon, page 148. Le voici mot à mot.

Quelques années auparavant, le consulat avoit accordé aux Augustins la permission de faire bâtir un grand théâtre aux terreaux, sur les fossés de la porte de la lanterne, pour y jouer la vie de S. Nicolas de Tolentin. C'étoit alors une œuvre si méritoire dans l'opinion commune, que l'église de Lyon avoit assigné une somme de 60 liv. pour être partagée entre ceux qui représenteroient devant le public les mysteres de la Passion de Notre-Seigneur

dans son principe qui doive la rendre méprisable. Comme tout dégénere, on a été obligé d'abolir ce genre de cérémonie dans nos temples; mais ce qui devenoit peu séant dans le lieu saint, peut être & est effectivement très-honnête dans nos salles.

Vous avez donc raison de conseiller les bals aux Genevois; cependant comment avez-vous pu le faire? Ne craignez-vous pas la licence des rendez-vous nocturnes? Que de maux prétendus n'auriez-vous pas fait envisager, si d'autres que vous avoient fait cette proposition! Galanterie, esprit de coqueterie, attitudes indécentes, désir de voir & d'être vu, matiere à jalousie, innovation, tout cela nous auroit fourni un autre volume. Heureusement c'est de vous que le conseil est parti, nous en serons quittes pour la peur. J'aurois un triomphe bien conplet, si je voulois abuser en cette circonstance de la prise que vous me donnez sur vous; je n'en ferai rien. Savez-vous pourquoi? Il seroit trop facile. Il n'y a personne qui ne reconnoisse à ce dernier trait que l'animosité, l'humeur & l'esprit de contradiction ont été vos guides.

Il ne vous a pas été possible d'étouffer le témoignage de votre conscience, & vous avez justement présumé qu'on vous feroit ce reproche. Comment cela auroit-il pu être autrement? Vous sentiez bien que vous le méritiez. Une note vous a semblé un subterfuge honnête & suffisant. Voyons-la.

» Il me paroît plaisant d'imaginer quelque-

» fois les jugements que plusieurs porteront
» de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci,
» l'on ne manquera pas de dire : cet homme
» est fou de la danse, je m'ennuie à voir
» danser : il ne peut souffrir la comédie, j'ai-
» me la comédie à la passion : il a de l'aver-
» sion pour les femmes, je ne serai que trop
» bien justifié là-dessus : il est mécontent
» des comédiens, j'ai tout sujet de m'en
» louer, & l'amitié du seul d'entr'eux que
» j'ai connu particuliérement, ne peut qu'ho-
» norer un honnête homme ..... «

Si je juge de vous pas vos écrits, celui-ci m'apprendra qui vous êtes à présent, & quel vous avez été autrefois. Je ne vous crois point *fou de la danse;* nous savons bien pourquoi vous l'autorisez. Il se peut faire que vous ayez aimé la comédie *à la passion*; mais, .

Autre temps, autres lieux, tout a changé de face.

Depuis la déplorable chûte de l'Amant de lui-même, que vous aviez fait, & qui fut donné pour la premiere & derniere fois au théâtre français le 18 décembre 1752, les comédiens ont cessé d'être vos amis. Quelqu'injuste que soit votre courroux, voilà sa cause. Il seroit peut-être plus glorieux pour vous de n'avoir pas marqué une si grande sensibilité pour Narcisse; je vous excuse cependant. Quel pere n'est pas idolâtre de ses enfants? Vous auriez dû encore observer qu'un Philosophe doit être conséquent, & c'est assurément manquer à l'être, que d'écrire aujourd'hui comme vous.

faites contre la comédie & le comédien, après avoir travaillé pour l'un & pour l'autre. Je vous accorde qu'*il ne vous soit que trop aisé de vous justifier de l'aversion qu'on pourroit soupçonner que vous avez pour les femmes.* Vous prouverez tout au plus que vous les avez aimé autrefois. Les pourriez-vous aimer au moment que vous écrivez? Je m'en rapporte à vous-même. Voici la derniere phrase de votre préface : *lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.* Est-il étonnant que vous disiez du mal des femmes; la reconnoissance pourroit peut-être vous y engager; savoir comment elles vous ont traité.

Vous n'êtes point, assurez-vous, *mécontent des comédiens, l'amitié du seul d'entr'eux que vous avez connu, ne peut qu'honorer un honnête homme.* Si cela est, quelle injustice est la vôtre de vilipender, autant qu'il est en vous, tout un corps qui ne vous a donné que des sujets de vous louer de lui! Vous êtes donc bien condamnable d'en avoir dit tant d'horreurs, n'ayant connu qu'un seul de ses membres, dont l'amitié pouvoit honorer un honnête homme. Pourquoi n'avoir pas supposé que celui que vous fréquentiez n'étoit point seul d'un si estimable commerce? Vous deviez au contraire augurer favorablement du tout par la partie. C'eût été du moins le propre d'un esprit bienfait, & d'un bon cœur; mais à vous en croire

ſur votre parole, » l'amour du bien public » eſt la ſeule paſſion qui vous fait parler au » public ; vous ſavez alors vous oublier » vous-même; & ſi quelqu'un vous offenſe, » vous vous taiſez ſur ſon compte, de peur » que la colere ne vous rende injuſte. Cette » maxime eſt bonne à vos ennemis, en ce » qu'il vous nuiſent à leur aiſe & ſans crainte » de repréſailles; elle eſt bonne aux lecteurs » qui ne craignent point que votre haine leur » en impoſe, & ſur-tout à vous, qui reſtant » en paix tandis qu'on vous outrage, n'avez » du moins que le mal qu'on vous fait, & » non celui que vous éprouveriez encore à » le rendre ....«

Ces ſentiments ſont beaux, la théorie en eſt admirable, la pratique en ſeroit adorée. Faut-il ſe donner, en matiere de conduite, des démentis auſſi marqués que vous le faites?

L'amour du bien public vous a inſpiré ſans doute, lorſque vous avez fait l'énumération de tous les riſques qu'on courroit à hanter les ſpectacles. Ils étoient capables d'introduire la moleſſe, ils auroient raſſemblé les hommes & les femmes ; & le ton *ruſtaud* que vous préférez à celui de la bonne compagnie, auroit pu ſe perdre. C'eſt aſſurément pour perpétuer des mœurs dures, pour éloigner une fréquentation trop ſenſuelle des deux ſexes, & pour conſerver ce ton *ruſtaud* que vous indiquez les bals. Si j'oſois douter que vous ſoyez digne des louanges que vous vous prodiguez dans cette note, je ſerois

du moins convaincu de la vérité de ces mots : *je ſais m'oublier moi-même.*

Votre modération vis-à-vis vos ennemis eſt ſans contredit la marque d'une belle ame ; mais n'en ſeroit-ce pas une preuve bien plus grande de ne s'en point faire ? Quoi ! vous ne retirerez d'autre ſalaire de vos talents, que celui de vous faire haïr ? La vérité, me répondrez-vous, fait des ennemis. Cette maxime auroit beſoin d'être développée ; on peut parler & écrire vrai, ſans choquer perſonne. Vous aimez à donner des leçons de morale, faites-le, c'eſt un ſervice que vous rendez aux hommes, ils en ont beſoin ; mais que le fiel n'inſecte pas vos écrits. Chacun a ſa façon de penſer. Les ſpectacles ne ſont point de votre goût, dites-le ; prouvez même, ſi vous le pouvez, qu'ils ſont pernicieux, du moins n'héſitez pas à déclarer que c'eſt votre ſentiment ; mais gardez-vous de rendre odieux ceux qui ne ſont pas de votre avis. N'accablez point d'injures les plus atroces les victimes d'un préjugé faux & inhumain, qui peut-être gémiſſent que la fortune les ait réduit à embraſſer un état que l'ignorance & la cabale proſtituent ; qui voudroient, par leurs exemples, faire revenir de l'injuſte opinion qu'on a ſi déraiſonnablement conçu d'elles ; qui peut-être enfin vous eſtiment, & que vous forcez de vous déteſter.

Croyez-vous que vos préceptes & vos remontrances euſſent fait moins d'effet ſur l'eſprit de vos lecteurs, ſi vous vous étiez

privé de l'ignoble satisfaction d'apostropher si indignement les comédiens, lorsque vous insinuez que ceux qui tiennent l'emploi des valets seront facilement enclins à couper la bourse? Je ne rapporte pas ici vos propres termes, je l'ai déjà fait. Vous imaginez-vous que votre livre auroit eu moins de poids, quand vous n'auriez pas dit que vous n'avez jamais vu ni oui dire qu'il y eut trois actrices vertueuses? Au contraire, on y auroit cherché la raison, & l'on est persuadé qu'on n'y rencontrera que déloyauté. *Si mes écrits*, dites-vous, *m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte.* Ah! Monsieur, noubliez jamais cette utile & sublime sentence de Cicéron, que le Spectateur a mis à la tête de son article de la médisance. *Plus vous êtes éloigné du vice, plus vous devez être retenu dans vos paroles.* (*a*) Ce n'est point en révoltant l'esprit qu'on touche le cœur. La conviction emprunte toute sa force de la douceur & de la modération. Quiconque, en attaquant les vices, se complaît à déchirer impitoyablement les vicieux, ne passera jamais que pour un vil délateur. Quel jugement portera-t-on de celui qui molestе également l'innocent & le coupable?

Vous finissez le livre qui a donné matiere à mes repliques par un souhait digne d'un bon citoyen. Vous voudriez qu'on rappellât

(*a*) Quantùm à rerum turpitudine abes, tantùm te à verborum libertate sejungas. C.

au ſein de la patrie tous ceux qu'elle a vu naître, & qui habitent les pays étrangers. Ils ont ſans doute contracté un genre de vie bien différent de celui que vous leur propoſez; en ſont-ils moins bons ? A en juger par l'eſtime qu'ils ont acquis dans les lieux qu'ils ont adopté, ils ont conſervé la pureté des mœurs, & la bonté de cœur, qui fait l'appanage des Genevois ; ils y ont ajouté peut-être une délicateſſe un peu recherchée dans le commerce habituel. Je ne vois pas qu'ils ſoient à blâmer. Ils jouiſſent des agréments d'une vie délicieuſe ; procurez-leur ces mêmes avantages, ils reviendront bientôt reſpirer l'air natal ; mais ne vous imagiez pas pouvoir y réuſſir en entretenant une auſtérité qui n'eſt plus de ſaiſon. L'amour de la patrie, quelque fort qu'il puiſſe être, ne l'emportera jamais ſur l'habitude qu'ils ſe ſont fait d'écarter d'eux tout ce qui ſe reſſent de la rudeſſe. Au ſurplus, commencez par leur montrer l'exemple, vous qui chériſſez ſi tendrement, au milieu de la France, les innocents plaiſirs de votre patrie. Rendez-lui un témoignage authentique de votre amour & de vos reſpects, en lui reſtituant un citoyen qui lui fait honneur, & qui lui en feroit encore plus s'il vouloit. N'alléguez point, pour lui ravir les hommages qui lui ſont dûs, *que vous y êtes inutile.* Ce trait de modeſtie ne s'accorde pas avec tous les éloges que vous croyez mériter, & que vous vous prodiguez. Vous y prêcherez d'exemple, & cette

façon de préconiſer la vertu l'emporte de beaucoup ſur les plus beaux diſcours & les meilleurs écrits. Qui ſera donc utile dans votre pays, ſi vous ne le pouvez être? Une république comme la vôtre tirera un bien plus grand avantage du modele que vous lui fournirez, qu'un Royaume immenſe, où il eſt preſque impoſſible de ne pas être confondu. Chacun de vos exilés volontaires peut ſe prévaloir du même prétexte d'inutilité dont vous faites uſage; perſonne ne reviendra donc pour revoir ſes dieux pénates. Rendez-vous, croyez-moi, à des raiſons auſſi ſolides que celles-ci, & puiſſent Meſſieurs les Genevois, en profitant de vos lumieres, vous communiquer leur aménité.

Il eſt temps de finir, je ne le puis mieux qu'en confirmant tout ce que j'ai dit par l'autorité d'un homme de condition, qui joignant les lauriers de Mars à ceux d'Apollon, a laiſſé un monument à la poſtérité de l'eſtime qu'il faiſoit des comédiens, & du déſir qu'il avoit de les voir jouir de la conſidération que beaucoup d'entr'eux méritent. C'eſt M. de Vaure qui s'explique ainſi dans ſa préface du faux ſavant.

» Le Français, ſi éclairé en tant de choſes, » ſeroit-il le ſeul qui n'oſeroit faire uſage de » ſa raiſon? Pourquoi déſapprouvons-nous » l'état de comédien? Qu'a-t-il de déshonorant, de condamnable? Quoi! peindre les paſſions, exciter l'admiration, » émouvoir, attendrir, étonner, corriger,

» inſtruire ſon ſiecle, amuſer, divertir les
» honnêtes-gens, ſeroit une baſſeſſe? Con-
» fondrons-nous toujours nos idées? Diſtin-
» guons les ſiecles, les motifs.

» Lorſque dans les premiers temps on s'eſt
» ſoulevé contre les ſpectacles, la comédie
» faiſoit partie du culte des faux Dieux; elle
» perpétuoit l'idolâtrie; ſon langage étoit
» obſcene, les actions des Mimes, des Pan-
» tomimes, des ſauteurs, des bateleurs,
» confondus mal-à-propos avec les comé-
» diens, étoient des farces également groſ-
» ſieres & indécentes; les poſtures laſcives
» y attiroient la foule. Il devoit conſéquem-
» ment rejaillir de la honte ſur ceux qui don-
» noient au peuple ces images de turpitude.

» Ces mêmes raiſons ont autrefois animé
» nos légiſlateurs. Mais aujourd'ui, le théâ-
» tre devenu le fléau du ridicule, des fo-
» lies, des vices, l'école de la vertu, ren-
» dons notre eſtime & notre amitié à ceux
» & à celles qui ſe diſtinguent dans un art,
» où pour exceller il faut réunir toutes les
» qualités du corps, de l'eſprit & du cœur;
» ne voyons-nous pas les perſonnes les
» plus auguſtes par leur naiſſance, trouver
» un plaiſir bien vif à repréſenter ſur la ſce-
» ne? Mais, dit-on, ils s'en amuſent, ils
» n'en reçoivent aucun produit; c'eſt au
» contraire une dépenſe pour eux. Si les co-
» médiens étoient nés avec de la fortune,
» ils agiroient de même. Je demande quelle
» eſt la profeſſion dans le monde où le ſalaire

» n'eſt pas joint à la gloire? Pour-quoi donc
» ſera-t-il déshonnête d'être payé, en exer-
» çant un art pénible, utile & glorieux?
» La faculté de penſer eſt-elle incompatible
» avec la vivacité françaiſe?

» Si je voulois fortifier mon raiſonnement
» par des exemples, la Grece entiere, Athe-
» nes, où tout l'eſprit attique ſembloit s'être
» retiré, me fourniroit une infinité de gens
» de qualité, ambaſſadeurs, généraux, ma-
» giſtrats & comédiens. (*) Quand la forme
» du gouvernement de ces fameux républi-
» cains changea, les Rois répandirent à plei-
» nes mains les honneurs & les récompen-
» ſes ſur les acteurs.

» Les Romains les chérirent, les enri-
» chirent. (**) Si le ſénat fit quelquefois
» des décrets contr'eux, la dépravation de
» leurs mœurs les occaſionna, & non le vice
» de leur profeſſion. Dans d'autres circonſ-
» tances, les maximes d'état les condamne-
» rent, comme ayant eu trop de part à la con-
» fidence de certains Empereurs procrits. La
» tranquillité rétablie, les Céſars abolirent
» les loix faites contr'eux, & en firent de nou-
» velles en leur faveur.

» L'art de la déclamation étoit ſi conſidé-

(*) Ariſtodemus fut Ambaſſadeur, Archias Général, Eſchius & Ariſtonicus Sénateurs, &c.

(**) Eſope laiſſa à ſon fils près de deux milions. Roſcius avoit par an 6500 écus. Lucullus donna ſouvent à tous les acteurs des robes de pourpre.

» ré à Rome, que les jeunes gens de la plus
» haute naiſſance ſe mêloient parmi les co-
» médiens, récitoient avec eux devant le
» peuple; & ces mêmes peres qui condam-
» noient à la mort leurs enfants, pour avoir
» vaincu ſans leurs ordres, les accabloient de
» careſſes & de préſents quand ils avoient mé-
» rité des applaudiſſements. Ces graves Ro-
» mains étoient liés avec les acteurs d'un com-
» merce étroit. Cicéron, ce pere de la patrie,
» étant Conſul, paſſoit une partie du temps
» que ſes importantes occupations lui laiſ-
» ſoient, avec Eſope & Roſcius ſes amis; il pu-
» blie que c'eſt d'eux qu'il a appris l'art de
» parler en public. Ce même Roſcius obtint
» l'anneau d'or, & le rang de Chevalier ro-
» main, ſans abandonner le théâtre. (*Sans*
» *abandonner le théâtre!*)

» Mais devons-nous chercher des exemples
» dans les ſiecles éloignés? Le nôtre en pro-
» duit de très-dignes d'imitation; les Anglais
» que j'ai déjà cités: peut-on trop citer les
» bons modeles? Cette nation profonde, ſi
» reſpectable, auſſi ſavante que guerriere,
» fait non-ſeulement ſentir les effets de ſa
» bienveillance & de ſa généroſité aux acteurs
» & aux actrices célebres pendant leur vie,
» mais encore après leur mort; les gens qua-
» lifiés les accompagnent au tombeau; on dé-
» core leur ſépulture; on les honore de re-
» grets & d'éloges publics.

» Regardons un bon comédien qui a des
» mœurs, comme un perſonnage eſtimable,

» auſſi agréable que néceſſaire à la ſociété. «

Cette apologie eſt, je crois, plus que ſuffiſante pour contrebalancer le poids de votre ſatyre. Si j'ai paſſé ſous ſilence dans le cours de ce petit ouvrage les citations favorables dont M. de Vaure fait uſage, c'étoit pour ne leur rien ôter de leur force & de leur valeur dans les écrits d'un homme auſſi recommandable. J'ignore quel jugement on portera du motif qui m'a mis la plume à la main, & de la maniere dont j'ai défendu un état que je n'ai pas regardé du même œil que vous; mais je ſuis très-intimement perſuadé qu'on mettra toujours cette différence entre nous deux, ſavoir que vous avez abuſé de vos talents pour dire & faire, de propos délibéré, toute ſorte de mal à votre prochain, ſans qu'il ſe le ſoit attiré, ſur-tout de votre part, & que moi au contraire, ſi dans la vivacité d'une imagination juſtement indignée, j'ai cherché à repouſſer, à mon corps défendant, les traits dont vous vouliez nous accabler, on s'apperçoit aiſément que je ne vous ripoſte qu'à regret, & que mon plus grand chagrin actuellement eſt d'avoir eu à démaſquer un homme que j'aurois voulu pouvoir eſtimer, aimer & louer tout à la fois.

F I N.

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE,
PAR J. J. ROUSSEAU,

LETTRE

De M. ROUSSEAU à M. DE BASTIDE, *Auteur du* Monde.

J'Aurois voulu, Monsieur, pouvoir répondre à l'honneteté de vos sollicitations en concourant plus utilement à votre entreprise ; mais vous sçavez ma résolution, & faute de mieux, je suis réduit pour vous complaire à tirer de mes anciens barbouillages le morceau ci-joint, comme le moins indigne des regards du Public. Il y a six ans que M. le Comte de Saint Pierre m'ayant confié les manuscrits de feu M. l'Abbé son oncle, j'avois commencé d'abreger ses écrits afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utile fût plus connu. Mon dessein étoit de publier cet abregé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raisonné sur cha-

que projet : mais après quelque essai de ce travail, je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réussirois point. J'abandonnai donc ce dessein, après l'avoir seulement éxécuté sur la Paix perpétuelle & sur la Polysinodie. *Je vous envoye, Monsieur, le premier de ces extraits, comme un sujet inaugural pour vous qui aimez la paix, & dont les écrits la respirent. Puissions-nous la voir bien-tôt rétablie entre les Puissances ; car entre les Auteurs on ne l'a jamais vûe, & ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit l'espérer. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.*

ROUSSEAU.

A Montmorency, le 5. Décembre 1760.

AVANT-PROPOS

DE M. DE BASTIDE.

IL m'a paru néceſſaire de faire réimprimer la Lettre qui précéde, pour ceux qui ne liſoient pas le Monde ; *ſans cela ils n'auroient pas ſçu pourquoi je me trouve aujourd'hui l'Editeur de cet excellent Ecrit ſur une Paix perpétuelle.*

Il eſt néceſſaire également pour ces premiers, & pour mes Lecteurs en particulier, de dire pourquoi cet Ecrit, deſtiné à entrer dans mon Ouvrage périodique, devient un être à part, & trompe l'eſpérance de ceux qui s'attendoient à le lire dans ce même Ouvrage.

Mon innocence à cet égard ne ſera jamais ſuſpecte qu'à ceux qui doutent comme on doit douter d'eux. Une volonté ſupérieure m'a forcé de manquer à mon engagement ; les raiſons ne doivent point s'en expliquer ici ; mais on peut les ſçavoir, & elles ne ſont pas contre moi.

Par la ſimplicité du titre, il paroîtra d'abord à bien des gens que M. Rouſſeau n'a ici que le mérite d'avoir fait un bon Extrait. *Qu'on ne s'y trompe point, l'Analiſte eſt ici créateur à bien des égards. J'ai ſenti qu'une partie du Public pourroit s'y tromper, j'ai deſiré une autre intitulation. M. Rouſſeau, plein d'un reſpect ſcrupuleux pour la vérité, & pour la mémoire d'un des plus vertueux Citoyens qui ayent jamais éxiſté, m'a répondu :*

..... » *A l'égard du titre, je ne puis* » *conſentir qu'il ſoit changé contre un au-*

» *tre qui m'aproprieroit davantage un Pro-*
» *jet qui ne m'appartient point. Il eſt vrai*
» *que j'ai vû l'objet ſous un autre point de*
» *vûe que l'Abbé de Saint Pierre, & que j'ai*
» *quelquefois donné d'autres raiſons que les*
» *ſiennes. Rien n'empêche que vous ne puiſ-*
» *ſiez, ſi vous voulez, en dire un mot dans*
» *l'Avertiſſement, pourvu que le principal*
» *honneur demeure toujours à cet homme*
» *reſpectable.* » (*a*)

Je dois me juſtifier d'avoir ſupprimé le mot Monſieur *au titre de l'Ouvrage. C'eſt la coutume de M. Rouſſeau : il ſuit en cela ſes*

(*a*) Malgré ce noble refus de M. Rouſſeau, j'avois crû ne devoir pas ſupprimer les louanges qu'il mérite ; il les a trouvées trop fortes, & en les retranchant dans l'épreuve, voici ce qu'il m'a écrit.... » M. de Baſtide me donne ici tout » le mérite de l'Ouvrage, & pour ſurcroit, » celui de l'avoir refuſé ; cela n'eſt pas juſte. Je » ne ſuis point modeſte, & il y a des louanges » auſquelles je ſuis fort ſenſible ; au contraire, » je ſuis aſſez fier pour ne vouloir point d'une » gloire uſurpée, &c. »

principes ; cependant ces cérémonies sont partie de notre politesse, & l'on doit toujours suivre les usages de son pays, quand ils tiennent aux égards. J'étois donc disposé à bannir toute distinction ; mais dans la même lettre que j'ai reçue de lui, il me prévient & me notifie ses intentions. » *Si vous mettez* » *mon nom, me marque-t'il, n'allez pas,* » *je vous suplie, mettre poliment* M. Rouf- » seau, *mais* J. J. Rousseau, Citoyen de » Geneve, *ni plus, ni moins.* » *J'ai dû lui complaire, & tout est dit à cet égard en déclarant que je n'ai fait que ce qu'il a voulu.*

PROJET

DE

PAIX PERPÉTUELLE.

COMME jamais Projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain que celui d'une Paix perpétuelle & universelle entre tous les Peuples de l'Europe, jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propose des moyens pour mettre ce Projet en éxécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matiére laisse un homme sensible & vertueux, exempt d'un peu d'enthousiasme ; & je ne sçais si l'illusion d'uncœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre & repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence pour le bien public le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

Je ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion, & je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espére que quelque ame honnête partagera

l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, le hommes s'unir & s'aimer ; je vais penser à une douce & paisible société de freres, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun ; &, réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je n'ai pu refuser ces premiéres lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sang froid. Bien résolu de ne rien avancer, que je ne le prouve, je crois pouvoir prier le Lecteur à son tour de ne rien nier qu'il ne le réfute ; car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-tems médité sur les moyens de perfectionner un Gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes ; de sorte que de la plûpart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-tems à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur ; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particuliéres que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles ; & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre-humain ?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuſes contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, uniſſant les Peuples par des liens ſemblables à ceux qui uniſſent les individus, ſoumette également les uns & les autres à l'autorité des Loix. Ce gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits Etats, qu'il eſt redoutable au-dehors par ſa puiſſance, que les Loix y ſont en vigueur, & qu'il eſt le ſeul propre à contenir également les Sujets, les Chefs & les Etrangers.

Quoique cette forme paroiſſe nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etruſques leurs Lucumonies, les Latins leurs Féries, les Gaules leurs Cités, & les derniers ſoupirs de la Gréce devinrent encore illuſtres dans la Ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'aprochérent pour la ſageſſe de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des Etats Généraux. Que ſi ces Corps politiques ſont encore en ſi petit nombre & ſi loin de la perfection dont on ſent qu'ils ſeroient ſuſceptibles, c'eſt que le mieux ne s'éxécute pas comme il s'imagine. & qu'en Politique ainſi qu'en Morale, l'étendue de nos connoiſſances ne prouve guéres que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonſtances qui laiſſent ſubſiſter des relations communes entre des Peuples diviſés. C'eſt ainſi que toutes les Puiſſan-

ces de l'Europe forment entr'elles une ſorte de ſyſtême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une ſorte d'équilibre qui eſt l'effet néceſſaire de tout cela, & qui, ſans que perſonne ſonge à le conſerver, ne ſeroit pourtant pas ſi facile à rompre que le penſent beaucoup de gens.

Cette ſociété des Peuples de l'Europe n'a pas toujours éxiſté, & les cauſes particuliéres qui l'ont fait naître ſervent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les Peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes, qualité, qui, ravallée alors par l'eſclavage, ne différoit guéres dans leur eſprit de celle de brute. Auſſi les Grecs, raiſonneurs & vains, diſtinguoient-ils, pour ainſi dire, deux eſpéces dans l'humanité; dont l'une, ſçavoir la leur, étoit faite pour commander; & l'autre, qui comprenoit tout le reſte du monde, uniquement pour ſervir. De ce principe, il réſultoit qu'un Gaulois ou un Ibére n'étoit rien de plus pour un Grec que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

Mais quand ce Peuple, ſouverain par nature, eut été ſoumis aux Romains ſes eſclaves, & qu'une partie de l'hémiſphére connu eut ſubi le même joug, il ſe forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même Empire; cette union fut beaucoup reſſerrée par la maxime, ou très-ſage ou très-inſenſée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & ſur-tout par le fameux Decret de

Claude, qui incorporoit tous les Sujets de Rome au nombre de ſes Citoyens.

A la chaîne politique qui réuniſſoit ainſi tous les membres en un corps, ſe joignirent les inſtitutions civiles & les loix qui donnérent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une maniére équitable, claire & préciſe, du moins autant qu'on le pouvoit dans un ſi vaſte Empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des Sujets, & ceux des Citoyens entr'eux. Le Code de Théodoſe, & enſuite les Livres de Juſtinien, furent une nouvelle chaîne de juſtice & de raiſon ſubſtituée à propos à celle du pouvoir ſouverain, qui ſe relâchoit très-ſenſiblement. Ce ſupplément retarda beaucoup la diſſolution de l'Empire, & lui conſerva long-tems une ſorte de juriſdiction ſur les Barbares mêmes qui le deſoloient.

Un troiſiéme lien, plus fort que les précédens, fut celui de la Religion, & l'on ne peut nier que ce ne ſoit ſur-tout au Chriſtianiſme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'eſpéce de ſociété qui s'eſt perpétuée entre ſes membres; tellement que celui de ces membres qui n'a point adopté ſur ce point le ſentiment des autres, eſt toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Chriſtianiſme, ſi mépriſé à ſa naiſſance, ſervit enfin d'azyle à ſes détracteurs. Après l'avoir ſi cruellement & ſi vainement perſécuté, l'Empire Romain y trouva les reſſources qu'il n'avoit plus dans ſes forces; ſes miſſions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des Evêques réparer les fautes de ſes Généraux, & triomphoit par ſes Prêtres quand ſes Soldats étoient battus. C'eſt ainſi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avares & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire

après l'avoir subjugué, & reçurent, du moins en aparence, avec la Loi de l'Évangile, celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

Tel étoit le respect qu'on portoit à ce grand Corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroient de ses titres; on voyoit devenir Officiers de l'Empire, les mêmes Conquérans qui l'avoient avili; les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs Patriciaux, la Préfecture, le Consulat; &, comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces Vainqueurs terribles rendre hommage au Trône Impérial, qu'ils étoient maîtres de renverser.

Voilà comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers Peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les Membres qui l'avoient composé; & Rome ayant dominé d'une autre maniére après la destruction de l'Empire, il est resté de ce double lien (*a*) une société plus étroite entre les Nations de l'Europe, où étoit le centre des deux Puissances, que dans les autres Parties du monde, dont les divers Peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

(*a*) *Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa puissance, que bien des Jurisconsultes ont mis en question, si l'Empereur d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde; & Bartole a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque oseroit en douter.*

Joignez à cela la situation particuliére de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties ; le mélange continuel des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce, des arts, des colonies, ont mis entre les Souverains ; la multitude des riviéres & la variété de leurs cours, qui rend toutes les communications faciles ; l'humeur inconstante des Habitans, qui les porte à voyager sans cesse & à se transporter fréquemment les uns chez les autres ; l'invention de l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoissances ; enfin, la multitude & la petitesse des Etats, qui, jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats, rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe, non-seulement comme l'Asie ou l'Afrique, une idéale collection de Peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une société réelle qui a sa Religion, ses mœurs, ses coutumes & même ses loix, dont aucun des Peuples qui la composent ne peut s'écarter sans causer aussi-tôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les dissensions perpétuelles, les brigandages, les usurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres, qui désolent journellement ce respectable séjour des Sages, ce brillant asyle des Sciences & des Arts ; à considérer nos beaux discours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions, une Religion si douce & une si sanguinaire intolérance, une Politique si sage dans les Livres & si dure dans la pratique, des Chefs si bienfaisans & des Peuples si misérables, des Gouvernemens si modérés & des guerres si cruelles, on sçait à peine com-

ment concilier ces étranges contrariétés ; & cette fraternité prétendue des Peuples de l'Europe ne ſemble être qu'un nom de dériſion, pour exprimer avec ironie leur mutuelle animoſité.

Cependant les choſes ne ſont que ſuivre en cela leur cours naturel ; toute ſociété ſans loix ou ſans chefs, toute union formée ou maintenue par le hazard, doit néceſſairement dégénérer en querelle & diſſenſion à la premiére circonſtance qui vient à changer ; l'antique union des Peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille maniéres ; ils ſe touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres ; leurs diviſions ſont d'autant plus funeſtes, que leurs liaiſons ſont plus intimes ; & leurs fréquentes querelles ont preſque la cruauté des guerres civiles.

Convenons donc que l'état relatif des Puiſſances de l'Europe eſt proprement un état de guerre, & que tous les Traités partiels entre quelques-unes de ces Puiſſances, ſont plutôt des Tréves paſſagéres que de véritables Paix ; ſoit parce que ces Traités n'ont point communément d'autres garans que les Parties contractantes, ſoit parce que les droits des unes & des autres n'y ſont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteins, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puiſſances qui ne reconnoiſſent aucun Supérieur, ſeront infailliblement des ſources de nouvelles guerres, ſi-tôt que d'autres circonſtances auront donné de nouvelles forces aux Prétendans.

D'ailleurs, le Droit public de l'Europe n'étant point établi ou autoriſé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant inceſſamment

ſelon les tems & les lieux, il eſt plein de régles contradictoires qui ne ſe peuvent concilier que par le droit du plus fort ; de ſorte que la raiſon ſans guide aſſuré, ſe pliant toujours vers l'intérêt perſonnel dans les choſes douteuſes, la guerre ſeroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juſte. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions. c'eſt de décider ces ſortes d'affaires par la voie des armes, ou de les aſſoupir par des Traités paſſagers ; mais bien-tôt aux occaſions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient ; tout s'embrouille, tout ſe complique ; on ne voit plus rien au fond des choſes ; l'uſurpation paſſe pour droit, la foibleſſe pour injuſtice ; & parmi ce déſordre continuel, chacun ſe trouve inſenſiblement ſi fort déplacé, que ſi l'on pouvoit remonter au droit ſolide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne duſſent rendre tout ce qu'ils ont.

Une autre ſemence de guerre, plus cachée & non moins réelle, c'eſt que les choſes ne changent point de forme en changeant de nature ; que des Etats héréditaires en effet, reſtent électifs en apparence ; qu'il y ait des Parlemens ou Etats nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques ; qu'une Puiſſance dépendante d'une autre, conſerve encore une apparence de liberté ; que tous les Peuples, ſoumis au même pouvoir, ne ſoient pas gouvernés par les mêmes loix ; que l'ordre de ſucceſſion ſoit différent dans les divers Etats d'un même Souverain ; enfin, que chaque Gouvernement tende toujours à s'altérer, ſans qu'il ſoit poſſible d'empêcher ce progrès : Voilà les cauſes générales & particuliéres qui nous uniſſent pour nous détruire, & nous font écrire une ſi belle

doctrine ſociale, avec des mains toujours teintes de ſang humain.

Les cauſes du mal étant une fois connues, le reméde, s'il éxiſte, eſt ſuffiſamment indiqué par elles. Chacun voit que toute ſociété ſe forme par les intérêts communs; que toute diviſion naît des intérêts oppoſés; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a ſociété, il faut néceſſairement une force coactive, qui ordonne & concerte les mouvemens de ſes Membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagemens réciproques, la ſolidité qu'ils ne ſçauroient avoir par eux-mêmes.

Ce ſeroit d'ailleurs une grande erreur, d'eſpérer que cet état violent pût jamais changer par la ſeule force des choſes, & ſans le ſecours de l'art. Le ſyſtême de l'Europe a préciſément le degré de ſolidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, ſans la renverſer tout-à-fait; & ſi nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution eſt deſormais impoſſible.

Pour donner à ceci l'évidence néceſſaire, commençons par jetter un coup d'œil général ſur l'état preſent de l'Europe. La ſituation des montagnes, des mers & des fleuves qui ſervent de bornes aux Nations qui l'habitent, ſemble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces Nations; & l'on peut dire que l'ordre politique de cette Partie du monde eſt, à certains égards, l'ouvrage de la Nature.

En effet, ne penſons pas que cet équilibre ſi vanté ait été établi par perſonne, & que perſonne ait rien fait à deſſein de le conſerver: on trouve qu'il éxiſte; & ceux qui ne ſentent pas en eux-mêmes aſſez de poids pour le rompre, cou-

vrent leurs vûes particuliéres du prétexte de le ſoutenir. Mais qu'on y ſonge ou non, cet équilibre ſubſiſte, & n'a beſoin que de lui-même pour ſe conſerver, ſans que perſonne s'en mêle; & quand il ſe romproit un moment d'un côté, il ſe rétabliroit bien-tôt d'un autre : de ſorte que ſi les Princes qu'on accuſoit d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, y ont réellement aſpiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie ; car comment enviſager un moment ce projet, ſans en voir auſſi-tôt le ridicule ? Comment ne pas ſentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe aſſez ſupérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maître ? Tous les Conquérans qui ont fait des révolutions, ſe preſentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangéres & différemment aguerries, à des Peuples, ou déſarmés, ou diviſés, ou ſans diſcipline ; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puiſſant d'entr'eux eſt une ſi petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une ſi grande vigilance ? Aura-t'il plus de troupes qu'eux tous ? il ne le peut, ou n'en ſera que plutôt ruiné, ou ſes troupes ſeront plus mauvaiſes, en raiſon de leur plus grand nombre. En aura-t'il de mieux aguerries ? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la diſcipline eſt par-tout à peu près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t'il plus d'argent ? Les ſources en ſont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t'il une invaſion ſubite ? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t'il s'agrandir pied à pied ? il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour réſiſter ; le tems, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Diviſera-t'il les autres Puiſſances

pour les vaincre l'une par l'autre ? Les maximes de l'Europe rendent cette Politique vaine, & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piége. Enfin, aucun d'eux ne pouvant avoir de réſſources excluſives, la réſiſtance eſt, à la longue, égale à l'effort ; & le tems rétablit bien-tôt les bruſques accidens de la fortune, ſinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la conſtitution générale.

Veut-on maintenant ſuppoſer à plaiſir l'accord de deux ou trois Potentats pour ſubjuguer tout le reſte ? Ces trois Potentats, quels qu'ils ſoient, ne feront pas enſemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux ; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vûes des uns ſont trop oppoſées à celles des autres, & qu'il régne une trop grande jalouſie entr'eux, pour qu'ils puiſſent même former un ſemblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auroient formé, qu'ils le mettroient en éxécution, & qu'il auroit quelques ſuccès, ces ſuccès mêmes ſeroient pour les Conquérans alliés, des ſemences de diſcorde ; parce qu'il ne ſeroit pas poſſible que les avantages fuſſent tellement partagés, que chacun ſe trouvât également ſatisfait des ſiens ; & que le moins heureux s'opoſeroit bien-tôt aux progrès des autres, qui, par une ſemblable raiſon, ne tarderoient pas à ſe diviſer eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde éxiſte, on ait jamais vû trois, ni même deux grandes Puiſſances bien unies, en ſubjuguer d'autres, ſans ſe brouiller ſur les contingens ou ſur les partages, & ſans donner bien-tôt, par leur méſintelligence, de nouvelles reſſources aux foibles. Ainſi, quelque ſuppoſition qu'on faſſe, il n'eſt pas vraiſemblable que ni Prince, ni Ligue puiſſe déſormais chan-

ger considérablement & à demeure l'état des choses parmi nous.

Ce n'est pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrenées soient des obstacles insurmontables à l'ambition ; mais ces obstacles sont soutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramenent les Etats aux mêmes limites, quand des efforts passagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai soutien du système de l'Europe, c'est bien en partie le jeu des négociations, qui presque toujours se balancent mutuellement ; mais ce système a un autre appui plus solide encore ; & cet appui c'est le Corps Germanique, placé presque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en respect, & sert peut-être encore plus au maintien de ses Voisins, qu'à celui de ses propres Membres : corps redoutable aux Etrangers par son étendue, par le nombre & la valeur de ses Peuples ; mais utile à tous par sa constitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des Conquérans. Malgré les défauts de cette constitution de l'Empire, il est certain que tant qu'elle subsistera, jamais l'équilibre de l'Europe ne sera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le Traité de Westphalie sera peut-être à jamais parmi nous la base du système politique. Ainsi le Droit public, que les Allemands étudient avec tant de soin, est encore plus important qu'ils ne pensent, & n'est pas seulement le Droit public Germanique, mais à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais si le present système est inébranlable, c'est en cela même qu'il est plus orageux ; car il y a, entre les Puissances Européennes, une action & une réaction, qui, sans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle ;

& leurs efforts ſont toujours vains & toujours renaiſſans, comme les flots de la mer, qui ſans ceſſe agitent ſa ſurface, ſans jamais en changer le niveau ; de ſorte que les Peuples ſont inceſſamment déſolés, ſans aucun profit ſenſible pour les Souverains.

Il me ſeroit aiſé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe ; car je ferois voir aiſément que ces intérêts ſe croiſent de maniére à tenir toutes leurs forces mutuellement en reſpect ; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une eſpéce de fanatiſme politique, font ſi promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime ſtable ſur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des ſyſtêmes économiques, la plûpart bizarres, qui paſſent par la tête des Miniſtres. Quoi qu'il en ſoit, le Commerce, qui tend journellement à ſe mettre en équilibre, ôtant à certaines Puiſſances l'avantage excluſif qu'elles en tiroient, leur ôte en même-tems un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. (*a*)

Si j'ai inſiſté ſur l'égale diſtribution de force, qui réſulte en Europe de la conſtitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conſéquence impor-

(*a*) *Les choſes ont changé depuis que j'écrivois ceci ; mais mon principe ſera toujours vrai. Il eſt, par éxemple, très-aiſé de prévoir que dans vingt ans d'ici, l'Angleterre, avec toute ſa gloire, ſera ruinée, & de plus aura perdu le reſte de ſa liberté. Tout le monde aſſure que l'agriculture fleurit dans cette Iſle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours ; donc le Royaume ſe dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans ; donc ils ne tarderont pas d'être eſclaves.*

tante à l'établiſſement d'une aſſociation générale; car pour former une confédération ſolide & durable, il faut mettre tous les Membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne ſoit ſeul en état de réſiſter à tous les autres, & que les aſſociations particuliéres qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obſtacles ſuffiſans pour empêcher leur éxécution: ſans quoi, la confédération ſeroit vaine, & chacun ſeroit réellement indépendant, ſous une apparente ſujétion. Or, ſi ces obſtacles ſont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puiſſances ſont dans une entiére liberté de former entr'elles des Ligues & des Traités offenſifs, qu'on juge de ce qu'ils ſeroient quand il y auroit une grande Ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui réſiſter. Ceci ſuffit pour montrer qu'une telle aſſociation ne conſiſteroit pas en délibérations vaines, auſquelles chacun pût réſiſter impunément; mais qu'il en naîtroit une puiſſance effective, capable de forcer les ambitieux à ſe tenir dans les bornes du Traité général.

Il réſulte de cet expoſé, trois vérités inconteſtables. L'une, qu'excepté le Turc, il régne entre tous les Peuples de l'Europe, une liaiſon ſociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La ſeconde, que l'imperfection de cette ſociété rend la condition de ceux qui la compoſent pire que la privation de toute ſociété entr'eux. La troiſiéme, que ces premiers liens, qui rendent cette ſociété nuiſible, la rendent en même-tems facile à perfectionner; en ſorte que tous ſes Membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur miſére, & changer en une paix éternelle, l'état de guerre qui régne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle maniére ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raiſon, & comment la ſociété libre & volontaire, qui unit tous les Etats Européens, prenant la force & la ſolidité d'un vrai Corps politique, peut ſe changer en une confédération réelle. Il eſt indubitable qu'un pareil établiſſement donnant à cette aſſociation la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération ſoit tellement générale, que nulle Puiſſance conſidérable ne s'y refuſe; qu'elle ait un Tribunal judiciaire qui puiſſe établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les Membres; qu'elle ait une force coactive & coërcitive, pour contraindre chaque Etat de ſe ſoumettre aux délibérations communes, ſoit pour agir, ſoit pour s'abſtenir; enfin, qu'elle ſoit ferme & durable, pour empêcher que les Membres ne s'en détachent à leur volonté, ſi-tôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les ſignes certains, auxquels on reconnoîtra que l'inſtitution eſt ſage, utile & inébranlable: il s'agit maintenant d'étendre cette ſuppoſition, pour chercher par analyſe, quels effets doivent en réſulter, quels moyens ſont propres à l'établir, & quel eſpoir raiſonnable on peut avoir de la mettre en éxécution.

Il ſe forme de tems en tems parmi nous des eſpéces de Dietes générales ſous le nom de congrès, où l'on ſe rend ſolemnellement de tous les Etats de l'Europe pour s'en retourner de même; où l'on s'aſſemble pour ne rien dire; où toutes les affaires publiques ſe traitent en particulier; où l'on délibére en commun

si la table sera ronde ou quarrée, si la sale aura plus ou moins de portes, si un tel Plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtre, si tel autre sera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une visite, & sur mille questions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois siécles, & très-dignes assurément d'occuper les Politiques du nôtre.

Il se peut faire que les Membres d'une de ces assemblées soient une fois doués du sens commun; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincérement le bien public; & par les raisons qui seront ci-après déduites, on peut concevoir encore qu'après avoir applani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs, de signer la confédération générale que je suppose sommairement contenue dans les cinq Articles suivans.

Par le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir dans un lieu déterminé, une Diéte ou un Congrès permanent, dans lequel tous les différends des Parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

Par le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diéte, ceux qui seront invités d'accéder au Traité; l'ordre, le tems & la maniére dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quotité relative des contributions, & la maniére de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

Par le troisiéme, la confédération garantira à chacun de ses Membres, la possession & le gouvernement de tous les Etats qu'il posséde actuellement, de même que la succession élec-

ve ou héréditaire selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays ; & pour supprimer tout-d'un-coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers Traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes ; renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure ; sauf les successions futures contentieuses & autres droits à écheoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diéte, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voyes de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatriéme, on spécifiera les cas où tout Allié, infracteur du Traité, seroit mis au ban de l'Europe, & proscrit comme ennemi public ; sçavoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande Alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des Traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui résister, ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Il sera encore convenu par le même Article, qu'on armera & agira offensivement, conjointement & à frais communs, contre tout Etat au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & réglemens de la Diéte, réparé les torts, rembourse les frais, & fait raison même des préparatifs de guerre, contraires au Traité.

Enfin, par le cinquiéme, les Plénipotentiaires du Corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diéte, à la pluralité des voix pour la provision, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, sur les instructions de leurs Cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la Républi-

que Européenne & à chacun de ſes Membres, tous les avantages poſſibles ; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq Articles fondamentaux, que du conſentement unanime des Confédérés.

Ces cinq Articles, ainſi abregés & couchés en régles générales, ſont, je ne l'ignore pas, ſujets à mille petites difficultés, dont pluſieurs demanderoient de longs éclairciſſemens ; mais les petites difficultés ſe levent aiſément au beſoin ; & ce n'eſt pas d'elles qu'il s'agit dans une entrepriſe de l'importance de celle-ci. Quand il ſera queſtion du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obſtacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il eſt queſtion d'éxaminer, par la nature des choſes, ſi l'entrepriſe eſt poſſible ou non. On ſe perdroit dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En ſe tenant aux principes inconteſtables, on ne doit pas vouloir contenter tous les eſprits, ni réſoudre toutes les objections, ni dire comment tout ſe fera : il ſuffit de montrer que tout ſe peut faire.

Que faut-il donc éxaminer pour bien juger de ce ſyſtême ? Deux queſtions ſeulement ; car c'eſt une inſulte que je ne veux pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de Paix eſt préférable à l'état de Guerre.

La premiére queſtion eſt, ſi la confédération propoſée iroit ſûrement à ſon but, & ſeroit ſuffiſante pour donner à l'Europe une Paix ſolide & perpétuelle.

La ſeconde, s'il eſt de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une Paix conſtante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particuliére ſera ainſi démontrée, on ne voit plus dans la raiſon

des choſes, quelle cauſe pourroit empêcher l'effet d'un établiſſement qui ne dépend que de la volonté des Intéreſſés.

Pour diſcuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du ſyſtême général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonſcrit chaque Puiſſance à peu près dans les bornes, & ne lui permet pas d'en écraſer entiérement d'autres. Pour rendre ſur ce point mes raiſonnemens plus ſenſibles, je joins ici la liſte des dix-neuf Puiſſances qu'on ſuppoſe compoſer la République Européenne; enſorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diéte;

Sçavoir :

L'Empereur des Romains.
L'Empereur de Ruſſie.
Le Roi de France.
Le Roi d'Eſpagne.
Le Roi d'Angleterre.
Les Etats Généraux.
Le Roi de Danemarck.
La Suéde.
La Pologne.
Le Roi de Portugal.
Le Souverain de Rome.
Le Roi de Pruſſe.
L'Electeur de Baviére & ſes Co-aſſociés.
L'Electeur Palatin & ſes Co-aſſociés.
Les Suiſſes & leurs Co-aſſociés.
Les Electeurs Eccléſiaſtiques & leurs Aſſociés.
La République de Veniſe & ſes Co-aſſociés.
Le Roi de Naples.
Le Roi de Sardaigne.

Pluſieurs Souverains moins conſidérables, tels que la République de Génes, les Ducs de Modene & de Parme, & d'autres étant omis dans

cette liſte, ſeront joints aux moins puiſſans, par forme d'aſſociation, & auront avec eux un droit de ſuffrage, ſemblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il eſt inutile de rendre ici cette énumération plus préciſe, parce que, juſqu'à l'éxécution du projet, il peut ſurvenir d'un moment à l'autre des accidens ſur leſquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du ſyſtême.

Il ne faut que jetter les yeux ſur cette liſte, pour voir avec la derniére évidence, qu'il n'eſt pas poſſible, ni qu'aucune des Puiſſances qui la compoſent ſoit en état de réſiſter à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune Ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

Car comment ſe feroit cette Ligue? Seroit-ce entre les plus Puiſſans? Nous avons montré qu'elle ne ſçauroit être durable; & il eſt bien aiſé maintenant de voir encore qu'elle eſt incompatible avec le ſyſtême particulier de chaque grande Puiſſance, & avec les intérêts inſéparables de ſa conſtitution. Seroit-ce entre un grand Etat & pluſieurs petits? Mais les autres grands Etats, unis à la confédération, auront bien-tôt écraſé la Ligue: & l'on doit ſentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui ſera facile, en vertu du quatriéme article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & ſéditieuſe, qui tendroit à troubler la Paix & l'ordre public. Qu'on voye ce qui ſe paſſe dans le Corps Germanique, malgré les abus de ſa Police, & l'extrême inégalité de ſes Membres: y en a-t'il un ſeul, même parmi les plus Puiſſans, qui oſât s'expoſer au ban de l'Empire, en bleſſant ouvertement ſa conſtitution, à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raiſons de ne point craindre

que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

Ainſi je tiens pour démontré que la Diéte Européenne une fois établie, n'aura jamais de rebellion à craindre, & que bien qu'il s'y puiſſe introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller juſqu'à éluder l'objet de l'inſtitution. Reſte à voir ſi cet objet ſera bien rempli par l'inſtitution même.

Pour cela, conſidérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs ſont, ou de faire des conquêtes, ou de ſe défendre d'un Conquérant, ou d'affoiblir un trop puiſſant voiſin, ou de ſoutenir ſes droits attaqués, ou de vuider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagemens d'un traité. Il n'y a ni cauſe ni prétexte de guerre qu'on ne puiſſe ranger ſous quelqu'un de ces ſix chefs ; or, il eſt évident qu'aucun des ſix ne peut exiſter dans ce nouvel état de choſes.

Premiérement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impoſſibilité d'en faire, attendu qu'on eſt ſûr d'être arrêté dans ſon chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir ; de ſorte qu'en riſquant de tout perdre, on eſt dans l'impuiſſance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choſes. Il commence par ſe fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre ſon ennemi au dépourvu. Mais les alliances particuliéres ne ſerviroient de rien contre une alliance plus forte, & toujours ſubſiſtante ; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne ſçauroit le faire ſans être apperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

La même raiſon qui ôte à chaque Prince tout eſpoir de conquêtes, lui ôte en même-tems toute crainte d'être attaqué ; & non-ſeulement ſes Etats

garantis par toute l'Europe, lui sont aussi assurés qu'aux citoyens leurs possessions dans un Pays bien policé; mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenseur dans le même rapport que l'Europe entiére est plus forte que lui seul.

On n'a plus de raison de vouloir affoiblir un voisin, dont on n'a plus rien à craindre; & l'on n'en est pas même tenté, quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits, il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicanes & de prétentions obscures & embrouillées, seront toutes anéanties par le troisiéme article de la confédération, qui régle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes & prétentions possibles, deviendront claires à l'avenir, & seront jugées dans la Diéte, à mesure qu'elles pourront naître: ajoutez que si l'on attaque mes droits, je dois les soutenir par la même voye. Or, on ne peut les attaquer par les armes, sans encourir le ban de la Diéte. Ce n'est donc pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre; on doit dire la même chose des injures, des torts, des réparations, & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article, la solution saute aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'agresseur à craindre, on n'a plus besoin de traité défensif, & que comme on n'en sçauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre seroit inutile, illégitime, & par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération une fois établie, puisse laisser aucune semence

de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la Paix perpétuelle ne soit éxactement rempli par l'exécution du système propoſé.

Il nous reſte maintenant à éxaminer l'autre queſtion qui regarde l'avantage des parties contractantes; car on ſent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la Paix eſt en général préférable à la guerre, c'eſt ne rien dire à celui qui croit avoir des raiſons de préférer la guerre à la Paix; & lui montrer les moyens d'établir une Paix durable, ce n'eſt que l'exciter à s'y oppoſer.

En effet, dira-t'on: vous ôtez aux Souverains le droit de ſe faire juſtice à eux-mêmes, d'être injuſtes quand il leur plaît; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir; vous les faites renoncer à cet apareil de puiſſance & de terreur, dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques? Quels ſeront les dédommagemens de tant de privations?

Je n'oſerois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre, que la véritable gloire des Princes conſiſte à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs Sujets; que tous leurs intérêts ſont ſubordonnés à leur réputation; & que la réputation qu'on acquiert auprès des ſages, ſe meſure ſur le bien que l'on fait aux hommes; que l'entrepriſe d'une Paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, eſt la plus capable de couvrir ſon Auteur d'une gloire immortelle; que cette même entrepriſe étant auſſi la plus utile aux Peuples, eſt encore la plus honorable aux Souverains; la ſeule ſur-tout qui ne ſoit pas ſouillée de ſang, de rapines, de pleurs, de

malédictions ; & qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des Rois, est de travailler au bonheur public. Ces discours, dans les cabinets des Ministres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ses projets : mais ne mépriſons pas comme eux ses raiſons ; & quoiqu'il en soit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puiſſances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis ; parce qu'il n'y a point pour en juger, de régle commune & constante, & qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils cauſent ne sauroient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce que chaque Prince revient dans l'occaſion sans scrupule, sur les ceſſions qui leur ont été arrachées par force dans des traités par les plus puiſſans, ou après des guerres malheureuſes. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorſqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de juſtice ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la poſſeſſion actuelle est d'un prix que la sageſſe ne permet pas de riſquer contre le profit à venir, même à chance égale ; & tout le monde blâme un homme à son aiſe, qui dans l'eſpoir de doubler son bien, l'oſe riſquer en un coup de dés. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandiſſement, chacun, même dans le syſtême actuel, doit trouver une réſiſtance supérieure à son effort : d'où il suit que les plus puiſſans n'ayant aucune raiſon de jouer, ni les plus foibles aucun eſpoir de profit, c'est un bien pour

tous de renoncer à ce qu'ils desirent, pour s'assurer ce qu'ils possédent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espéce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un Etat quelconque, & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire, nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui ; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même-tems contre les Puissances neûtres, qui sans changer d'état se fortifient, par raport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince, qui, pour reculer ses frontiéres, perd autant de ses anciens Sujets, qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandissant ; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a pas plus de défenseurs. Or, on ne peut ignorer que par la maniére dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien-là la perte apparente & sensible ; mais il s'en fait en même-tems dans tout l'Etat une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la desertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture ;

ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite : & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance, non-seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sçait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois ; & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes Loix, par une sage police, par de grandes vûes économiques, qu'un Souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses Etats ; & tous les Sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, si les choses étoient comme je les represente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers s'unissant à l'intérêt commun pour maintenir la Paix, cette Paix devroit s'établir d'elle-même, & durer toujours sans aucune confédération ; ce seroit faire un fort mauvais raisonnement dans la presente constitution ; car quoi qu'il fût beaucoup meilleur pour tout d'être toujours en Paix, le défaut commun de sûreté à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à son

avantage quand l'occaſion le favoriſe, & de prévenir un voiſin, qui ne manqueroit pas de le prévenir à ſon tour, dans l'occaſion contraire; de ſorte que beaucoup de guerres, même offenſives, ſont d'injuſtes précautions pour mettre en ſûreté ſon propre bien, plutôt que des moyens d'uſurper celui des autres. Quelque ſalutaires que puiſſent être généralement les maximes du bien public, il eſt certain, qu'à ne conſidérer que l'objet qu'on regarde en Politique, & ſouvent même en Morale, elles deviennent pernicieuſes à celui qui s'obſtine à les pratiquer avec tout le monde, quand perſonne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire ſur l'appareil des armes, parce que deſtitué de fondemens ſolides, ſoit de crainte, ſoit d'eſpérance, cet appareil eſt un jeu d'enfans, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des Conquérans, parce que s'il y avoit quelques monſtres qui s'affligeaſſent uniquement pour n'avoir perſonne à maſſacrer, il ne faudroit point leur parler raiſon, mais leur ôter les moyens d'éxercer leur rage meurtriére. La garantie de l'article troiſiéme ayant prévenu toutes ſolides raiſons de guerre, on ne ſçauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puiſſe en fournir autant à autrui contre nous-mêmes; & c'eſt gagner beaucoup, que de s'affranchir d'un riſque où chacun eſt ſeul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun ſera du Tribunal commun, il eſt très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la ſouveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus aſſurés par l'article troiſiéme, en garantiſſant à chacun, non-ſeulement ſes Etats contre toute invaſion étrangére, mais encore ſon autorité contre toute rebellion de ſes Sujets; ainſi les Princes n'en ſe-

ront pas moins absolus, & leur Couronne en sera plus assurée : de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diéte, dans leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits, & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ailleurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui, ou seulement d'un Corps dont on est membre, & dont chacun est chef à son tour ; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté, par les garans qu'on lui donne ; elle s'aliéneroit dans les mains d'un Maître ; mais elle s'affermit dans celles des Associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique ; car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution, & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant pas un seul, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, qui voulût, quand il le pourroit, s'assurer une indépendance absolue, en se détachant de l'Empire.

Remarquez de plus, que le Corps Germanique ayant un Chef permanent, l'autorité de ce Chef doit nécessairement tendre sans cesse à l'usurpation ; ce qui ne peut arriver de même dans la Diéte Européenne, où la présidence doit être alternative, & sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les Princes ; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui résulteront pour les Peuples & pour eux, d'une Paix continuelle, & par l'excessive dépense qu'épargne la

réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, & de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs Peuples & à eux-mêmes. Je sais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de supprimer toutes leurs troupes, & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repousser une invasion subite. (*a*) Je sais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontiéres de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative destinée à soutenir, au besoin, les decrets de la Diette. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des Guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des Sujets, & les coffres du Prince; de sorte que le Peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le Commerce, l'Agriculture, les Arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du Peuple & la sienne; & que l'Etat seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la Paix.

On dira peut-être que les Pays frontiéres de l'Europe seroient alors dans une position plus désavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

(*a*) *Il se presente encore ici d'autres objections; mais comme l'Auteur du Projet ne se les a pas faites, je les ai rejettées dans l'examen.*

A cela je réponds : 1°. Que ces Pays ſont dans le même cas aujourd'hui, & que par conſéquent ce ne ſeroit pas pour eux un déſavantage poſitif à citer, mais ſeulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur ſituation les expoſe. 2°. Que délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils ſeroient beaucoup plus en état de réſiſter au-dehors. 3°. Que la ſuppreſſion de toutes les fortereſſes de l'intérieur de l'Europe, & des frais néceſſaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre ſur les frontiéres, ſans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces fortereſſes conſtruites, entretenues & gardées à frais communs, ſeroient autant de ſûretés & de moyens d'épargne pour les Puiſſances frontiéres dont elles garantiroient les Etats. 5°. Que les troupes de la confédération diſtribuées ſur les confins de l'Europe, ſeroient toujours prêtes à repouſſer l'aggreſſeur. 6°. Qu'enfin un Corps auſſi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux Etrangers l'envie d'attaquer aucun de ſes membres ; comme le Corps Germanique, infiniment moins puiſſant, ne laiſſe pas de l'être aſſez pour ſe faire reſpecter de ſes voiſins, & protéger utilement tous les Princes qui le compoſent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux, l'Art militaire tomberoit inſenſiblement dans l'oubli ; que les troupes perdroient leur courage & leur diſcipline ; qu'il n'y auroit plus ni Généraux ni Soldats, & que l'Europe reſteroit à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choſes l'une : ou les voiſins de l'Europe l'attaqueront, & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laiſſeront en paix.

Dans le premier cas ; voilà les occaſions de cultiver le génie & les talens militaires, d'aguerrir & former des troupes ; les armées de la confédération ſeront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira ſur la frontiére apprendre la guerre ; dans le ſein de l'Europe, on jouira de la Paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il ſoit toujours néceſſaire de ſe battre chez ſoi, pour devenir guerrier, & les François ſont-ils moins braves, parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne ſont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le ſecond cas, on ne pourra plus s'aguerrir, il eſt vrai, mais on n'en aura plus beſoin ; car à quoi bon s'éxercer à la guerre, pour ne la faire à perſonne ? Lequel vaut mieux, de cultiver un Art funeſte, ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un ſecret pour jouir d'une ſanté inaltérable, y auroit-il du bon ſens à le rejetter, pour ne pas ôter aux Médecins l'occaſion d'acquérir de l'expérience ? Il reſte à voir dans ce parallèle, lequel des deux Arts eſt plus ſalutaire en ſoi, & mérite mieux d'être conſervé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invaſion ſubite ; on ſait bien que l'Europe n'en a point à craindre, & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'eſt plus le tems de ces irruptions de Barbares, qui ſembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la ſurface de la terre, il ne peut plus rien venir juſqu'à nous, qui ne ſoit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puiſſance au monde, qui ſoit maintenant en état de menacer l'Europe entiére ; & ſi jamais il en vient une, ou l'on aura le tems de ſe préparer, ou l'on ſera du moins plus en état de lui réſiſter, étant unis en un corps, que quand il faudra terminer tout-d'un-coup de

longs différends, & se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération, bien pesés, se réduisent à rien. Nous demandons maintenant, si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la maniére actuelle de vuider les différends entre Prince & Prince par le droit le plus fort, c'est-à-dire, de l'état d'impolice & de guerre, qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui régne entr'eux dans l'Europe ? Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire que je laisse éxaminer au Lecteur.

1. Nul droit assuré que celui du plus fort. 2. Changemens continuels & inévitables de relations entre les Peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit. 3. Point de sûreté parfaite, aussi longtems que les Voisins ne sont pas soumis ou anéantis. 4. Impossibilité générale de les anéantir, attendu qu'en subjuguant les premiers, on en trouve d'autres. 5. Précautions & frais immenses pour se tenir sur ses gardes. 6. Défaut de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes ; car quand l'Etat se partage, qui peut soutenir un des Partis contre l'autre ? 7. Défaut de sûreté dans les engagemens mutuels. 8. Jamais de justice à espérer d'autrui, sans des traits & des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement. 9. Risque inévitable de ses Etats, & quelquefois de sa vie, dans la poursuite de ses droits. 10. Nécessité de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses Voisins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins. 11. Interrup-

tion du Commerce & des reſſources publiques, au moment qu'elles ſont le plus néceſſaires. 12. Danger continuel de la part d'un Voiſin puiſſant ſi l'on eſt foible ; & d'une ligue, ſi l'on eſt fort. 13. Enfin, inutilité de la ſageſſe où préſide la fortune, déſolation continuelle des Peuples, affoibliſſement de l'Etat dans les ſuccès & dans les revers, impoſſibilité totale d'établir jamais un bon Gouvernement, de compter ſur ſon propre bien, & de rendre heureux ni ſoi ni les autres.

Récapitulons de même les avantages de l'Arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

1. Sûreté entiére, que leurs différends preſens & futurs ſeront toujours terminés ſans aucune guerre ; ſûreté incomparablement plus utile pour eux que ne ſeroit, pour les Particuliers, celle de n'avoir jamais de procès.

2. Sujets de conteſtations ôtés, ou réduits à très-peu de choſe par l'anéantiſſement de toutes prétentions antérieures, qui compenſera les renonciations, & affermira les poſſeſſions.

3. Sûreté entiére & perpétuelle, & de la perſonne du Prince, & de ſa famille, & de ſes Etats, & de l'Ordre de ſucceſſion fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendans injuſtes & ambitieux, que contre les révoltes des Sujets rebelles.

4. Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

5. Liberté & ſûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du Commerce, tant d'Etat à Etat, que de chaque Etat dans les régions éloignées.

6. Suppreſſion totale & perpétuelle de leur dépenſe militaire extraordinaire par terre & par mer en tems de guerre, & conſidérable diminution de leur dépenſe ordinaire en tems de paix.

7. Progrès ſenſible de l'Agriculture & de la population, des richeſſes de l'Etat & des revenus du Prince.

8. Facilité de tous les établiſſemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les reſſources publiques & le bonheur des Peuples.

Je laiſſe, comme je l'ai déja dit, au jugement des Lecteurs, l'éxamen de tous ces articles, & la comparaiſon de l'état de paix qui réſulte de la confédération, avec l'état de guerre qui réſulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raiſonné dans l'expoſition de ce Projet, il eſt démontré; premiérement, que l'établiſſement de la Paix perpétuelle dépend uniquement du conſentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur réſiſtance; ſecondement, que cet établiſſement leur ſeroit utile de toute maniére, & qu'il n'y a nulle comparaiſon à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troiſiéme lieu, qu'il eſt raiſonnable de ſuppoſer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établiſſement une fois formé ſur le plan propoſé, ſeroit ſolide & durable, & rempliroit parfaitement ſon objet. Sans doute, ce n'eſt pas à dire que les Souverains adopteront ce Projet; (qui peut répondre de la raiſon d'autrui?) mais ſeulement qu'ils l'adopteroient, s'ils conſultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point ſuppoſé les hommes tels qu'ils devroient être, bons, généreux, déſintéreſſés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils ſont, injuſtes, avides, & préférant leur intérêt à tout. La ſeule choſe qu'on leur ſuppoſe, c'eſt aſſez de raiſon pour voir ce qui leur eſt utile,

& assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure sans éxécution, ce n'est donc pas qu'il soit chimérique ; c'est que les hommes sont insensés, & que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous.

F I N.